

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS & DÉBATS

HOMMAGE À DANIEL WIDLÖCHER



N° 111
novembre 2022

DOCUMENTS & DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.
Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.

DOCUMENTS & DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Miguel de Azambuja avec Joanne André, Éric Flame, Benoît Verdon, Marita Wasser.

SOMMAIRE

Présentation <i>Martín Reça</i>	5
Hommage à Daniel Widlöcher <i>Dominique Suchet</i>	7
Daniel Widlöcher <i>Évelyne Sechaud</i>	10
Il faut pouvoir garder le goût de la psychanalyse <i>Nicole Oury et Hélène Trivouss Widlöcher</i>	13
La force de la pensée : Daniel Widlöcher, chercheur en psychanalyse <i>Catherine Chabert</i>	22
Devenir psychanalyste. Un hommage à Daniel Widlöcher <i>Didier Houzel</i>	25
Hommage à Daniel Widlöcher <i>Laurence Kahn</i>	29
Une sollicitude et une disponibilité exceptionnelles <i>Vladimir Marinov</i>	30
Daniel Widlöcher : quelques fragments de présence <i>François Villa</i>	33
Daniel Widlöcher : souvenirs égrenés <i>Jean-Yves Tamet</i>	40
D'une métapsychologie du sens à une métapsychologie de l'écoute <i>Antoine Périer</i>	43
L'urgence de la vie <i>Michel Gribinski</i>	47
Mon hommage à Daniel Widlöcher <i>Michel Gad Wolkowicz</i>	48
« Je vais voir Monsieur Widlöcher » <i>Solange Carton</i>	50
Daniel Widlöcher : opérateur de commutations ? <i>Kostas Nassikas</i>	53
Rencontres psychanalytiques à l'abri dans l'amitié <i>Gilberte Gensel et Hélène Trivouss Widlöcher</i>	56
En souvenir de Daniel Widlöcher <i>Manuela Utrilla Robles</i>	56
Rue Pirandello <i>Francine Pascal de Mont-Marin et Claire Trémoulet</i>	59
Travailler avec Daniel Widlöcher <i>Alain Braconnier</i>	62
Du dessin d'enfant au dessein de la neuro-psychanalyse La pensée de D. Widlöcher entre cognition, affectivité et inconscient <i>Bernard Golse</i>	65
À la recherche du fantasme inconscient <i>Anne Robert-Pariset</i>	69
Souvenirs de Daniel Widlöcher <i>Henri Asséo</i>	71
Remercier Daniel Widlöcher <i>Serge Soriano</i>	73
Voici donc venu le temps des hommages <i>Adama Boulanger-Dufour</i>	74

Cher Daniel Widlöcher <i>Anne-Élisabeth Thiebault</i>	75
Copenser avec Daniel Widlöcher <i>Marc Delorme</i>	77
Le bonheur de penser <i>Martín Reza</i>	85
CONSEIL, INSTITUT, COMITÉ ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF	91

Présentation

Martín Reca

Le Conseil d'administration de notre Association m'a fait l'honneur de me confier la coordination de ce numéro spécial de *Documents & Débats* en hommage à Daniel Widlöcher.

La profonde émotion et le sérieux avec lesquels j'ai reçu cette importante mission auraient été si insuffisants pourtant sans le concours précieux de Miguel de Azambuja, en charge, au nom du Conseil, de notre bulletin intérieur. Son soutien s'avéra constant tout au long de la période d'élaboration de ce volume.

La conception de ce numéro consacré à Daniel Widlöcher a pris assez rapidement corps grâce au nombre important de contributions proposées spontanément par nos collègues. D'autres ont répondu très favorablement à nos sollicitations permettant que ce volume prenne la forme que nous avons désormais le plaisir – mêlé – de vous présenter.

Ces témoignages, toujours très impliqués et, je crois, émouvants, retracent dans leur diversité la richesse à la fois des engagements professionnels et ceux de vie qui furent ceux de Daniel Widlöcher. Chaque texte approche généreusement l'indéclinable attachement de Daniel Widlöcher à la psychanalyse qu'il a pratiquée, théorisée, enseignée et cherché infatigablement à faire croître avec une rigueur d'esprit et d'action hors normes. Ces textes éclairent les efforts répétés de Daniel Widlöcher pour instaurer un dialogue fécond et sincère entre la psychanalyse et toutes les sciences humaines. Ce présent volume rappelle la passion qu'il a déployée avec excellence pour que la psychanalyse garde sa spécificité éthique et épistémologique, dans le respect de ses différents courants de développement, jusqu'au sein des plus hautes instances institutionnelles qu'il a été appelé à diriger.

Que chaque auteur trouve ici l'expression de notre reconnaissance.

Hélène Trivouss Widlöcher a accompagné de près la réalisation de ce volume d'hommage en l'enrichissant de ses conseils et d'un généreux partage de souvenirs.

Je souhaiterais remercier également le groupe de travail associé à l'édition de *Documents & Débats*, Joanne André, Éric Flame, Benoît Verdon, Marita Wasser, pour la relecture soignée et respectueuse de ces manuscrits ; ainsi que Madame Sylvia Mamane pour sa permanente disponibilité.

Reste la conviction que la rédaction de tels écrits aura participé à sa place au travail collectif de deuil et nous espérons que celui-ci se poursuivra dans les temps de la lecture.



Portrait de Daniel Widlöcher peint par Manuela Utrilla Robles

« La psychanalyse donne le goût de rechercher l'extraordinaire du banal, du psychique du quotidien, la merveille de la pensée humaine : l'interprétation du rêve, les opérations inconscientes, la résistance, le plaisir de l'associativité libre de l'analyse en somme, et toute cette curiosité à l'œuvre dans la découverte de soi. L'analyse est faite pour découvrir la richesse dans la vie quotidienne de ce qui se donne comme banalité, ordinaire, dérisoire et peu enthousiasmante, de la vie psychique et de la névrose, du roman (le roman infantile) de chacun. Cet imaginaire est l'objet de l'alliance de travail dans l'analyse. On est là pour débusquer et comprendre cette fonction de l'imaginaire, cette fonction de l'illusion interne dans laquelle nous sommes tous plongés. En abandonnant l'illusion du transfert, le sujet découvre la vérité de l'esprit, la valeur, la chair pourrait-on dire de l'esprit qui l'occupe, la richesse du fonctionnement psychique que l'analyse lui permet d'observer. C'est en se dégageant de l'illusion transférentielle, de la scène imaginaire, que l'on trouve le passionnant de la quotidienneté banale de la vie de l'esprit, du psychique. Être à l'écoute des formations psychiques en nous. »

Daniel Widlöcher, Antoine Périer, Nicolas Georgieff, *Conversations psychanalytiques avec Daniel Widlöcher*, Odile Jacob, Paris, 2017.

*Hommage à Daniel Widlöcher*¹

Dominique Suchet

Daniel Widlöcher, en disparaissant le 14 décembre 2021 a endeuillé l'Association psychanalytique de France (APF) et au-delà la communauté psychanalytique internationale.

Il avait été un des membres fondateurs de l'APF en 1964, avec Jean Laplanche (1924-2012), Jean-Claude Lavie (1921-2020), en compagnie de Wladimir Granoff, Robert Pujol, J.-B. Pontalis, Daniel Lagache, Juliette Favez Boutonnier, Georges Favez, Didier Anzieu, Victor Smirnoff et Jean-Louis Lang, rejoints rapidement par Guy Rosolato. Il en avait été deux fois Président en 1974 et 1975 et en 2007 et 2008. Il en a été membre titulaire en 1971 et membre d'honneur à partir de 2014.

Il a été Président de la Fédération européenne de psychanalyse (FEP) de 1979 à 1983 puis Président de l'IPA de 2002 à 2006. Il y a succédé à Otto Kernberg et a précédé Claudio Eizirik.

Une formation en philosophie, un double doctorat en médecine et en psychologie, se sont alliés à une grande culture et un intérêt profond pour l'art, la peinture, la musique, la littérature pour maintenir tout au long de son parcours une interrogation toujours à l'affût, sur le fonctionnement du psychisme de l'homme. Il a exploré les mécanismes qui font que chaque destin humain singulier dessine un parcours propre, qu'une théorie unique ne peut jamais saisir.

Psychiatre à l'Hôpital de la Pitié-Salpêtrière (Paris), dont il deviendra plus tard chef de service, puis professeur émérite de psychiatrie à l'Université, il rencontre la psychanalyse avec Lacan à la Société française de psychanalyse (SFP). Un choix guidé par la proposition de Lacan d'ouvrir le champ de la psychopathologie et des concepts freudiens sur tous les autres champs des sciences humaines. La SFP était née d'un conflit entre Daniel Lagache et Sacha Nacht à propos de l'organisation de l'Institut de formation de la SPP et avait conduit Lagache à quitter la SPP avec Juliette Favez Boutonnier, Georges Favez et Françoise Dolto, rejoints par Wladimir Granoff et François Perrier. Daniel Widlöcher, en soulignant que les scissionnaires de la SPP avaient dès le début demandé à Lacan de modifier sa pratique pour se joindre à eux, insistait ainsi sur la question déontologique comme point central de l'éthique analytique. Cette question est présente depuis le début des mouvements de créations de la SFP, puis de l'APF et elle est articulée à la reconnaissance par l'IPA. Parce que, en rompant en 1953 avec la Société psychanalytique de Paris (SPP), la SFP (Société française de psychanalyse) inscrivait de fait ses membres en dehors de l'IPA. Une procédure de reconnaissance de la SFP par l'IPA conduit finalement à la scission de la SFP avec la création de l'APF en 1964 parce que certains des membres de la SFP rompent avec Lacan qui ne voulut pas modifier sa pratique. Et c'est sans doute par fidélité à ce principe éthique et de refus de tout impérialisme de pensée, que Daniel Widlöcher participe à la rupture avec Lacan et activement à la fondation de l'APF. Mais pas sans avoir été celui qui est allé le plus loin, le plus longtemps, pour tenter la conciliation, l'entente et la négociation, pour faire tenir ensemble les différends.

Dans cet esprit d'ouverture, de rencontre et de discussion Daniel Widlöcher a poursuivi son engagement au service de la promotion de la psychanalyse et de la formation des psychanalystes. Toute sa carrière de professeur en psychiatrie a été entièrement dévouée au groupe hospitalo-universitaire Pitié-Salpêtrière où il a fondé, avec de nombreux élèves, les bases d'un enseignement clinique et psychothérapeutique. Il a également enseigné la psychologie à la faculté de Lettres et Sciences humaines de Paris-Nanterre, Paris-Sorbonne et a été Directeur

1. Texte écrit en décembre 2021 pour les cérémonies et les publications en hommage à Daniel Widlöcher, il a été traduit et publié sur les sites *web* de l'IPA et de la FEP.

pédagogique du diplôme de Psycho-Pathologie à l'Institut de Paris V. Président de l'École des psychologues praticiens et de l'Association pour la méthodologie de la recherche en Psychiatrie. Président de l'Association psychologie et psycho-physiologie au CNRS et Directeur de l'Unité INSERM « Psychopathologie et pharmacologie des comportements ».

Mais d'abord psychanalyste et clinicien, Daniel Widlöcher n'a cessé de témoigner que nous ne pouvons pas opposer les mécanismes de pensée de la vie psychique à ceux de la pratique de la psychanalyse ni à ceux des dynamiques institutionnelles et sans doute non plus à ceux de notre vie dite personnelle. On y a les mêmes idéaux, on y prend les mêmes risques, on y engage les mêmes qualités. Il a exploré les concepts métapsychologiques, les a confrontés aux avancées des champs scientifiques voisins. Il a surpris, interrogé, dérangé mais toujours enrichi les réflexions en ouvrant des horizons quand on croyait que l'affaire était entendue. Au-delà d'un accord, l'important pour lui n'était-il pas de convaincre qu'une démarche scientifique passe par des débats, des remises en cause et que, selon lui, seule l'interdisciplinarité permettrait d'entrevoir les conditions du changement. Parce qu'au fond c'est sans doute la question du changement et des résistances au changement qui traversent son œuvre. Le changement avait pour lui un territoire indiscutable, celui de la psychopathologie et il n'y a qu'à regarder les titres des revues de psychanalyse que Daniel Widlöcher a initiées ou dirigées : Avec Pierre Fédida : *La revue internationale de psychopathologie* (PUF) en vingt numéros de 1990 à 1995, propose avec des travaux en anglais et en français un instrument de travail de haut niveau permettant des échanges et des confrontations théoriques internationales ; ou les titres de ses ouvrages depuis *Métapsychologie du sens*, PUF 1986, *Traité de psychopathologie*, PUF 1994 ; *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, éd. Odile Jacob 1996 ; *Clivage et sexualité infantile dans les états limites, Nouveau paradigme pour la psychanalyse ?* PUF 1999 ; *Sexualité infantile et attachement*, PUF 2001 ; *La psychanalyse en dialogue*, éd. Odile Jacob, 2003 ; *Les psychanalystes savent-ils débattre ?* éd. Odile Jacob, 2008 ; *Psychanalyse et psychothérapie*, éd. Érès 2008.

Il promeut une interrogation vivante des conceptions théoriques, donc pour s'opposer au dogmatisme mais aussi une interrogation vivante des conditions institutionnelles que nous nous donnons pour assumer notre mission de transmission de la psychanalyse. Daniel Widlöcher, de même qu'il a mis sa conviction de la nécessité pour les analystes de rendre compte à une communauté au principe de la création de l'APF en défendant son appartenance à la communauté psychanalytique internationale, de même il s'est engagé dans la vie psychanalytique internationale. Lorsqu'il était Président de l'APF, il proposait des rencontres entre sociétés ou des discussions interdisciplinaires, tout en prenant les positions les plus strictes à propos des modalités de la formation dans la fidélité freudienne la plus orthodoxe et il a dans le même esprit été Président de la Fédération européenne de psychanalyse (FEP), puis Président de l'Association psychanalytique internationale (IPA). Il y a promu la défense de la doctrine analytique en alliant un souci de pluralisme et un refus de la banalisation des concepts et des pratiques. Il a fait valoir ce qu'on pourrait appeler « une diversité rassemblée » des modèles de formation. Il a été l'initiateur du mouvement des « Trois Modèles de Formation » qui ont été définitivement adoptés en 2007, lors du Congrès de Berlin, sous la présidence de Claudio Eizirik. Ceux qui ont travaillé avec lui dans le bureau exécutif de la FEP ou de l'IPA témoignent de sa « force tranquille », il ne perdait jamais son calme et restait toujours amène et respectueux de l'autre même lors d'affrontements d'idées.

Attentif au désir conjoint d'émancipation et d'appartenance des psychanalystes, il a également accueilli et soutenu le désir de collègues désireux de fonder de nouvelles associations de psychanalyse par le monde ou en France avec la Société psychanalytique de recherche et de formation en psychanalyse (SPRF) lorsqu'elle s'est constituée en *Study Group*, en rupture avec le IV^{ème} Groupe, avant d'être reconnue Société de l'IPA en 2005.

Tout au long de son parcours Daniel Widlöcher n'a cessé de transmettre ces qualités essentielles : l'exigence de la curiosité avec son refus de toute pensée unificatrice et le désir d'action. Sa proposition incarnée pour

Dominique Suchet

penser que la psychanalyse qu'il aimait et que nous aimons est à la fois une théorie et une pratique de la communication, une théorie et une pratique de la rencontre, ne craignons pas les mots, et une pratique de l'écoute où il se fait un travail très spécifique qu'il a appelé *co-pensée* au service de l'émergence du sens est cette chose si simple et claire que les analystes qui l'ont rencontré et ceux qui le liront garderont.

Daniel Widlöcher

Évelyne Sechaud

« Les vivants ferment les yeux des morts ; les morts ouvrent les yeux des vivants ». Ce proverbe qui ouvre la question de l'héritage, m'accompagne depuis longtemps, depuis que j'ai affronté la mort d'êtres qui m'étaient chers à des titres divers. Je savais Daniel Widlöcher malade depuis des années et confronté aux trahisons de l'âge et du vieillissement. Sa mort, « pour de vrai », comme disent les enfants, est un choc qui ébranle les souvenirs d'une partie de ma vie. Je n'ai fait ni analyse ni supervision avec lui mais j'ai participé à la vie institutionnelle de l'APF alors qu'il y tenait une place majeure. Il m'a beaucoup appris sur différents aspects, la politique, les exigences de la formation, l'ouverture épistémologique qui caractérisait ses travaux scientifiques. Au fil des années, il m'a confié des responsabilités de formation des psychothérapeutes à la Salpêtrière, puis m'a prodigué des conseils et encouragements à participer activement à la vie institutionnelle nationale et internationale. Nous avons ainsi vécu des années de partage de multiples voyages pour différentes réunions à l'étranger, en compagnie d'Hélène qui mettait toujours une note d'humour au sérieux de nos discussions. Cette relation de travail et d'amitié constitue un héritage riche qui est empreint de la nostalgie des années passées. Daniel Widlöcher était un homme pudique et réservé, qualités que j'appréciais, que nous partagions et qui donnaient tout leur prix aux échanges plus personnels.

En février 2014, l'APF qui venait de l'élire Membre d'honneur, lui rendait hommage en présence de tous les membres et analystes en formation. J'avais été chargée de prononcer l'allocution suivante :

Cher Daniel,

C'est avec une grande émotion mais aussi un grand plaisir que je m'adresse à vous à l'occasion de votre élection comme Membre d'honneur de l'APF. Cette élection m'a permis de repenser à votre parcours, impressionnant, il faut bien le dire ! Alors permettez-moi de recourir à une image un peu cavalière : je vous vois, comme les héros romains lors de la cérémonie du triomphe, conduisant un quadrigé, tenant fermement les rênes de ces chevaux que vous dirigez dans la direction que vous avez choisie sans laisser aucun vous dominer... Ces quatre chevaux, fringants, exigeant chacun d'être nourri et soigné, évidemment au détriment des autres, ce sont dans ma métaphore : la psychiatrie, la psychanalyse, la recherche, l'enseignement et l'écriture scientifique et *at last but not the least*, les institutions. Le maintien de votre intérêt pour ces différents domaines manifeste votre ouverture d'esprit, votre curiosité pour comprendre tous les aspects du fonctionnement mental. Quand j'étais enfant, on me disait que la curiosité est un vilain défaut, sans doute parce que je m'intéressais trop à ce que faisaient les grandes personnes ! Vous, cher Daniel, vous avez élevé la curiosité dans tous les domaines au rang de qualité épistémologique essentielle.

La psychiatrie a précédé de peu votre engagement dans la psychanalyse. Mais contrairement à beaucoup qui se sont plus ou moins dégagés de la psychiatrie au fur et à mesure de la progression de leur formation et de leur pratique analytique, vous avez toujours maintenu un vif intérêt pour la psychiatrie et pas seulement pour répondre aux exigences de votre carrière de Chef de service. Votre service à La Salpêtrière était un exemple de pluridisciplinarité où se pratiquaient des recherches biologiques pointues comme une approche psychodynamique inspirée par la psychanalyse. Vous aviez le souci d'articuler le médicament et la psychothérapie alors que bien souvent les tenants de l'un et de l'autre étaient opposés. Et cette approche vous a permis des travaux de recherche passionnants, sur la dépression notamment ou la schizophrénie. Vous m'avez invitée à participer dans votre service, en tant que psychanalyste, après Annie Anzieu et en même temps qu'Hélène, à

la formation des jeunes internes et des psychologues, sous la forme de supervisions de psychothérapies ou encore en pratiquant un entretien avec un patient devant l'équipe. Cette expérience a été pour moi très riche et m'a permis de constater le retour d'intérêt des jeunes psychiatres pour la psychanalyse en complément de leur formation médicale. C'est ainsi qu'au début du semestre, ils venaient voir « Sechaud faire son *show* », puis souvent quelques temps plus tard posaient des questions très pertinentes témoignant de leur écoute attentive. Je vous suis très reconnaissante de m'avoir ouvert l'esprit, moi qui ne suis pas médecin, aux différentes approches psychiatriques et à la possibilité de travailler ensemble dans des perspectives différentes.

Votre formation analytique a été marquée par votre analyse avec Lacan, comme la plupart des fondateurs de l'APF. Vous avez relaté notamment dans votre livre de mémoires *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste* votre rencontre avec Lacan, sous le signe d'une séduction réciproque, vos années d'analyse, votre éloignement lorsque Lacan est devenu plus politique qu'analyste. Mais vous témoigniez aussi de ce qu'il vous a apporté, même si l'écart s'est creusé entre votre pratique analytique et celle de Lacan. Avec les lacaniens vous avez gardé le goût de la rencontre et de la confrontation, sans doute au sens de la « disputation », même si les divergences étaient avec certains abyssales !

Vous avez gardé de Lacan certaines positions théoriques, par exemple la remise en cause de la perspective biologisante de la pulsion (dans un mouvement analogue à celui de Jean Laplanche, bien que dans une perspective différente). Cela vous a permis de mettre l'accent sur la dimension de l'action et de proposer dans votre livre *Métapsychologie du sens* (1986) une véritable métapsychologie de l'action, dans laquelle vous substituez à la représentation de chose l'idée d'une présentation d'action. La même démarche vous a conduit à revisiter la sexualité infantile.

Mais psychanalyste, donc, vous êtes devenu au début des années 60 et psychanalyste, vous êtes resté, pratiquant analyses et supervisions dont beaucoup ici ont pu bénéficier. Si vous êtes très freudien, vous l'êtes surtout dans une fidélité à la démarche, démarche qui vise à permettre de penser l'inattendu et l'inconnu. Mais vous avez été très ouvert aussi bien à la psychanalyse anglaise, avec une relation privilégiée avec Anna Freud, qu'à la psychanalyse américaine pourtant fort critiquée en France. À partir de votre pratique analytique, vous avez élaboré une véritable métapsychologie de l'écoute avec la notion de co-pensée, que vous définissez comme « l'effet d'induction de l'associativité du patient dans les associations de l'analyste... travail d'association libre des deux côtés », notion plus large que celle de transfert et de contre-transfert et qui met l'accent sur le fonctionnement psychique de l'analyste en relation avec l'analysant.

Je viens d'évoquer certains aspects originaux de votre pensée qui ont donné lieu à de nombreuses publications que je ne vais pas détailler mais qui témoignent de la vigueur, de la créativité, d'une pensée toujours au travail.

Le travail : le travail ne vous a jamais fait peur ! Et vous me l'avez même conseillé à certaines occasions comme thérapeutique très efficace ! Le travail, encore et toujours, vous a mobilisé dans vos différents engagements institutionnels. Je ne citerai que pour mémoire les institutions universitaires et de recherche : vos fonctions enseignantes à Paris V en psychologie et en psychiatrie à l'Université Pierre et Marie Curie. Le plaisir d'enseigner dites-vous dans vos mémoires, était moins de transmettre des connaissances que de transmettre le plaisir de la découverte toujours en éveil.

Vous avez même été appelé à participer à la vie politique dans les années 82-83 en tant que Chargé de mission d'Edmond Hervé, sous le gouvernement de Pierre Mauroy, alors que Pierre Bérégovoy était ministre de la Santé et des affaires sociales. Détour politique sans doute fort intéressant mais l'appel de l'analyse était le plus fort !

J'oublie sûrement certains de vos postes à responsabilité dans différentes institutions de recherche. Mais puisque nous sommes à l'APF, revenons à la place très importante qui a été la vôtre dans notre Association. Vous faites partie des fondateurs, réunis, il y a bientôt 50 ans, pour constituer ce nouveau groupe issu de la fameuse scission, d'abord avec la SPP de Nacht puis de la séparation d'avec Lacan. Jean-Claude Lavie présent aujourd'hui était avec vous pour déposer les statuts qui donnaient l'acte de naissance officielle à l'APF. Vous

en êtes devenu le Président en 1974. Mais, vos qualités de diplomatie, votre pratique de la langue anglaise, votre connaissance des publications internationales, ont amené vos collègues à vous solliciter pour intervenir au niveau des institutions internationales. Vous êtes ainsi devenu en 1971 d'abord Secrétaire général de la FEP (créée en 1966) sous la présidence de Wilhelm Solmes, puis quelques années plus tard, Président de la FEP en 1979. Mais, entre-temps, vous aviez commencé à œuvrer pour l'IPA en étant le Secrétaire général de Serge Lebovici de 1973 à 1978 ! Et vous y avez pris goût puisque vous avez été élu Président de l'IPA de 2000 à 2004. En 2001 a eu lieu à Nice le Congrès de l'IPA, que j'ai contribué à organiser, avec la conférence d'ouverture de Jorge Semprún intitulée « L'Illusion d'un avenir », moment très fort dont les participants se souviennent. La dernière année de votre mandat à l'IPA a coïncidé avec la première année de mon mandat de Présidente de la FEP. Nous nous sommes trouvés ainsi dans cette situation très singulière et assez drôle où la Présidence de ces deux importantes institutions internationales était exercée par deux membres de l'APF, cette petite Société française, souvent assez indifférente au fonctionnement des institutions internationales ! De cette place, j'ai pu apprécier les effets de la grande réforme que vous avez réussie à l'IPA, je veux parler de la reconnaissance officielle du modèle français de formation, mettant un terme à l'hégémonie du modèle Eitingon. Depuis lors, les différences des modèles de formation qui existent dans les Sociétés de l'IPA, peuvent s'exprimer ouvertement et être travaillées. Durant votre présidence de l'IPA vous avez aussi contribué à l'extension de la psychanalyse dans le monde en créant les « *Allied centers* », ces centres alliés pas encore en mesure d'être des *Study groups* mais reconnus dans leur intérêt pour la psychanalyse.

Au terme de ce parcours international, de ce « beau voyage », vous êtes revenu, tel Ulysse « plein d'usage et raison » comme écrit Du Bellay, vivre auprès des vôtres le reste de votre âge, en acceptant de prendre de nouveau la Présidence de l'APF en 2006. De ce dernier mandat vous nous avez laissé une création qui perdure, celle des ARCCs.

Cher Daniel, je veux terminer ces quelques mots en vous disant la grande reconnaissance qui est la nôtre pour tout ce que vous avez apporté à la psychanalyse dans toutes ses dimensions, théorique, pratique et institutionnelle et dont essaie de témoigner ce titre de Membre d'honneur de l'APF.

Il faut pouvoir garder le goût de la psychanalyse

Conversation entre Hélène Trivouss Widlöcher et Nicole Oury

Ma chère Hélène, je sais combien ton tact te rend cette interview délicate et importante. Tu as rencontré Daniel Widlöcher en 1964 du temps où il était jeune assistant et toi externe débutante, même pas encore tournée vers la psychiatrie mais déjà intéressée par la psychanalyse. Tu t'adresses à lui pour faire un stage d'externat à la Salpêtrière. Puis vos trajectoires personnelles ont pris chacune leur route, vos destins professionnels vous ont fait vous croiser au sein de l'APF. Vingt-cinq ans après vous vous mariez... Tu m'as dit : « Je ne veux parler de rien mais il le faut ! », cette conversation est ton idée. Nous oscillerons entre deux thèmes qui nous sont chers, les liens entre intimité et institution¹...

Nicole Oury

Nicole Oury : Dans *Quartier Lacan* Daniel Widlöcher est interviewé par Alain Didier-Weill² ; il a tenu à lui parler de son dernier entretien avec Lacan en 1964. Son analyse avec lui était terminée. Daniel appartenait au groupe des motionnaires constitué de Piera Aulagnier, Jean-Louis Lang, Jean Laplanche, J.-B. Pontalis et Victor Smirnoff ayant rédigé un texte demandant à Jacques Lacan de renoncer à engager des didactiques. Daniel avait été désigné pour aller parler avec Jacques Lacan, il présentait que les montages proposés auraient peu de chance de trouver grâce à ses yeux, d'ailleurs Lacan exprima sa colère et son mépris vis-à-vis des élèves qui le lâchaient. L'enjeu de ces propositions avait pour but de ne pas compromettre les négociations pour affilier la SFP (Société française de psychanalyse) à l'IPA. Il me semble important de rappeler que dès les tout débuts de la création de l'APF comme par la suite, Daniel Widlöcher a joué un rôle important à des moments cruciaux de la vie de notre Association psychanalytique de France. Mais revenons à cet ultime entretien où Daniel vient annoncer à Lacan qu'il le quitte, ce dernier refuse de lui serrer la main, il ne déplaisait pas à Daniel de raconter les paroles qui ont accompagné ce geste...

Hélène Trivouss Widlöcher : Aussi incroyable que cela puisse paraître, Daniel Widlöcher a été pour moi en 1964 « le premier venu » en psychiatrie et en psychanalyse, après Jenny Aubry-Roudinesco qui m'avait adressée à lui pour un stage d'externat à la Salpêtrière. Oui, le premier venu ! En quelque sorte je l'ai rencontré trop tôt. Plus naïve que moi, ce n'était pas possible ! Je ne croyais pas que la psychanalyse pour les médecins était « payante » ni qu'elle pouvait durer si longtemps, bref Chaperon Rouge rencontrant Le Loup !

Aujourd'hui, seulement, je réalise après avoir lu lors de la cérémonie funéraire de Daniel à l'Oratoire du Louvre, le poème d'Alfred Vigny qu'il aimait tant : *La mort du Loup*, que j'avais aussi, sans le savoir, rendu hommage à notre première rencontre !

« Chère Madame (j'étais déjà mariée et mère d'un enfant de trois ans), nous venons de fonder une nouvelle société, vous seriez intéressée ?

Je ne sais pas Monsieur, quel genre de société ?

Une Société d'analyse, suite à une scission à laquelle j'ai participé. Vous préférez les petites ou les grandes sociétés ? Vous ne pensiez pas aller chez Lacan ?

1. Séminaire APF : De « l'intimité » de la situation analytique à la participation à une vie institutionnelle, 11 mars 2017, 10 février 2018.

2. Didier-Weill A. « Entretien avec Daniel Widlöcher », *Quartier Lacan*, Champs, Flammarion, 2004, pp. 229-253.

Lacan, je n'ai jamais entendu ce nom... (on est en 1964, je sors d'un service de chirurgie) et vous Monsieur ? Vous êtes dans quelle société ?

Nous venons de fonder avec quelques amis une petite société, vivante, intéressante, l'Association psychanalytique de France, l'APF.

Alors, je peux y participer ? Comment fait-on pour s'inscrire ?

Comptez sur moi Chère Madame, vous allez faire une analyse didactique. Vous rencontrerez le Professeur Daniel Lagache, Georges Favez avec qui vous pourrez faire cette analyse et Wladimir Granoff, je vous recommande de travailler dans son dispensaire à Nanterre pour payer cette analyse car votre salaire d'interne ne suffira pas.

En fait le choix de l'analyste est très important, moi-même, j'ai fait un choix difficile : Lacan, dont je vous ai parlé plus tôt, il m'a maudit ! Ce fut l'un des moments les plus durs de ma vie. Être maudit par son analyste ! Vous vous rendez compte ! Il a refusé de me serrer la main tout en me citant un extrait de Polyeucte :

« Adieu. Et quand l'orage éclatera sur vous

Ne doutez point du bras dont partiront les coups. »

Alors coup de théâtre ! Daniel, ce jeune psychiatre assistant des hôpitaux de Paris auquel je viens demander conseil, évoque brutalement son drame personnel inattendu et incompréhensible pour moi à cette époque de ma vie : le monde de la guerre entre les fils et les pères. Comme Freud décrivant l'irruption du transfert dans une cure : un feu qui prend sur la scène du théâtre ! Je m'envole sur les ailes du transfert vers l'analyse et je plonge dans un monde sous-marin que je n'ai plus jamais quitté ou plutôt je me jette dans la gueule du loup, comme Chaperon Rouge ou Blanquette la petite chèvre de Monsieur Seguin. Daniel répétait si souvent à la fin de sa vie, cette phrase d'Alphonse Daudet qui marque le début de l'aventure de la petite chèvre : « *Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir...* »

J'ai commencé une analyse avec Wladimir Granoff et j'ai vraiment retrouvé Daniel un quart de siècle plus tard !

Alors ma chère Nicole, cette façon d'entrer dans le monde des institutions psychanalytiques style année 60, confiance pour confiance, c'était mieux avant ou pas ? À toi de me le dire !

Nicole Oury : Au début de sa carrière Daniel s'est intéressé à la psychanalyse de l'enfant, il a écrit un livre *L'interprétation du dessin d'enfant* (paru en 1965). Plus tard à la demande de J.-B. Pontalis, Daniel Widlöcher a traduit pour la collection de Gallimard « Connaissance de l'inconscient » plusieurs ouvrages d'Anna Freud, *Le normal et le pathologique chez l'enfant* (1968) et *L'enfant dans la psychanalyse* (1976). Il a touché tout un public par ses traductions et a permis de faire connaître Anna Freud aux analystes français, il faut dire qu'à cette époque elle était injustement dévalorisée dans nos milieux et particulièrement dans les milieux lacaniens. Lui-même a pu rencontrer Anna Freud – je crois que tu as retrouvé quelques lettres qu'elle lui avait adressées – il affirme que ces échanges furent décisifs et lui ont ouvert entre autres les portes vers la psychanalyse anglo-saxonne. Dans son introduction à *L'enfant dans la psychanalyse*, il insiste sur le point commun de ces articles d'Anna Freud : l'effort de penser la dimension négative de la démarche analytique, c'est-à-dire la résistance qui fait obstacle au processus de la cure, à la liberté de penser, de désirer et de faire face aux conflits. Il termine son introduction par le rappel pour tout analyste de se confronter en permanence par le retour aux textes – ici ceux d'Anna Freud – à ce qui est l'objet de notre travail clinique : les résistances et la dimension négative de l'expérience.

Il semble avoir été touché au vif par ce travail au corps à corps avec les textes d'Anna Freud.

Hélène Trivouss Widlöcher : Daniel avait une affection profonde pour Anna Freud, « Miss Freud », comme il l'appelait. Bien que l'ayant confondue avec une employée de maison – à cause d'un petit tablier tyrolien qu'elle portait, évocateur d'une bonne ménagère – la première fois où il avait été chez elle accompagné de

Smirnoff. Il avait une admiration immense pour elle, son accent, sa délicatesse, son humour, son désir de transmission de l'esprit freudien et son côté rebelle, elle a toujours lutté pour la reconnaissance de la formation des analystes d'enfants, elle faisait preuve d'une grande honnêteté intellectuelle et il se sentait plus proche d'elle que de Melanie Klein. Un des premiers reproches qu'il m'avait fait du temps où j'étais « une jeune stagiaire en psychothérapie » à la Salpêtrière, c'était d'avoir voulu commencer par la lecture de *La psychanalyse des enfants* de Melanie Klein. Peut-être par transfert interposé, il se sentait avec Anna Freud davantage dans la filiation de Freud.

Bien des années plus tard, en 1992, Daniel m'a encouragée à écrire un article sur Anna Freud intitulé « Anna Freud ou la transmission saisie par le transfert »³. Il a été publié dans la *Revue internationale de psychopathologie* que Daniel co-dirigeait avec Pierre Fédida. En exergue de cet article, cette phrase optimiste, voire humoristique d'Anna : « À bien des égards, c'est quand on l'attaque que la psychanalyse se porte le mieux. » J'avais été particulièrement intéressée par la place qu'elle accordait à l'histoire du mouvement psychanalytique et son intérêt porté au survol des noms, des générations des héritiers de Freud et de leur destinée, comme il est dit dans le texte de l'Exode. Pour elle, l'originalité de la psychanalyse, venait du fait que les premières générations auraient surtout été liées par des relations de transfert, créant des cercles et des familles d'idées. Avant la seconde guerre mondiale, l'exil forcé de la deuxième génération des psychanalystes leur aurait permis de préserver une certaine continuité, la psychanalyse et ses textes représentant la partie commune que le nazisme n'avait pas réussi à détruire. On sait à quel point cette question est restée un sujet brûlant, auquel a répondu avec d'autres idées le récent ouvrage de Laurence Kahn : *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*. Nous sommes là au cœur de débats essentiels pour notre survie.

Nicole Oury : Daniel présentait plusieurs cordes à son arc : théoricien, clinicien ; il savait aussi naviguer dans les instances politiques. Pendant deux ans, en 1983 et 1984, (entre ses mandats de Président la FEP, puis plus tard de Président de l'IPA) Daniel Widlöcher a été Conseiller auprès du ministre de la Santé Edmond Hervé sous la Présidence de François Mitterrand. Pourquoi s'était-il éloigné de la clinique ? Qu'a-t-il retiré de ce passage en politique ?

Hélène Trivouss Widlöcher : C'est pour dénouer une crise, notamment une grève prolongée des étudiants en médecine et des internes et repenser leur formation, qu'en novembre 1982, il est appelé comme chargé de mission auprès d'Edmond Hervé, le nouveau Secrétaire d'état socialiste de la Santé du cabinet de Pierre Bérégovoy. *Le Quotidien du médecin* écrit : « Un psychiatre psychanalyste au secours du gouvernement ! » Daniel ne reculait pas devant les situations conflictuelles, même il les recherchait. Avant tout, il était curieux et content de connaître ce nouveau milieu. Que de fois n'a-t-il répété cette remarque de Gaston Defferre concernant le ministre de la santé communiste Jack Ralite : « Alors le Cosaque est parti » ? Il disait avoir particulièrement cherché à prendre là des leçons de diplomatie, par exemple comment apaiser ou contourner les conflits. Il a participé à poser les bases d'une réforme de l'internat, ce qui a entraîné beaucoup d'hostilité de la part de ses collègues psychiatres.

À cette époque, il s'était opposé à André Green et Jean Laplanche, ces derniers voulaient faire sortir la psychiatrie de la médecine pour en faire une science humaine à part entière. Ce point de vue était rigoureusement récusé par Daniel : il défendait l'intégration de la psychiatrie dans la santé mentale où la psychanalyse aurait trouvé sa place. On voit là son côté pragmatique, associé à ses talents de négociateur : négocier avec la paix, négocier avec la guerre, supporter la vie... !

Une réplique de Gaston Defferre à un jeune interne était souvent citée par Daniel pour montrer le rôle de l'humour dans l'apaisement des conflits. En pleine grève d'étudiants, le Ministre s'adresse à l'un d'eux, il lui dit, sous le regard interloqué de Daniel : « Dis donc petit, tu t'adresses à un professeur, tu parles devant un Ministre, alors s'il te plaît, tu te tais et tu écoutes ! » Cela s'est terminé, à sa grande surprise, par un clin d'œil

3. H. Trivouss Widlöcher, « Anna Freud ou la transmission saisie par le transfert », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 6, PUF, 1992.

malicieux entre tous... « *Savoir utiliser la langue de bois* », « *Ne pas trop bavarder ou tout le contraire pour noyer le poisson quand il le faut* », « *Il est difficile de ne pas séduire pour négocier* », etc.

Tu me demandes pourquoi il a arrêté cette mission en politique si passionnante, si instructive, la réponse est l'angoisse que cela déclenchait en lui et le besoin de revenir à ses chères études et à ses chers patients, travail pour lesquels il se sentait destiné. Et pour finir, « *la politique, ce n'était même pas son métier !* » disait-il.

Nicole Oury : Daniel Widlöcher aimait à faire rencontrer les différents courants de pensées entre eux. Chef du département de psychiatrie de la Pitié Salpêtrière de 1980 à 1996, il avait une idée précise de ses fonctions de chef de service et ne s'en laissait pas imposer par d'autres. Les analystes lui reprochaient de ne pas donner suffisamment de place dans son service à la psychanalyse, de laisser trop d'importance aux comportementalistes et aux neurosciences. Il avait aussi accepté de présider l'INSERM 302, unité de recherche de psychopathologie et de pharmacologie des comportements. Que peux-tu dire de cette soif de dialogues chez lui, de cette boulimie vers d'autres sciences ? Cela lui a valu plus d'une fois d'être l'objet de critiques de ces collègues psychanalystes même si par ailleurs il avait mis en place dans son service tout un espace d'enseignement et de supervisions pour les psychiatres et les psychologues s'intéressant à la psychothérapie d'inspiration analytique, lieux de travail auxquels tu as participé.

Hélène Trivouss Widlöcher : Je pense que le dernier ouvrage de Daniel : *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste*⁴ répond très largement à la plupart de tes questions. En ce qui concerne la dernière, certaines des réponses se trouvent dans le livre *Psychanalyse et psychothérapie*⁵ dont il a assuré la direction. Il rappelle que la psychothérapie a souvent été décrite comme une analyse « au rabais », « allégée » et finalement « compliquée ». Freud a comparé l'or pur de la psychanalyse au cuivre de la psychothérapie, tout en rappelant la notion d'alliage si souvent présente dans la pratique.

Daniel rappelait que le terme de psychothérapie faisait peur aux psychanalystes eux-mêmes et se demandait avec humour si la psychothérapie ne serait pas « la psychanalyse des autres ! ». En somme, peur de quoi ? De ternir l'or pur ? De favoriser les conflits internes ou externes venus du corps social ou politique ? Il est vrai que Daniel était critiqué à l'APF sur sa position vis-à-vis de la psychothérapie car, pour bien des sujets, sa pensée complexe pouvait être provocante et prêter à confusion. Ici comme ailleurs son souci premier était de situer le débat et d'en accepter la conflictualité plutôt que de le rejeter. Ainsi tout en reconnaissant un *continuum* entre ces deux pratiques, il cherchait à préciser leurs différences. Son originalité consistait à faire appel à l'écoute pour entendre cette différence, à la co-associativité ou plutôt à la co-pensée (concept personnel plus étendu pour lui que celui de contre-transfert). Cette co-pensée entre le patient et le thérapeute, il l'appliquait également aux liens avec le superviseur et même à ceux entre les participants d'une supervision collective. La co-pensée était « déployée » dans la cure type, davantage « déroutée » dans les psychothérapies, en raison des résistances à l'œuvre dans la grande variété de ces pratiques, nécessitant parfois l'introduction d'une stratégie totalement absente dans la cure-type.

Durant les années 1990-2000 notre but était alors de sensibiliser de jeunes collègues à l'écoute de l'inconscient, autrement dit à la réalité psychique par la pratique et la supervision de psychothérapies auprès de psychologues ou psychiatres ayant tous expérimenté une analyse personnelle, déjà en formation pour les uns ou encore hésitants dans leur engagement. Il ne s'agissait pas pour nous de former des psychothérapeutes mais de leur donner le goût de la psychanalyse. Tout cet alliage se faisait à travers des conversations propres aux supervisions collectives hebdomadaires et même aux « supervisions des supervisions » avec l'ensemble des participants de ces groupes plusieurs fois dans l'année, jeunes collègues, superviseurs et même psychiatres de l'hôpital réunis pour l'occasion. Il n'y avait ni formalisme, ni mémoire clinique, ni titre à la fin de cette expérience. Tel est le souvenir qu'il m'en reste.

4. D. Widlöcher, *Comment on devient psychanalyste ... et comment on le reste*, Odile Jacob, 2010.

5. D. Widlöcher, *Psychanalyse et psychothérapie*, Érès, coll. « Carnet Psy », 2008.

Pour la plupart des participants, notamment les jeunes psychologues, ce fut une formidable rencontre avec la rigueur d'un hôpital comme celui de la Salpêtrière, la gravité d'un travail avec de vrais patients en psychiatrie. Pour tous, également pour les jeunes psychiatres, ce fut la rencontre avec des analystes reconnus, issus de plusieurs sociétés analytiques, dans un climat de clarté et de liberté associative et théorique. Ceux qui ont connu cette époque disent qu'elle reste gravée dans leur mémoire, ce fut là leur première rencontre avec le milieu psychanalytique avant de voler de leurs propres ailes. À ma connaissance ceci ne s'est passé nulle part ailleurs, le secret de cette réussite appartient en totalité à Daniel Widlöcher.

Nicole Oury : Une date à retenir, la première journée ouverte à l'APF le 12 mai 1984 dont le thème est *La Pulsion pourquoi faire ?*⁶ Didier Anzieu, Roger Dorey, Jean Laplanche et Daniel Widlöcher échangent leurs points de vue à propos de la pulsion. À la suite de cette rencontre sera reproché à Daniel ce qu'il nommait son refus de la conception biologisante de la pulsion. La pulsion était déjà à l'honneur cette année-là, puisque suite à son mandat de Président de la FEP, il avait organisé à Marseille, en mars 1984, le premier Symposium Européen de la FEP sur le thème de *La pulsion de mort*⁷. Lors de son introduction, Daniel rappelait une fois encore l'importance de confronter des points de vue divergents. Je me suis demandé si une des causes de son éloignement de l'APF de 1985 à 1990 était due à sa prise de position théorique sur le refus de la conception biologisante de la pulsion.

Hélène Trivouss-Widlöcher : *La pulsion pourquoi faire ?* Je me souviens d'avoir assisté à cette journée en 1984. Daniel était ce jour-là d'une humeur provocatrice. Même s'il cherchait à mettre en cause seulement la source biologique de la pulsion, il donnait l'impression de détruire le concept même de la pulsion freudienne. C'est ce qui lui a été reproché avec vivacité dans les discussions ! À l'évidence, il a été très blessé de cette réaction et s'est éloigné un temps assez long de l'APF. Puis, il a longuement réélaboré ce concept pour ne plus qu'on l'appelle, comme disaient certains, « *l'homme qui a détruit la pulsion* » mais celui qui discute certaines affirmations freudiennes, en tenant compte des travaux contemporains, comme ceux sur la philosophie de l'action. Il était également surchargé de travail, son service hospitalier, ses charges de conseiller auprès du ministère de la santé, ses engagements psychanalytiques internationaux ! En 1990, Raoul Moury apprenant que Daniel et moi pensions nous marier m'avait dit : « *Tu es folle, tu épouses l'homme le plus surchargé de Paris !* »

Nicole Oury : Concernant les liens de Daniel et de l'IPA, une première question se pose : Daniel Widlöcher aurait appartenu au faible pourcentage de présidents non-juifs de l'IPA, après Jung, Jones et Etchegoyen... Daniel racontait⁸ qu'un journal italien aurait écrit que son origine catholique ne favoriserait pas son élection. Il était en concurrence avec André Green qui finalement s'est désisté et une psychanalyste italienne d'origine argentine Jackie Amati Mehler. La nomination d'un Président de l'IPA entraîne à chaque fois des mouvements d'après discussions dans nos milieux analytiques, les candidats sont l'objet d'attaques, de rivalité. Au cours de tous ces moments tu as été à ses côtés pour le soutenir dans son élection puis durant son mandat. Quels souvenirs plus personnels gardes-tu de ces années où Daniel était en campagne puis aux affaires ?

Hélène Trivouss-Widlöcher : Tu me rappelles en effet Daniel citant, en riant, un journal italien *L'Osservatore Romano*. Ce dernier avait annoncé que l'adversaire de la candidate italienne était « lacanien, universitaire et catholique » ! À ces handicaps, Daniel avec l'humour qui le caractérisait, avait ajouté : « Il aurait été également préférable qu'il soit lui-même une femme, qu'il avait tout essayé pour y arriver mais sans succès ! »

6. *La pulsion pour quoi faire ?* Colloque du 12 mai 1984. Auteurs : Didier Anzieu, Roger Dorey, Jean Laplanche, Daniel Widlöcher, Association psychanalytique de France, 1984.

7. *La pulsion de mort*, Premier symposium de la Fédération Européenne de Psychanalyse (Marseille, 1984), PUF, 1989.

8. D. Widlöcher, *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste*, Odile Jacob, 2010.

Au préalable, du côté de l'Histoire, je voudrais rappeler à quel point Freud a cherché dès le début à universaliser le monde des psychanalystes, par rapport à son milieu culturel d'origine. D'où le choix en 1910 à Nuremberg de Jung comme premier président de l'IPA et, quelques dix ans plus tard, de Jones en 1922 à Berlin.

Pendant ces années préparatoires, puis de présidence, j'ai accompagné Daniel dans de nombreux voyages, j'ai rencontré nombre de ses amis avec beaucoup de curiosité et d'intérêt. Il me paraît intéressant de souligner les liens de Daniel avec les analystes juifs de la *Mittel-Europa*. Ils avaient entouré Freud à Vienne puis avaient émigré en Angleterre, aux Etats-Unis ou en Amérique du Sud. Daniel admirait cet entourage de Freud, ce monde polyglotte du Comité Secret, du groupe des Mercredis et aussi de la Vienne des années 1900 avec ses écrivains Stefan Zweig, Arthur Schnitzler, ses peintres Gustav Klimt, Egon Schiele, Oskar Kokoschka, ses musiciens Gustav Mahler et tant d'autres... Un essai de 1933 de Milan Kundera paru récemment chez Gallimard (2021), *Un Occident kidnappé. Ou la tragédie de l'Europe centrale*, décrit merveilleusement ce monde disparu.

Les origines alsaciennes paternelles de Daniel avaient peut-être favorisé chez lui son côté frontalier. Quant à sa mère elle était enseignante auprès d'étudiants étrangers à l'Alliance française. Lui gardait de son passage au lycée Charlemagne le souvenir d'enfants juifs de sa classe disparus car déportés. Toute cette mémoire était extrêmement sensible pour lui. Daniel a été pour moi l'équivalent de ceux qu'on a appelé, après la guerre, les Justes de France. C'était un homme courageux, il ne redoutait pas de défendre ses convictions.

Le hasard a fait que mes racines culturelles viennent de ce monde ashkénaze où certains intellectuels, médecins ou autres se sont intéressés d'emblée à la psychanalyse. Ils étaient essentiellement des Juifs athées non croyants, non pratiquants, l'accent chez eux n'était mis ni sur la religion ni sur la communauté mais sur la tradition, la transmission et la culture. Mon grand-père, psychiatre avait fait sa thèse sur l'épilepsie auprès de Pavlov.

En 1965, l'analyste auquel Daniel m'avait adressé était Wladimir Granoff, venu comme moi d'un même horizon culturel, la ligne Saint-Petersbourg-Odessa. Leurs liens à l'IPA après la création de l'APF ont beaucoup divergé, Wladimir Granoff s'en est radicalement éloigné, Daniel s'en est rapproché au plus près du possible. Leurs origines et leurs histoires analytiques étaient, il est vrai, totalement différentes.

Nicole Oury : Il nous faut revenir sur les premiers liens de Daniel avec l'IPA au moment de la fondation de l'APF. Après avoir participé à l'exclusion de son analyste de cette instance internationale, comment Daniel a-t-il vécu le fait de devenir membre sociétaire de l'APF comme d'autres analysés de Lacan, nommés eux aussi directement par l'IPA ? Bien plus tard quand Daniel Widlöcher devient président de l'IPA, je me suis souvent demandé, d'une part comment il avait élaboré ce parcours par rapport à Lacan ? D'autre part était-ce une façon de remercier l'IPA pour son appui dans le passé ? Il a obtenu au cours de son mandat la validation des choix de l'APF concernant le nombre des trois séances pour la formation des analystes. Nous nous sommes beaucoup intéressés, par le biais du séminaire *Le festin de l'histoire*, coanimé par Jean-Yves Tamet, toi et moi, aux conséquences de « ce meurtre du père », acte fondateur de l'APF. En a résulté d'une part une culpabilité créatrice à l'origine de l'efflorescence intellectuelle suscitée au sein de notre institution par cette communauté de frères parricides et d'autre part des réformes quant à la formation (par exemple l'abolition de la didactique).

Hélène Trivouss Widlöcher : Comme j'ai souvent eu l'occasion d'en parler avec toi, la métaphore du festin de l'Histoire me vient d'une citation très fréquente dans la bouche de mon père Alexandre Trivouss, attribuée à un poète russe qu'il aimait Tioutchev : « *Heureux celui qui est venu au monde lors des moments tragiques. Il a été envoyé par le Seigneur comme témoin. Il est l'invité du festin de l'Histoire* ». Traduction approximative mais elle m'a marquée. J'étais sollicitée à cette place-là : « *Témoin, invitée du festin de l'Histoire* ». Après avoir tenté des études d'histoire, cette injonction paternelle m'a fait peut-être rencontrer, successivement, Daniel Widlöcher puis Wladimir Granoff. Tous deux des invités du festin de l'Histoire...

Daniel a toujours été engagé dans des combats, des débats, où il cherchait à occuper un rôle majeur, en vue d'y promouvoir ses idées, ses espoirs ou de partager ses échecs. C'était un guerrier issu du monde des Lumières, du travail de culture, cette fameuse *Kulturarbeit* freudienne. Il a probablement rêvé de devenir un jour Président

de l'IPA, avec ou sans Lacan, avec ou sans moi ! C'est mon impression... Il n'est plus là pour en parler lui-même. Toute sa trajectoire montre qu'il avait une faim de loup, une soif de vivre !

À ta question concernant la façon dont Daniel a vécu après sa rupture avec Lacan son rôle à l'APF et son rôle à l'IPA, il me faut reprendre quelques faits appartenant à notre histoire :

– En ce qui concerne la création de l'APF, il existait une différence de génération entre ceux qu'on a appelé les fondateurs. Dans un climat conflictuel Wladimir Granoff en était l'âme, Lagache le premier Président à l'époque. Daniel a été l'un des trois signataires de la fondation administrative de l'APF avec Laplanche et Lavie. Daniel éprouvait une grande admiration pour Wladimir Granoff, déjà du temps de la Société française de psychanalyse et surtout parce que Wladimir Granoff a été le véritable instigateur de la scission au sein de la SFP dont a résulté la fondation de l'APF : l'inspirateur, le voyageur à Londres auprès des analystes anglais, l'homme des contacts avec le président de l'IPA. Il était le « *chef de guerre* », lui qui n'était pas l'analysé de Lacan à la différence des motionnaires. Daniel a été séduit, comme tant d'autres, par sa subtilité, son intelligence, son élégance, son étrangeté et sa capacité à s'exprimer dans différentes langues ! Daniel n'a pas éprouvé une grande nostalgie pour ce qu'avait été de la Société française de psychanalyse car il était, à ce moment-là, trop jeune, pas encore vraiment dans une place institutionnelle active, il le sera dès la scission de 1964. Alors que Granoff était leur mentor, d'une génération analytique au-dessus, Daniel a fait partie de la génération des motionnaires puis des « jeunes fondateurs » de l'APF, un « moussaillon » en fait, un très jeune sociétaire mais avec l'aura d'être un analysant de Lacan, comme Laplanche et Lavie (les deux autres jeunes co-fondateurs). Si Daniel Lagache a été le premier Président, le vrai père de l'APF sans lequel elle n'aurait pas vu le jour, était évidemment Wladimir Granoff ! C'est mon avis qui n'engage que moi.

– Pour Granoff et Widlöcher, la question essentielle qui s'est posée aux jeunes membres de l'APF nommés par l'IPA était la suivante : celle des conditions de notre implantation et de ses conséquences sur notre Institution. Le point nodal concernait le rôle de l'IPA qui, en reconnaissant l'APF comme société, avait nommé des membres, tout en réfutant leur didacticien, leur initiateur en psychanalyse. Ceci n'a pas été sans conséquences notoires et à long terme (culpabilité ? honte ?) sur notre position vis-à-vis de Lacan et de l'IPA. J'ai évoqué ces faits à deux reprises, dans notre groupe *Intimité, Institution* puis ultérieurement dans notre séminaire *Le festin de l'Histoire*.

Nicole Oury : Une précision, là où nous en sommes de notre échange, il me semble important d'évoquer les raisons du refus de continuer avec Jacques Lacan, il s'agissait de dénoncer et d'être aux antipodes de la position de maître adoptée par *le pape de la psychanalyse*. Lacan lui-même infirmait théoriquement cette position de maître mais la mettait en acte auprès de ses élèves. Je crois pouvoir dire que Daniel Widlöcher s'est toujours défendu de lui ressembler sur ce plan. Par ailleurs, il n'a jamais cédé sur un point, celui d'ouvrir le dialogue entre différents champs scientifiques. Lacan avait fait de même dans le domaine des sciences humaines. Par ailleurs, si Daniel a suivi sa propre trajectoire, soit comme penseur, soit comme réformateur, malgré sa rupture avec Lacan en 1964, il a toujours voulu maintenir les échanges avec certains analystes lacaniens.

Hélène Trivouss-Widlöcher : Ta question est complexe ! Par certains côtés, Daniel admirait fortement Lacan et c'est la raison pour laquelle il l'avait choisi comme analyste : son intelligence, son aura, son immense culture, son intérêt pour l'art, son don oratoire, sa tentative de marquer à la fois un renouveau de la psychanalyse, tout en promouvant « le Retour à Freud », la création de nouveaux concepts, les contacts avec les philosophes et les linguistes de son époque et enfin ses qualités d'analyste dont il ne s'est jamais plaint, tout cela l'avait ébloui. Mais, c'est contre la volonté d'emprise de Lacan sur ses analysants ou ses élèves que Daniel s'est battu jusqu'à la fin ! Ce destin-là, porteur de liberté, était marqué chez Daniel dans ses gènes et a nourri ses idéaux démocrates comme son engagement politique durant la présidence de Mitterrand, c'était un socialiste « *Old school* ».

Daniel n'était pas vraiment un rassembleur. Il voulait que chacun puisse apprendre à débattre afin de faire avancer ses convictions personnelles ou ses doutes. C'était sa façon de penser, de travailler et de vivre ! Les

désaccords le stimulaient, à condition que les règles éthiques d'un débat ne soient pas violées, en particulier il pensait fortement au respect de l'autre, à lui éviter une blessure narcissique.

C'est ainsi que nous avons formé un groupe de travail clinique avec des analystes issus de groupes différents n'appartenant pas à l'IPA : Martine Bacherich Granoff, Lucien Nordmann, Guy Sapriel, Alain Vanier, Nathalie Zaltzman, groupe où régnait la liberté de pensée, sans enjeux institutionnels. Cependant, l'amitié qui avait permis ces rencontres régulières, ne favorisait pas pour Daniel ce qu'il appelait les vrais débats, comme celui qu'il réalisera avec Jacques-Alain Miller.

Nicole Oury : Tu as été l'analysée de Wladimir Granoff, c'est Daniel qui te l'avait indiqué. Granoff a eu un rôle majeur dans la fondation de l'APF, néanmoins il n'en a jamais été président. Lui aussi, pour d'autres raisons que Daniel, s'est tenu à une certaine distance de l'APF, en créant par exemple dans les années 70 le séminaire de la rue Delabordère. Plus tard, il a donné une série de conférences, deux années successives, à la Maison des sciences de l'homme, sur les thèmes : *Filiations* et *La pensée et le féminin*. Pour moi, tous deux ont participé à la fondation de l'APF, l'un aux premières heures et l'autre a œuvré « concrètement » à sa consolidation. Deux personnalités fort différentes, ils ont tous deux marqué l'APF de leur empreinte, comment s'entendaient-ils ? Suite à l'affaire Lacan, j'ai l'impression que tous deux ont réagi différemment : Wladimir Granoff s'est tenu « à côté » de l'APF tout en restant absolument présent, Daniel a oscillé entre deux positions, évidemment faire évoluer certains concepts psychanalytiques et contribuer à des réformes, en particulier concernant la formation et par là il a réussi – avec l'appui de quelques autres – à affirmer, puis renforcer la singularité de notre Association. Partages-tu cette hypothèse ?

Par ailleurs, souhaites-tu dire quelques mots à propos du groupe de réflexion qui s'est réuni à votre domicile, groupe créé au moment du changement de génération des présidents de l'APF, dont les acteurs étaient Wladimir Granoff, Victor Smirnoff, Daniel Widlöcher, Roger Dorey, Pierre Fédida, Marie Moscovici et toi-même, Daniel en parle dans son dernier ouvrage. Ce fut donc un moment difficile, celui où les fondateurs et leurs proches élèves ont dû laisser la place à la génération suivante.

Hélène Trivouss Widlöcher : Tu soulèves essentiellement deux points auxquels je vais essayer de te répondre.

– J'ai évoqué précédemment l'admiration de Daniel pour Wladimir Granoff au moment de la création de l'APF, elle n'empêchait ni les critiques, ni les conflits. En particulier lorsque Wladimir Granoff avait créé « le Groupe de la Rue Delabordère », « secrètement » (ce que Granoff contestait totalement), un peu avant mai 68, une sorte de club pour analystes, toutes sociétés confondues, un peu dans l'esprit de *Confrontation* (cycle de conférences et revue freudo-lacanienne). Mais le local magnifique de Neuilly était alors en ruines... Je me souviens de quelques présents réguliers, Jean-Claude Lavie, Kamouh, Victor Smirnoff, Marie Moscovici, Françoise Oppenot-Leski... Il y régnait une ambiance de « conte de fée », dont Wladimir Granoff était le magicien. Daniel et ses amis J.-B. Pontalis, Jean Laplanche n'appréciaient guère cette mise à distance et accablaient Wladimir Granoff de reproches pour la mise en place d'une organisation qu'ils ne comprenaient pas. Mon investissement sur le groupe Delabordère de cette époque était total, celui de Daniel évidemment distant. Il est vrai que Daniel, après notre mariage, a rencontré souvent Granoff, ils ont échangé plus d'une fois à propos de théorie, d'institution et de bien d'autres sujets.

– Concernant le groupe de réflexion lors du changement de génération des présidents de l'APF auquel tu fais référence, c'était une sorte de comité secret, il se réunissait chez Daniel, Square Henri Bergson à côté de la Bastille. Daniel avec toute son éthique en fait mention dans son dernier livre de *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste*. C'était un comité qui pensait les nouvelles structures de l'APF au cours du changement générationnel. Il s'est tenu avant la seconde présidence de Roger Dorey et s'est arrêté au moment où Smirnoff a énoncé non sans humour : « qu'on risquait d'aboutir à une nouvelle scission et qu'il était trop âgé pour le supporter ». En quelque sorte, une bande de vieux copains contestataires, à laquelle Marie Moscovici et moi-même appartenions. Ils avaient vécu déjà deux scissions et redoutaient par-dessus tout une troisième.

Le pluralisme théorique tant avec l'IPA qu'avec les lacaniens ne gênait nullement Daniel, au contraire, il le recherchait pour préciser sa pensée et ses différences. En juin 2002, à l'Hôpital Necker il s'expose avec Jacques-Alain Miller (le gendre de Lacan) à un débat qui sera publié en 2004 sous le titre *L'Avenir de la psychanalyse*.⁹ Il développe là un exemple particulièrement réussi de sa conception de la transmission analytique à travers un débat clinico-théorique. Parmi les questions essentielles concernant le présent et l'avenir de la psychanalyse, il reconnaît, alors qu'il est encore président de l'IPA en 2002, que cette dernière n'a plus le monopole de la psychanalyse. En dehors de l'IPA dit-il, existent des psychanalystes qui ont les mêmes idées et les mêmes pratiques que nous, d'autres dont ce n'est pas le cas comme « à première vue » le groupe de Jacques-Alain Miller.

Parmi les problèmes actuels, Daniel souligne la nécessité pour nous d'être présents « là où des mouvements intéressent la psychanalyse ». Notamment pour ce qui concerne la psychothérapie. C'est le progrès de la psychanalyse qui a entraîné une pluralité d'approches et une délocalisation des écoles. Il n'en est pas gêné car Daniel ne recherche pas forcément un consensus.

Le débat continue... et Jacques-Alain Miller associe la pratique des séances courtes à la position théorique, rejetant l'usage du travail du contre-transfert. Daniel le remercie de cette intervention en lui répondant : « Je m'y retrouve ». Il explique que les incompatibilités de la pratique, comme par exemple les séances courtes, masquent à l'évidence des incompatibilités théoriques profondes portant sur la place de « l'attention également flottante » dans l'usage du contre-transfert.

Cet échange m'a suggéré aussitôt la co-pensée élaborée par Daniel, cette notion née dans l'après-coup de son analyse personnelle s'inscrit précisément dans cet écart théorico-clinique. « Qu'est-ce que cet homme peut bien faire avec ce patient pour avoir des théories pareilles ? » aurait dit Freud à propos de Jung, phrase que Daniel citait très souvent.

Quant à la malédiction cornélienne proférée par Lacan :

*« Adieu. Et quand l'orage éclatera sur vous
Ne doutez point du bras dont partiront les coups. »*

elle vient témoigner de l'ampleur des conflits pour les deux camps de la seconde scission. Daniel a dû élaborer au long de sa vie analytique la nature tragique de cette Histoire.

9. *L'avenir de la psychanalyse : débat entre Daniel Widlöcher et Jacques-Alain Miller*, débat animé par Bernard Granger, Éd. Le Cavalier bleu, 2004.

La force de la pensée : Daniel Widlöcher, chercheur en psychanalyse

Catherine Chabert

C'est à la fois un grand honneur et une offre très émouvante pour moi que de contribuer à ce numéro de *Documents & Débats* consacré à Daniel Widlöcher. C'est aussi l'occasion d'exprimer ma gratitude et ma reconnaissance pour sa présence et la transmission qu'il a assurées auprès des étudiants et des collègues de ma génération, puis, sans discontinuer, auprès de plus jeunes rassemblés autour de lui, grâce au renouvellement de sa pensée et de ses travaux. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi, dans cet hommage, de m'attacher à sa démarche épistémologique.

Daniel Widlöcher était un chercheur, un vrai chercheur, dans la mesure où la puissance de sa pensée et le surplomb qu'elle assure, se révèlent à la mesure de la profondeur clinique et aux qualités sensibles de l'expérience car il n'y a pas de psychanalyse sans questionnements épistémologiques, sans interrogations sur la théorie et la méthode. Il est psychanalyste, il défend ses idées avec ténacité mais c'est toujours dans la confrontation avec celle des autres, il est un merveilleux enseignant et en même temps un homme de débats : il travaille avec ses contradicteurs et connaît remarquablement leurs travaux, qualité rare qui caractérise bien l'humaniste profondément cultivé qu'il demeure.

Daniel Widlöcher s'est inscrit d'emblée dans un courant épistémologique centré sur la psychanalyse, à une époque où la psychiatrie d'une part, la psychologie d'autre part, étaient ordonnées par des impératifs classificatoires pour l'une, expérimentaux pour l'autre. Il s'agit bien d'épistémologie car il n'imposait en aucune manière un référentiel dogmatique ou sophistiqué ou encore une combinaison pragmatique de données cliniques et de concepts convenus. Il a transmis, à ma génération et aux suivantes, une démarche métapsychologique au sens plein du terme, puisqu'elle propose, avec une clarté et une simplicité remarquables, une véritable articulation entre le fait clinique et la théorie, dans la mise à l'épreuve constante de l'une par l'autre, tout en respectant au plus près le mouvement de la pensée freudienne.

J'évoquerai, certes très brièvement, deux grands débats relativement anciens dont il a été l'initiateur. À cet égard, on ne peut que souligner, chez lui, l'intensité d'une curiosité sans cesse renouvelée, le refus d'immobilisme, le rejet de tout impérialisme de pensée : de ces trois qualités, se dégage, c'est une évidence, l'axe qui traverse toute l'œuvre, celui du changement, changements non seulement attendus dans des traitements psychiques, mais changements et échanges de points de vue, avec le goût de la mise à l'épreuve dans ses aspects les plus ardu, sans complaisance séductrice, sans rigidité tout autant séductrice.

Les débats entre psychiatrie et psychanalyse

Contrairement à une idée relativement répandue, les psychanalystes - et, parmi eux, Daniel Widlöcher particulièrement -, ont gardé le souci d'une nosologie permettant d'établir des classifications des maladies mentales. Il souligne notamment le risque d'inflation des « nouveaux » diagnostics et rappelle qu'une démarche authentiquement analytique devrait laisser de côté les références psychopathologiques ou psychiatriques afin d'utiliser, au mieux, les apports spécifiques de la situation thérapeutique et des paramètres qu'elle mobilise : la psychanalyse exploite une sémiologie originale, fournie par le processus associatif et le transfert, tout en utilisant les

concepts essentiels de la métapsychologie, l'ensemble étant, en quelque sorte, complété par l'observation de la répétition et de la résistance au changement.

À partir de là, Daniel Widlöcher accorde une immense importance à la clinique dans la mise à l'épreuve, voire la mise en cause théorique, articulation sans cesse interrogée qui constitue le moteur principal de sa démarche. L'exemple en est offert dans de très nombreux travaux et en particulier dans *Les logiques de la dépression*¹. Il y affirme que « lorsqu'il s'agit de soigner un déprimé, la clinique demeure irremplaçable »² : observation du « syndrome dépressif » presque en termes de contenus manifestes et détournement vers la recherche d'autre chose, plus essentiel, au-delà de ce contenu manifeste qui déclare haut et fort que le déprimé n'a plus de goût à rien ou qu'il n'aime plus les siens, une position psychique qui montre que l'attachement « aux choses et aux gens subsiste » même s'il n'en tire aucune joie : « En réalité, le sujet confesse qu'il continue de s'intéresser à ses activités habituelles, aux êtres et aux valeurs qui le mobilisent en temps normal. On pourrait dire que l'appétit lui manque, non le goût des choses »³. Ce que Daniel Widlöcher nous montre, c'est l'appel impérieux vers la recherche du sens et sa dynamique, qui s'oppose au constat, à la description phénoménologique ou encore au dogmatisme terroriste, source d'immobilisme et de redondance.

Confrontations à l'intérieur de la psychanalyse

Dans « L'inconscient, entre dire et faire »⁴, Daniel Widlöcher annonce d'emblée l'intérêt de la confrontation non pas en termes de *vrai* ou *faux* - ce qui coïnciderait en effet avec l'idée de vérité au sens lacanien - mais plutôt dans l'opposition théorique conçue comme outil de connaissance. On retrouve là, comme toujours, la curiosité et l'essentielle valeur accordée à la pensée : « À la résistance des faits, il faut substituer celle des idées. Ce qui peut apparaître comme un malentendu entre deux auteurs ou entre deux moments d'une même pensée ne doit plus être à tout prix levé mais au contraire, justifié »⁵. C'est ce qu'il propose lorsqu'il souhaite préciser le lien entre certaines difficultés de la métapsychologie freudienne et les développements de la pensée lacanienne entre 1953 (*Rapport de Rome*) et 1958 (*Colloque de Royaumont*). Daniel Widlöcher montre que c'est précisément la dimension de l'action qui permet une autre lecture de Freud : le langage de l'action peut redonner sens à la métapsychologie en construisant une modélisation de l'activité psychique inconsciente indépendante de tout traitement linguistique.

En 2008, dans *Les psychanalystes savent-ils débattre ?*⁶, Daniel Widlöcher insiste à nouveau sur la force, au-delà du fond des débats, des logiques argumentatives qui les animent. Dans son dialogue avec Jacques-Alain Miller, il revient sur les points de fracture, les incompatibilités, pour en retrouver les origines. À partir de quoi, surgit l'essentielle divergence : elle a trait au contre-transfert et à son absence de prise en compte dans la pratique analytique lacanienne, au point de le considérer comme une hérésie. Bien évidemment, la position de Daniel Widlöcher, l'ensemble de ses travaux sur les identifications et l'empathie, sur le travail de co-pensée de l'analyste et de l'analysant et le changement, vont à l'encontre de la doctrine lacanienne de l'interprétation pure, dont on pourrait penser, en effet, qu'elle refuse toute implication transférentielle, au profit d'un acte désubjectivé.

Dans ce même ouvrage, est exposé le débat avec Jean Laplanche et Peter Fonagy à propos du principe de la fusion amour primaire et sexualité : y a-t-il une ou deux lignes de développement ? Pour Daniel Widlöcher il

1. D. Widlöcher, *Les logiques de la dépression*, Fayard, 1995.

2. *Ibid.*, p. 31.

3. *Ibid.*, p. 36.

4. D. Widlöcher, « L'inconscient entre dire et faire », *Études freudiennes*, n° 33, *Lacan, lecteur de Freud*, 1992.

5. *Ibid.*, p. 304.

6. D. Widlöcher, *Les psychanalystes savent-ils débattre ?*, Odile Jacob, 2008.

y en a deux, drainées en quelque sorte par l'amour de l'objet et l'auto-érotisme ; il argumente sa position dans trois registres : théorique, clinique et épistémologique, alors que pour Laplanche et Fonagy, bien que dans des modalités très différentes, il n'y a qu'une ligne de développement. La sexualité infantile n'est pas une sexualité prématurée, la pulsion sexuelle infantile n'est pas un instinct. Daniel Widlöcher s'attache au statut économique de la sexualité infantile et à la place de l'amour primaire dans la sexualité infantile mais aussi dans le processus de la cure et le transfert où il analyse notamment la part de l'auto-érotisme.

J'ai choisi enfin de revenir à un ouvrage irremplaçable pour saisir la démarche de Daniel Widlöcher, quant au mouvement épistémique qui l'anime, quant aux objets de recherche qui en sont et la source et la visée : il s'agit de *Métapsychologie du sens*⁷, publié en 1986, qui s'ouvre sur une question à la fois provocante et essentielle, « La métapsychologie freudienne est-elle devenue une langue morte ? ».

Il faut évidemment souligner l'intensité et la complexité des concepts et des discussions qui en émergent, à partir de ce que Daniel Widlöcher appelle « l'énigme » de la psychanalyse : entre autres, la communication analytique, le pulsionnel sans pulsion et le statut de la représentation. À ces problématiques régulièrement traitées dans ses travaux, il joint deux contributions magnifiques parce qu'elles s'entendent dans un rassemblement des différentes composantes de l'appareil psychique et de son fonctionnement : le langage de l'angoisse d'une part et, d'autre part, une reprise magistrale, indispensable, qui clôt le livre, « Identifier et s'identifier ».

À la question initialement posée, « la psychanalyse est-elle une langue morte ? » – dont l'intensité reste absolument actuelle – Daniel Widlöcher répond doublement. D'abord avec l'idée majeure selon laquelle la vivacité de la métapsychologie s'entretient par la prise en compte essentielle du sens ; ce que fait le psychanalyste, c'est qu'il donne du sens, à partir de l'expérience analytique bien sûr ; mais aussi à partir de la métapsychologie, discours théorique qui marque une prise de distance radicale vis-à-vis des faits cliniques. Il s'agit de décrire, non pas ce que l'inconscient veut *dire* car ce serait lui donner une valeur de référence qu'il n'a pas mais ce qu'il veut *faire*, c'est-à-dire le sens de ses actes.

L'autre réponse apparaît dans l'acte même qui procède à l'écriture et à la construction de l'ensemble de l'œuvre de Daniel Widlöcher entièrement nourrie et dédiée à la psychanalyse, à la fois dans ses élaborations métapsychologiques les plus solides et les plus subtiles et dans la prise en compte, jamais démentie, de l'expérience analytique.

7. D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, PUF, 1986.

Devenir psychanalyste

Un hommage à Daniel Widlöcher

Didier Houzel

Un nuage de fumée à mi-hauteur de la pièce ! Fumait-il le cigare ou la pipe ? Je n'en suis plus très sûr. Le cigare, je crois. C'était ma première séance allongée, après quelques entretiens préliminaires. Nous étions au début de l'année 1969. Il m'avait donné le choix entre avoir encore d'autres rendez-vous en face à face ou commencer les séances d'analyse sur le divan, ce que j'avais décidé, pressé de me plonger dans cette aventure. J'ai éprouvé d'emblée une différence profonde entre ces deux situations : entretiens en face à face sous un regard bienveillant, ponctués de quelques remarques destinées simplement à relancer mon discours – puis, soudain, plus de visage, plus de regard et un silence obstiné, bien que rempli de présence. Il m'avait prévenu que ce silence pouvait durer longtemps et, en effet, il a duré. Cinq mois ! Cinq longs mois, avant que j'entende à nouveau la voix de Daniel Widlöcher, dont j'occupais le divan quatre fois par semaine. Il m'avait dit qu'on tenait beaucoup, à l'APF, aux quatre séances hebdomadaires. Nous étions alors avant la réforme Pontalis de 1972 qui abolit en même temps la notion de psychanalyse didactique et l'exigence de quatre séances par semaine.

Quatre séances par semaine, je ne trouvais pas cela exagéré. J'y prenais goût et je crois que j'ai été un peu déçu quand nous sommes passés, au bout de 18 mois, au rythme plus espacé de trois séances hebdomadaires. Je me nichais sur le divan, je m'y nidifiais, dans un sentiment de grande confiance et d'attente curieuse de capter, enfin, la première interprétation de mon analyste. Je ne me plaignais pas du temps qu'il me fallait pour gagner le fin fond du 16^{ème} arrondissement de Paris, lieu de mes séances. Je connaissais déjà ce quartier de la capitale où logeaient des membres de ma famille mais il me fallait traverser Paris, presque en diagonale, puisque j'habitais le 11^{ème} arrondissement. Les longs trajets que je devais faire, le plus souvent en voiture, appartenaient déjà à mon univers psychanalytique, non pour m'y employer à une sorte de préparation secondaire de la séance à venir mais pour me laisser aller à des associations libres, comme si mon analyste était déjà présent à mes côtés.

La première interprétation arriva subitement comme un coup de tonnerre dans un ciel, pas tout à fait serein mais relativement calme. La mode était alors d'analyser les mécanismes de défense du Moi. Il fallait déstabiliser gentiment le patient (le terme d'analysant n'était pas encore en usage), un peu à la façon d'une prise de judo pour le faire tomber de son piédestal et l'amener à explorer les profondeurs de son inconscient. L'enjeu du travail analytique devenait alors une sorte d'excursion, plus ou moins hasardeuse mais toujours assurée par la présence bienveillante de l'analyste, excursion destinée à remonter la pente dans laquelle on avait glissé mais par d'autres chemins, en parcourant peu à peu l'ubac et l'adret du monde interne, découvertes surprenantes mais parfois douloureuses. Et puis, un jour, des années plus tard, un rayon de soleil, une interprétation bien-faisante, mutative aurait dit James Strachey : « Comme un sein qui se retire ! »

Je n'ai aucun souvenir des associations qui avaient suscité cette interprétation lumineuse mais je me rappelle, comme si c'était hier, le soulagement immense qu'elle m'avait apporté. Étais-je, enfin, au sommet de la montagne, d'où il m'était possible de contempler un vaste panorama : celui d'un monde intérieur dont l'origine était contemporaine de ma naissance et que je voyais s'étendre devant moi à perte de vue, non sans quelques accidents de terrain qu'il me restait à identifier ? Je crois que la plupart des analysants ne gardent que peu de souvenirs des interprétations de leur analyste. Je ne pense pas en avoir plus que la moyenne, peut-être moins

mais celle-là est restée gravée dans ma mémoire. Elle m'a fait l'impression d'une porte qui s'ouvrait ou pour reprendre la métaphore de la montagne qui, évidemment, suggère un transfert maternel archaïque, l'impression d'arriver au sommet d'une montagne après une longue ascension, récompensé par l'émerveillement de découvrir un monde nouveau. J'y ai souvent songé depuis : je crois que la capacité d'analyste que j'essaie de mettre au service de mes patients s'enracine dans ce moment que Serge Lebovici aurait qualifié de « sacré », où j'ai perçu et intériorisé cette interprétation : « comme un sein qui se retire ! » J'avais adressé une demande d'analyse à Daniel Widlöcher, en grande partie, parce qu'il était à l'époque pédopsychiatre et que ma décision était prise, à la fin de mon internat de m'orienter vers cette discipline. Je me dis maintenant qu'il y avait, dans ce choix d'un analyste spécialisé dans la pathologie précoce, des raisons plus profondes et plus inconscientes : l'espoir de pouvoir aborder dans cette aventure des couches archaïques de moi-même, soigneusement recouvertes par un vernis éducatif et scolaire.

Après coup, mon étonnement porte sur l'évolution, non seulement de ma vie psychique à partir de son divan mais aussi de Daniel Widlöcher lui-même, qui m'a semblé passer d'une position assez hiératique du psychanalyste « surplombant », du haut de son fauteuil, l'expérience subjective de son analysant – plus attaché à disséquer le langage qui lui est adressé et les mécanismes de défense qui s'y dissimulent, qu'à partager avec lui une expérience émotionnelle issue des profondeurs de l'inconscient – à un partage de la vie émotionnelle et fantasmatique du patient pour développer ce qu'il appellera une *co-pensée*. Parfois, j'ai eu la tentation de croire que j'avais initié Widlöcher à la théorie de Melanie Klein car il savait l'intérêt que je portais à la pensée de cette théoricienne de génie. Je sais bien que c'était pur fantasme, un brin mégalomane. Il n'avait pas besoin de moi pour découvrir la richesse du courant kleinien de la psychanalyse, si décrié dans l'Hexagone où les œuvres de Melanie Klein n'ont été traduites que très tardivement et souvent mal comprises. Mon fantasme était plutôt de marier Sigmund Freud et Melanie Klein, dans le souci d'atténuer chez Freud ce que je ressentais comme une impasse sur les couches les plus archaïques du psychisme et chez Melanie Klein ce que je pensais être une volonté appuyée d'expliquer la vie psychique et ses avatars en référence aux expériences les plus précoces de l'existence post-natale. Avons-nous croisé nos chemins : moi de l'archaïque au génital, Daniel Widlöcher de la castration au sevrage ?

C'est Jenny Aubry, qui était très proche de Jacques Lacan, qui lui conseilla d'aller le rencontrer, alors qu'il effectuait un stage d'externe dans son service. Jenny Aubry, deuxième femme à être devenue médecin des hôpitaux de Paris. Elle s'était spécialisée en neuropsychiatrie infantile auprès du Professeur Georges Heuyer, le fondateur de la pédopsychiatrie française et elle avait pris la direction de la Fondation Parent-de-Rosan, qui recevait des enfants souffrant de carence affective précoce. Dans son dernier livre, *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste*¹, Widlöcher fait un récit très coloré de sa première rencontre avec Jacques Lacan en 1951, donc avant la scission de 1953. Lacan accepta sa demande mais l'analyse ne débuta qu'après un délai de deux ans. Elle commença en 1953 pour se terminer en 1960. Elle se déroula donc pendant la période de la Société française de psychanalyse (SFP), que Lacan n'avait pas créée, contrairement à ce qui est souvent rapporté mais qu'il avait rejointe, pensant échapper ainsi aux critiques qui commençaient à l'atteindre au sujet de sa pratique de la cure (séances de durée variable, scansion, etc.) Le récit que fait Widlöcher de son expérience d'analysant est stupéfiant : il n'y avait pas de fauteuil derrière le divan de Lacan ; le maître était à son bureau occupé à autre chose, tantôt il écoutait, tantôt il n'écoutait pas, puis soudain il se rapprochait de la tête du divan sans rien dire mais le seul son de sa respiration avait un effet interprétatif massif : « Il interprétait par l'accent qu'il mettait dans l'écoute »². Mais, peu à peu, les choses vont se gâter. Sans doute appuyé sur la supervision qu'il avait entreprise avec Daniel Lagache, Daniel Widlöcher prit conscience de la relation d'emprise dans laquelle il était avec son analyste. Lacan, par sa distance relationnelle et son silence, voulait-il

1. D. Widlöcher, *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste*, Odile Jacob, 2010.

2. *Op. cit.*, p. 28.

faire subir au patient une frustration, un « refusement » comme l'on dit aujourd'hui, avec la conviction qu'en lieu et place de l'objet absent (objet transférentiel) surgirait une pensée ?

La relation avec ce maître idéalisé prendra fin de manière douloureuse en mars 1963, lorsque Widlöcher le rencontra pour la dernière fois, chargé par ses collègues d'annoncer à Lacan les conclusions du bureau de l'*International Psychoanalytic Association* (IPA) sur la demande de reconnaissance de la SFP en tant que société composante de l'association internationale. Là encore, il faut faire justice des mythes largement entretenus : Lacan n'a pas été exclu de l'IPA, il s'en est retiré de lui-même ou plutôt il a refusé les conditions mises par l'instance internationale pour admettre la SFP comme société composante ; cette condition étant que ni Jacques Lacan ni Françoise Dolto n'y occupent des fonctions didactiques. Son refus d'accepter cette clause a provoqué *ipso facto* l'éclatement de la SFP. On connaît la suite : la création en 1964 de l'Association psychanalytique de France (APF), qui adhère à l'IPA – la fondation par Jacques Lacan, la même année, de l'*École Freudienne de Paris*, non reconnue par l'IPA, marquant la naissance de la nébuleuse lacanienne. Le récit que fait Daniel Widlöcher de cet épisode prend des accents cornéliens, au sens propre du terme, puisque Lacan le menace de ses foudres pour nuire à sa carrière professionnelle, en citant les vers de Polyeucte : « Et quand l'orage éclatera sur vous, ne doutez point du bras dont partiront les coups. » La rencontre se termine tristement par son refus de serrer la main que Widlöcher lui tend.

Au-delà des récits de ces moments douloureux, l'expérience lacanienne de Daniel Widlöcher et sa fin dramatique ont, sans doute, marqué d'un sceau indélébile toute sa carrière. Il s'est voulu l'homme du dialogue, de la tolérance, de la recherche du compromis, tant dans le champ de la psychiatrie que dans celui de la psychanalyse. Il fait référence dans son récit à ses talents de « diplomate » qui l'avaient fait choisir pour entamer des négociations particulièrement délicates avec celui qui avait été son analyste et qui jouissait alors d'une autorité intellectuelle incontestée. J'ai toujours été frappé par les talents de diplomate qu'il mettait au service des institutions psychanalytiques, qu'il s'agisse de l'APF, dont il a été président à deux reprises (1974-1976 et 2006-2008), de la Fédération Européenne de Psychanalyse (FEP), qu'il a également présidé de 1979 à 1983 ou encore de l'IPA dont il fut le président de 2002 à 2006.

Il vaut la peine de s'arrêter un moment sur la réforme fondamentale qu'il a obtenue pendant son mandat de président de l'IPA : la reconnaissance de plusieurs modèles de formation des psychanalystes, là où il n'y avait qu'un seul licite auparavant : le modèle dit Eitingon, du nom du psychanalyste, élève et ami de Freud, qui avait fondé le premier institut de formation à Berlin au début des années 1920. Après de longues et difficiles tractations Widlöcher a réussi à faire admettre trois modèles : le modèle Eitingon, exigeant un minimum de 4 séances hebdomadaires dans les analyses de formations, dites « analyse didactiques » – le modèle dit « uruguayen », mis au point en Uruguay, qui fait intervenir l'analyste du candidat dans le cursus institutionnel – le modèle « français », qui découple totalement l'analyse personnelle du candidat et le cursus de formation qu'il entreprend dans une société d'analyse. Cette réforme a marqué un tournant dans la position de l'IPA vis-à-vis des sociétés composantes, dans la mesure où la stricte orthodoxie du début en matière de formation se trouvait assouplie en fonction des traditions, de la culture et des possibilités de chaque pays.

Parallèlement à sa carrière de psychanalyste, largement orientée vers la vie des institutions et le développement du mouvement psychanalytique, Daniel Widlöcher a eu une brillante carrière hospitalo-universitaire, qui s'est déroulée au Groupe Hospitalo-Universitaire de la Pitié-Salpêtrière à Paris. Là aussi, il a fait preuve d'un esprit d'ouverture et de conciliation qui tranchait avec les tendances dogmatiques de certaines écoles psychanalytiques comme de certains neuroscientifiques. C'est ainsi qu'il a accepté d'être Président de l'Association « Psychologie et psychophysiologie » au CNRS et Directeur de l'Unité INSERM « Psychopathologie et pharmacologie ». Certains, d'ailleurs, n'ont pas manqué de lui reprocher la diversité de ses intérêts et la multiplicité de ses investissements. Nul doute que l'axe central de sa pensée et de sa recherche s'est situé dans le champ de la psychanalyse mais d'une psychanalyse qui n'avait rien de dogmatique et qui restait ouverte à de possibles interfécondités avec les autres champs d'investigations du psychisme humain, qu'il s'agisse de l'exploration

du cerveau, des mécanismes étudiés par les sciences cognitives ou du sens latent que comporte des conduites agies ou pensées, qui forment le champ d'investigation de la psychanalyse.

Daniel Widlöcher laisse une œuvre théorique complexe, fruit de l'étendue et de la diversité de ses investissements de chercheur, fruit aussi, à n'en pas douter, de son parcours psychanalytique qui s'est heurté à l'obstacle d'un analyste théoricien qui cherchait plus – contrairement à ce qu'il a fait lui-même – à valider ses modèles *a priori* qu'à construire des modèles à partir d'une pratique rigoureuse. La dernière fois que je l'ai rencontré pour un long entretien, il m'a confié que le livre auquel il tenait le plus était *Métapsychologie du sens*³. C'était celui qui avait apporté du nouveau dans le corpus psychanalytique, disait-il. En le relisant, j'ai compris la signification de cette confiance. Il y opère, en effet, un virage à 180° par rapport à la position de Jacques Lacan, qui centrait son analyse sur le discours du patient, entendu non comme un mode de communication entre deux psychismes mais comme une parole à disséquer à la manière d'un linguiste qui analyse un *corpus* écrit pour en repérer et en décrire la structure interne. Pour Widlöcher l'enjeu de la psychanalyse était tout autre : la parole est un moyen, non une fin. La communication entre l'analysant et l'analyste répond à la distinction entre des *actes de parole*, réalité observable et des *actes de langage* (Austin, 1970), réalité cachée révélée par l'action que les associations exercent sur l'esprit de l'analyste, plus attentif à identifier les contours des *actes de parole* qu'à s'intéresser à leur contenu. Il s'appuyait sur les distinctions d'Austin (1970)⁴ entre les *actes de parole*, caractérisés par leur contenu informatif et les *actes de langage* qui se définissent par leur intentionnalité. La tâche de l'analyste est alors de « ... décrire le mobile de l'acte de parole par l'intention de l'acte de langage »⁵.

C'est cette tâche qu'il appelait *co-pensée*. L'adhésion excessive de l'analyste aux contenus du discours, que Widlöcher appelait la *séduction par la réalité*, tend à obérer ce travail de *co-pensée*, en passant à côté de la *métapsychologie du sens*, sens latent, inconscient, qui échappe au sujet lui-même.

Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste ? Tel est le dernier message que nous a laissé Daniel Widlöcher, conscient qu'il était des obstacles nombreux menaçant de tarir la source de créativité inépuisable que nous a léguée la découverte freudienne. Quel chemin parcouru depuis son expérience d'*auto-associativité*, comme il a qualifié son analyse avec Lacan, qui ne prêtait qu'une écoute discrète au discours de l'analysant et qui n'interprétait pas : « Il fallait donc aller au-delà de la libre association pour être son propre auto-analyste dans un courant auto-associatif et auto-interprétatif »⁶. Quel chemin parcouru au service de la psychanalyse et de ses institutions, dans un profond respect de la pensée d'autrui et dans une exigence éthique sans faille.

3. D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, PUF, 1986.

4. Austin J.-L. (1970), *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil.

5. D. Widlöcher, *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste*, Odile Jacob, 2010, p. 32.

6. *Op. cit.*, p. 31.

Hommage à Daniel Widlöcher

Laurence Kahn

Un jour que je m'étonnais d'être si peu préparée à la mort d'une très vieille dame que j'aimais, Daniel Widlöcher me dit : « Il n'y a rien de commun entre la pensée de la mort et l'acte de la mort. L'acte de la mort vous laisse toujours stupéfait ».

Je m'étais adressée à lui en 1989 pour reprendre un travail analytique. Il fut un analyste remarquable et ma dette à son égard demeure insolvable. Il serait certainement mécontent de m'entendre car l'idéalisation n'était pas ce qu'il préférait. D'une manière générale, il n'aimait pas le pathos et s'employait à retourner les pensées convenues. D'une discrétion absolue, d'une grande intrépidité intellectuelle, il était aussi rigoureux que généreux dans le travail. Il permettait que l'on trouve son chemin dans le dédale des difficultés de la vie, sans s'incliner devant les bien-pensances. Au fond, pour lui, l'enjeu était d'aller le plus loin possible, sans perdre de vue les limitations qu'impose la fêrue des conflits internes. Comme il disait souvent en citant Freud, nous avançons en oscillant « entre un petit bout d'analyse du Ça et un petit bout d'analyse du Moi ».

À une époque où Winnicott s'imposait grâce aux publications réalisées par Pontalis, où la pensée de Melanie Klein trouvait parole dans ses successeurs et qu'Anna Freud était caricaturée en jardinière d'enfants, il traduisit celle-ci et apprit l'anglais pour ce faire – ce qu'il m'expliqua longtemps plus tard. Il permit ainsi aux lecteurs français de découvrir des textes inédits, tel celui sur l'accueil des enfants de Theresienstadt à Bulldogs Bank.

Mais dans ce cas, comme dans mille autres, ce qui l'intéressait était de réfléchir sur le principe qui gouverne le changement. Pas de langage unique, donc, faire travailler les différences, approfondir les écarts et les supporter, pour donner une plus grande liberté à nos écoutes associatives. À ses yeux, la modestie était de rigueur lorsqu'on affronte les griffes de la répétition et que l'on tente de lui faire échec. En ce sens, il partageait avec Pierre Férida un authentique amour de la formation. Mais si, dans sa bouche, le terme de *Bildung* n'était pas un vain mot, c'est que Daniel Widlöcher aimait guerroyer. La pensée ne pouvait se dérouler comme un long fleuve tranquille. Il aimait les détours qui permettaient de revenir nouvellement vers l'objet central de son intérêt : la psychanalyse. Travailler, explorer, ne pas se laisser faire par les simplifications ont fait de son métier et de son œuvre de continuelles années d'apprentissage.

Lorsque bien plus tard, il me demanda d'être la Vice-présidente de son second mandat à l'APF, ce fut alors un tout autre apprentissage que je fis, cette fois à ses côtés. « Un homme seul est toujours en mauvaise compagnie », disait-il en citant Valéry. Mais la compagnie institutionnelle était mouvementée. Apprendre à décrypter les difficultés, les rapports entre forces contraires, les investissements narcissiques des protagonistes, les obstacles parfois insurmontables – au milieu de ce tohu-bohu, il cherchait la voie de passage, espérant toujours que l'institution gagne en vitalité.

Peut-être ai-je pris la pleine mesure de cette infatigable détermination lorsque je devins moi-même Présidente de l'APF. Ses conseils me furent, en trois circonstances très difficiles, d'un immense secours. Non que cela se déroulât dans une atmosphère béni-oui-oui (c'est à lui que je reprends cette expression). Je l'ai dit : il aimait guerroyer ; et, somme toute, j'aimais assez ça. De sorte qu'il nous arriva de batailler sévèrement.

Mais quel interlocuteur il était ! Jusque dans les dernières visites que je lui rendis chez lui, il manifesta ce goût du débat – lequel était mené sur de véritables montagnes russes, tanguant entre des pensées fulgurantes et pleines d'humanité, et le chaos qui menaçait.

Je savais, Daniel, que vos jours étaient comptés. Mais votre mort me laisse stupéfaite.

Une sollicitude et une disponibilité exceptionnelles

Vladimir Marinov

J'ai rencontré Daniel Widlöcher pour la première fois à l'université de Paris VII, au tout début des années 1980, lors d'un débat organisé par Laplanche et Fédida, autour de la fonction des antidépresseurs au sein d'un travail analytique, avec des dépressions graves, question controversée. Ce qui m'a tout de suite saisi chez lui, c'est la limpidité de son propos, le calme avec lequel il l'exprimait, la courtoisie avec laquelle il polémique et le courage avec lequel il exprimait des points de vue qui s'écartaient parfois d'une psychanalyse « orthodoxe ». Pourtant ses interlocuteurs étaient de taille, amis et compagnons de longue date puisqu'avec Laplanche et Lavie, il avait fondé l'APF et qu'il dirigeait à l'époque avec Fédida et Kristeva un séminaire interuniversitaire sur la dépression, justement.

Alors que Laplanche et Fédida, que j'avais déjà côtoyés et entendus lors de séminaires et cours à Censier, brillaient, non seulement par l'étendue de leurs références littéraires et artistiques mais aussi par leur formation philosophique, Widlöcher, qui possédait aussi une grande culture et un grand intérêt pour la littérature et la peinture, était davantage un homme de « terrain ». Il était à l'époque non seulement psychanalyste mais aussi chef du département de psychiatrie de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, haut lieu de la psychiatrie française où Freud avait rencontré Charcot.

Le premier livre de Widlöcher que j'ai lu fut *L'interprétation des dessins d'enfants* datant de 1981. Je fus étonné car l'auteur faisait non seulement référence au rapport du dessin avec le rêve, l'inconscient, le mot d'esprit et la cure analytique mais aussi avec la perception, l'écriture, la pédagogie et des tests projectifs. Bref, dans une démarche qui l'opposait peut-être à un certain dogmatisme analytique et anti psychologique que prônait Lacan, son ancien analyste, Widlöcher allait avec bienveillance à la rencontre d'autres domaines que celui de la psychanalyse, en pensant que ce dialogue pourrait être fructueux.

Moi qui, vers la fin des années 1980, étais à la recherche d'une insertion dans un service psychiatrique ouvert à la psychanalyse, poste que j'ai décroché finalement à Sainte-Anne, je fus tout naturellement attiré par les séminaires et les cours organisés par Widlöcher à la Salpêtrière, qui se caractérisaient par le fait que la référence théorique s'articulait toujours à partir d'une séquence clinique. D'ailleurs ce séminaire qu'il animait avec Bernard Brusset et auquel j'ai participé vers la fin des années 1980 à la bibliothèque de la Consultation Chaslin à la Salpêtrière, s'intitulait sobrement *Clinique et théorie*.

Mais c'est bien plus tard que j'ai eu l'occasion d'avoir un dialogue psychanalytique plus profond et personnel avec Widlöcher. Au début des années 2000, je lui avais envoyé le texte d'un article non encore publié, dans lequel je citais un de ses textes datant de 1998 intitulé « Deuil fini et deuil sans fin ». La patiente que j'évoquais dans ce texte fut l'une des plus difficiles de ma pratique analytique, avec le danger de l'instauration, dans le transfert, d'un travail de deuil sans fin et ce pour deux raisons apparentes.

Tout d'abord, la patiente n'avait pas connu directement l'objet de son deuil (il s'agissait de son père, perdu de vue dès après sa naissance) et ne possédait pas de souvenirs propres de lui mais uniquement quelques reliques cachées dans le grenier. Ceux qui avaient connu ce père étaient particulièrement avares de paroles se rapportant à lui. À la place de ce deuil difficile, s'était installée chez elle une relation de double. Les gens du village lui disaient qu'elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à son père.

Ensuite, une forte érotisation du corps maternel et grand-maternel (la mère du père) réactualisés dans le transfert venait également entraver la possibilité d'une séparation.

Aimablement, Widlöcher m'invita chez lui pour parler de ce cas. De la discussion qui s'ensuivit, je garde un souvenir fort : je faisais allusion dans ce texte à un moment important et imprévu du travail analytique. Suite à la mort de mon chat, que la patiente rencontrait parfois dans la cour qu'elle parcourait avant de sonner à la porte de mon cabinet, elle fit un rêve transférentiel saisissant et ce cauchemar donna naissance à un flux d'associations que je n'évoquerais pas dans ce bref texte d'hommage.

Certes, la question du rapport entre le deuil et le double, qui apparaissait dans le titre de mon texte, n'était pas absente. Mais Widlöcher attira tout de suite mon attention en me disant : « Il ne s'agit pas de n'importe quel double, mais d'un double monstrueux ». Cette simple remarque m'aidera à remanier mon texte en tenant compte d'un signifiant clé, verbal et non verbal, qui parcourait l'ensemble de l'histoire de ma patiente, qui disait parfois ne pas posséder un corps et un visage humains mais n'être qu'un monstre « à pattes ». Cette figure monstrueuse n'était pas sans trouver chez moi des résonances contre-transférentielles.

Par la suite, Daniel Widlöcher et sa femme Hélène, m'invitèrent à rejoindre le groupe de recherche franco-espagnol qu'ils dirigeaient avec Manuela Utrilla Robles, une psychanalyste espagnole (disparue récemment, très fine clinicienne elle aussi, avec laquelle j'avais développé une relation amicale) et à parler de ce cas à Madrid, dans le pays de Goya, maître inégalable du monstrueux. Ce furent pour moi d'intenses moments d'échanges fructueux et une grande satisfaction de travailler autour de la question de la perlaboration au sein de ce groupe d'analystes.

Le troisième moment important de ma rencontre avec Widlöcher eut lieu en 2009. J'avais pris l'initiative d'organiser la publication d'un ouvrage, un « petit bleu », dans la collection « Petite bibliothèque de psychanalyse » dirigée par Jacques André et Jean Laplanche, en hommage à Guy Rosolato. Patrick Merot, Jean-Claude Stoloff et Dominique Suchet firent un accueil enthousiaste à ma proposition de dialoguer avec Rosolato à travers un libre commentaire de son texte « L'ombilic et la relation d'inconnu ». Parmi les anciens compagnons de route de Rosolato, ce furent André Green et Daniel Widlöcher qui acceptèrent avec beaucoup de promptitude et d'intérêt ma proposition. Le meilleur texte de ce recueil est de loin, à mon avis, celui de Daniel Widlöcher, intitulé d'une façon un peu polémique « L'objet inconscient, le méconnu ». Dans un style concis, témoignant d'une lecture attentive à la fois du texte de Rosolato mais aussi des textes où Freud fait allusion à l'inconnu, Widlöcher reproche à Rosolato d'infléchir la relation d'inconnu vers une direction univoque : « L'ombilic n'évoque plus [chez Rosolato] l'œil du cyclone, le point de fuite en perspective, mais la fente maternelle et le phallus paternel ! Je crains que Rosolato ne quitte le terrain de "l'objet", structure syntaxique de la proposition du "vœu" pour la métaphore de l'objet externe »¹.

D'ailleurs, remarque Widlöcher, Freud utilise dans les textes évoqués plus haut le terme d'*unerkannter*, terme qui peut se traduire à la fois par « non-reconnu » et non « connu », les deux termes ne pouvant être interprétés de la même manière. L'expression « relation d'inconnu » n'a pas le même sens que celle de « relation de non-reconnu »². Bref, Rosolato mettrait davantage l'accent sur l'inconnu dans le réel, en privilégiant une métaphore sexuelle contre les pièges, selon Widlöcher, « de la manière dont Lacan passe de la syntaxe de la pensée à la matérialité du signifiant »³.

Widlöcher, quant à lui, met davantage l'accent sur un inconnu-méconnu résultant d'un « enchevêtrement des traces mnésiques » qui, à travers le travail du rêve, donnent naissance à « des images composites se condensant dans un agglomérat doté de ce pouvoir énergétique que leur confère cette force hallucinatoire. Nous sentons la présence du point de fuite, la force de l'ombilic, quand les images qui tournoient autour, effets d'attractions "oniriques", nous font sentir la présence de ce qui doit être reconnu. Cette reconnaissance de l'ombilic, pour

1. D. Widlöcher, « L'objet inconscient, le méconnu », *L'inconnu, dialogue avec Guy Rosolato*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2009, pp. 91-92.

2. *Ibid.*, p. 90.

3. *Ibid.*, p. 92.

virtuelle, au cœur du cyclone, nous aide à découvrir le sens latent que véhiculent ces effets de la pensée associative et la force énergétique qui explique l'effet d'attraction que le lacs des associations permet de parcourir »⁴.

Le non-connu, l'insaisissable de l'inconscient, ne peut selon Widlöcher être comparé à l'insaisissable du réel. La question de savoir si l'inconnu chez Rosolato se réduit à un insaisissable dans le réel dépasse le cadre de cet hommage. Néanmoins, pour revenir à mon débat clinique avec Widlöcher évoqué plus haut, je me demande si la figure du monstre n'incarne pas une part de ce méconnu radical dans lequel on a du mal à se reconnaître. Le monstre ne serait-il pas une de ces images composites présentant une force hallucinatoire et renvoyant à l'ombilic du rêve et à ce lacs d'associations, à cet œil du cyclone évoqués par Widlöcher ? La chimère dont parle Michel de M'Uzan, issue d'un travail conjoint de l'analyste et l'analysant, n'est-elle pas un monstre ? Mais alors, le non-reconnu dont parle Daniel Widlöcher ne s'approche-t-il pas aussi des signifiants préverbaux de démarcation ou formels dont parlent Rosolato et Anzieu ?

Ce n'est qu'à la suite d'un long travail de perlaboration, où l'analyse des rêves occupa une place importante, que le monstre siamois avec deux têtes de chat de la patiente évoquée plus haut devint finalement, au cours du travail analytique, une figure plus humaine.

Penser avec l'autre, avec un camarade de la même génération (Widlöcher fut pour Rosolato « le premier psychanalyste rencontré »⁵) ou un analyste en fin de son parcours analytique, ces deux souvenirs que je viens d'évoquer ne sont-ils pas de beaux exemples de travail de co-pensée, rendus possibles par la disponibilité et la sollicitude hors norme de Widlöcher ?

4. *Ibid.*, pp. 92-93.

5. « Mon plus ancien ami du monde analytique », *Documents & Débats*, n° 82, *Hommage à Guy Rosolato*, octobre 2012, pp. 9-11.

Daniel Widlöcher : quelques fragments de présence

François Villa

Écrire un texte qui voudrait ressaisir la présence de Daniel Widlöcher est une tâche douloureuse : cela revient à prendre acte de sa disparition, à réaliser effectivement qu'il est mort. Certes, avant de me mettre à écrire, j'avais bien entendu que Daniel n'était plus là depuis le 14 décembre de l'année 2021, j'étais présent à son enterrement. Je savais bien mais quand même...

Cela faisait tellement longtemps déjà qu'il était encore là bien que n'étant plus là pas *in vivo* parmi nous, que je pouvais nourrir l'illusion que rien n'avait changé. Écrire, c'est ne plus pouvoir nier que la Grande Faucheuse a coupé inexorablement le fil de sa vie. Le benjamin des fondateurs de notre Association, le dernier représentant de cette génération nous a quittés, Daniel n'est plus.

Pour évoquer la présence de Daniel, je recourrai à quatre fragments de sa présence en mon for intime, je me verrai donc contraint de parler de moi en voulant l'évoquer lui. Deux de ces fragments me concernent spécifiquement, même s'ils sont aussi un témoignage de la façon d'être et de faire de notre collègue, les deux autres portent davantage sur son héritage intellectuel et sur son positionnement par rapport tant aux débats scientifiques en général qu'au souci qu'il avait de notre Association.

Ma première rencontre avec Daniel Widlöcher remonte à près de quarante ans, dans le cadre du séminaire qu'il animait avec Julia Kristeva et Pierre Fédida à la Pitié-Salpêtrière. Pierre Fédida, avec qui je travaillais, m'avait sollicité pour une présentation. J'avais choisi de parler de l'*Ungeschenmachen* que les *Œuvres Complètes* proposent de traduire par le *rendre non-advenu* et qui était traduit antérieurement par *l'annulation rétroactive*. Mon propos était de montrer la dimension d'acte tant psychique que moteur de cette opération psychique. Je m'appuyais bien sûr sur l'exemple connu du souhait de mort de l'*homme aux rats* à l'égard de la *dame aimée*. Ce souhait apparaît lorsqu'il heurte, le jour du départ de la dame, une pierre au milieu du chemin que la voiture de celle-ci empruntera plus tard. Pour combattre ce souhait qui est refusé et se retourne en crainte pour la vie de la dame, l'*homme aux rats* se livre à tout un rituel qui engage sa sensori-motricité (enlèvement de la pierre, mise sur le bord du chemin, poursuite de sa route, réalisation du non-sens de son comportement, retour sur ses pas pour remettre la pierre là où elle était : ce qui revient fantasmatiquement à satisfaire le souhait de mort refoulé)¹. C'était ma première présentation dans un séminaire de cette importance, devant des figures tutélaires. Dire que j'étais angoissé face à cette épreuve est peu dire. J'avais fini ma préparation au petit matin, quelques heures avant le séminaire. Je m'y présentais avec craintes et tremblements, dans un état second après ma nuit blanche. Je prononçais tant bien que mal, cette conférence qui fut ma première expérience de parler devant Daniel Widlöcher qui écoutait souvent les yeux fermés : dormait-il ? l'avais-je endormi d'ennui ?

Il fut le premier à parler. « Villa, si vous me le permettez, je vais essayer de reformuler à ma façon ce que vous avez dit, pour voir si je vous ai compris. » Et, en l'écoutant, je compris effectivement, pour la première fois, ce que j'avais tenté d'annoncer maladroitement. Je compris à quel point, mon travail tentait d'échapper aux illusions de la toute-puissance de la pensée et d'inscrire les opérations psychiques en étroite corrélation avec les innervations sensori-motrices (inhibées ou agies) qui les accompagnaient. Widlöcher souligna à quel point, il lui semblait que je cherchais à expliciter ce que Freud voulait dire d'une part quand, à la suite de

1. S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose de contrainte », *OCP IX*, PUF, 1998, 164.

Gœthe, il écrit qu'« Au commencement était l'acte » et à donner sens au projet analytique d'accroître les capacités d'aimer et de travailler (inhibées par les *affections* psychiques). Je venais de découvrir et de faire l'épreuve heureuse de la *profonde curiosité de Daniel Widlöcher pour les modes de pensée d'autrui*, de son *désir d'en déconstruire les modalités et de les rendre explicites pour les auditeurs et pour celui-là même qui portait cette pensée*. Je découvrais sa générosité d'écoute, sa générosité de chercheur soucieux de contribuer au débat scientifique en dehors de toute clôture sectaire, au-delà des idiopathies de tout un chacun ou de tout groupe. Je découvrais un homme qui, au-delà d'une position hiérarchique, savait accueillir un jeune collègue en le posant comme un interlocuteur à part entière en l'aidant à trouver sa propre voie. Il le faisait sans méconnaître la dissymétrie liée aux différences générationnelles et à l'autorité naturelle qui était la sienne mais sans mésuser de cela à son profit.

Le deuxième fragment porte sur la commission de validation de ma seconde supervision de cursus. Celle-ci était composée d'une collègue femme et de deux collègues hommes dont l'un était Daniel Widlöcher. Je présentais les enjeux de cette cure et les effets bénéfiques et « maléfiques » sur le travail de la cure de la supervision et de ma relation à ma superviseuse. Cette fois-ci, j'étais face à deux collègues (les hommes) qui écoutaient les yeux fermés. Daniel dodelinait de la tête comme s'il était en train de s'assoupir. C'est une expérience déconcertante que de parler devant des personnes qui vous opposent un visage relativement impassible et qui vous privent de leurs regards. L'âge aidant et les expériences acquises me permirent de ne pas être trop déstabilisé par cette situation *unheimliche*, d'autant plus que je pouvais m'appuyer sur la vivacité expressive du regard de la collègue qui, elle, n'avait pas fermé les yeux. Ma présentation finie, rebelote, Daniel, ouvrant ses yeux, prit la parole en me regardant droit dans les miens en posant une question cruciale sur le fantasme transférentiel homosexuel qui habitait tant le patient que son analyste et dont il lui semblait que je n'avais pas assez explicité les effets, à la fois de levier et d'obstacle, qu'il avait représenté dans cette cure. Manière directe, voire abrupte, d'entrer dans le vif du sujet. En partant sur cette entame de mes résistances personnelles, cette commission s'avéra être un moment analytique de reprise du travail de cette cure qui touchait à sa fin. Et, je dois convenir que cela aida grandement à une terminaison « satisfaisante » de celle-ci dans l'année qui suivit.

J'ai évoqué Daniel Widlöcher comme un chercheur soucieux de contribuer au débat scientifique en dehors de toute clôture sectaire, au-delà des idiopathies de tout un chacun et des autocraties de la pensée que secrète tout groupe regroupé autour d'un objet dit commun.

L'expérience de la *Revue internationale de psychopathologie* qui s'étendit de 1990 à 1997 et se poursuivit dans les volumes des *Monographies de psychopathologie* (1995-2002) témoigne de son désir de controverses. Je participerai directement à partir de 1995 à cette aventure éditoriale qu'il initia et dirigea avec Pierre Fédida. Elle entendait répondre « à la nécessité de disposer d'un instrument de travail de haut niveau, permettant des échanges et des confrontations théoriques internationales ». Je rappelle le projet en jeu :

« La vocation de cette Revue est certainement d'informer le plus complètement possible des travaux se réclamant directement de la psychopathologie ou dont l'apport est estimé mobilisateur pour les recherches se développant en ce domaine. Elle est de contribuer à une réflexion critique dont ces recherches ressentent la nécessité. Le renouvellement des recherches en psychopathologie passe désormais par une confrontation entre des champs théoriques et des procédures opérationnelles qui, singulièrement se désignent sous les intitulés de neurosciences, de sciences cognitives, de sciences sociales, de psychanalyse. Que les pratiques de la psychopathologie soient expérimentales ou cliniques, aujourd'hui elles se trouvent inévitablement au carrefour d'informations d'origines diverses dont on ne sait si elles traitent du même objet mais dont on ne peut méconnaître l'influence qu'elles exercent dans les processus de modélisation des « fonctionnements » humains. Au moment où la rêverie d'une interdisciplinarité s'est éloignée, jamais n'est parue autant éveillée cette curiosité épistémologique pour les modèles référentiels de compréhension des dysfonctionnements psychopathologiques.

Car il s'agit moins alors d'espérer une anthropologie fondatrice de la connaissance psychopathologique que de soumettre entre les modèles élaborés à l'intérieur de divers champs scientifiques. »

Il s'agissait d'un projet ambitieux essayant de créer un véritable espace pour des *disputes* et des *controverses* sans *a priori* et sans *trop d'idées préconçues*. La revue voulait instaurer un lieu ouvert aux rencontres *improbables* et au surgissement de pistes inenvisageables, en restant cantonné dans l'autoréférence d'une pensée établie. Ce projet fut immédiatement controversé, soupçonné de *trahir* la psychanalyse. Qu'allaient donc faire des psychanalystes dans cette galère (les psychanalystes étaient représentés par Brusset, David-Ménard, Folch Mateu, Fonagy, Kristeva, Lacoste, Sandler, Sipos, Villa) ? Pour être honnêtes les biologistes et neurobiologistes (Faissner, Glowinski, Prochiantz, Signoret, Vincent), les psychiatres et phénoménologues (Allilaire, Braconnier, Cooper, Bin Kimura, Georgieff, Hantraye, Pachoud, Tatossian), les représentants des sciences cognitives (Jeannerod, Jouvent, Mehler), les historiens des sciences humaines (Carroy), les philosophes (Engel) engagés dans l'entreprise eurent souvent à subir le même soupçon d'impureté et d'illégitimité de la part de leurs pairs.

Mais Widlöcher, comme Fédida, étaient rompus à subir de telles « attaques » sans se détourner d'une route dominée pour eux par l'*amour de la vérité*. Persuadés qu'ils étaient que « *quel que soit le thème psychopathologique invoqué – dépression, angoisse, inhibition, compulsion, obsession, etc. –, le chercheur semble désormais plus intéressé par la production de son objet en un discours construit progressivement que par une application-vérification de modèles déjà reconnus. Au fond, tous cas clinique ou expérimental est une activité théorique en puissance* ». Comment pourrait-on alors s'en tenir aux oppositions entre différents savoirs disciplinaires en méconnaissant leurs intersections ?

Ce projet se déploya sur douze années avec plus ou moins de succès. Mais demeurent des numéros qui ont fait date et qui sont des références incontournables. Ils sont trop nombreux pour que je les cite. L'entreprise échoua sur ce qui dès le début en fit un objet de controverses. Les PUF firent part de sa difficulté à diffuser un projet difficilement identifiable. Les PUF estimèrent que l'effort psychique demandé au public était trop élevé en raison du trop large panel de savoirs convoqués dans chaque numéro. L'éditeur, ne pouvant continuer l'entreprise éditoriale, nous accorda un sursis en nous proposant la publication de monographies ciblées sur un thème. Nous dûmes arrêter la publication d'une revue sans thème préétabli ouverte à la publication de travaux en cours dans divers champs (certains numéros portaient d'un article princeps proposé à la controverse à des auteurs d'autres disciplines). L'expérience cessa car nous étions trop frontaliers et que l'on ne savait sur quelle étagère nous mettre, dans quelle rubrique nous classer.

Bien entendu, Daniel était le chef d'orchestre qui essayait de faire jouer ensemble tous les instruments dont disposait chaque discipline. Il était toujours à contraindre chacun à aller au plus loin dans sa discipline, pour qu'il entre en dialogue, comme l'aurait dit Pierre Fédida, avec l'*interlocuteur étranger de la théorie*, celui qui permet d'en dégager l'ombilic et de dessiner les bords internes, les limites d'action d'une discipline.

Chaque comité éditorial était dans ces conditions un moment récréatif et revigorant dont on sortait les yeux brillants et l'esprit éveillé.

Si ce projet avait et garde toute sa pertinence, il me semble pourtant que son existence s'appuyait pour partie sur la désillusion que notre Association psychanalytique n'ait eu ni le souhait, ni la capacité de porter en tant que telle une partie de cette ambition. Cette aventure était une critique en creux des effets autarciques et idiopathiques que subit tout groupement humain et qui le menace de tomber dans une clôture autoréférentielle.

Mon quatrième fragment, plus long, portera sur deux positions exprimées par Daniel à plusieurs reprises et en nous invitant à tenter de les articuler ensemble. Je l'ai entendu les exposer dans des séminaires, des groupes de travail *ad hoc*, dans des conversations privées ou je les ai lues dans ses rapports moraux de Président lors des Assemblées générales de l'Association et dans sa lettre du 20 juillet 2007 de fin de mandat au Conseil suivant (*Documents & Débats* numéros 69 et 71).

Avec beaucoup d'ironie Daniel Widlöcher se demandait si nous n'avions pas succombé à la croyance que nous avions réalisé le projet affiché, dans son allocution du 23 octobre 1965, par son premier président, Daniel Lagache : « *l'ambition [de notre Association] est de devenir une des meilleures associations psychanalytiques du monde, peut-être un jour la meilleure* ». Pour lui ni l'ambition, ni le projet de l'APF ne pouvaient être de cet ordre. Il nous invitait à penser que *notre message* serait plutôt de montrer que « *Notre ouverture est d'abord d'échapper aux certitudes internes. Nous devons nous exposer au point de vue de l'autre. Allons voir ce qu'il peut observer de la place où il se situe. Se détourner des certitudes, c'est non pas se perdre dans le vague de l'incertain, mais se heurter aux résistances de l'inconnu. Il nous faut pour cela une certaine fermeté dans la pratique et une ouverture à la diversité. Nous devons en porter témoignage. N'oublions pas que la création de l'APF est issue d'un refus du dogmatisme.* » Et je poursuis la citation : « *Il nous faut ici comme au sein même de notre Institution locale continuer à développer le principe d'une certaine diversité et la nécessité du débat interne comme gages d'un progrès face à la complexité du champ dans lequel nous œuvrons. À des démarches inquisitionnelles, substituons l'analyse critique des divergences et leur reconnaissance comme gage de progrès.* » (*Documents & Débats*, n° 69, 2007, p. 12).

Daniel était soucieux de reconnaître la tension qui existait entre les deux missions de l'Association :

1. Défendre et développer la psychanalyse ;
2. Former des psychanalystes dignes de leur fonction. Il était d'autant plus sensible à cela qu'il pressentait que, dans une volonté de réduire l'insoutenable de cette tension, existait le risque légal pour l'association de laisser l'une des missions prendre le pas sur l'autre au point de changer subrepticement la nature de notre association : soit en la transformant en école de formation, soit en société savante.

De cette double mission découle la structure d'« emboîtement » qui existe entre l'Association composée de ses membres sociétaires et titulaires et l'Institut de Formation qui accueille les analystes en formation. Cette structure nous oblige aussi à penser la place des psychanalystes ayant homologué leur cursus qui ne sont plus analystes en formation (ils ne sont donc plus pris dans le cursus de l'Institut) et pas non plus membres de l'Association, ils sont au mieux *momentanément* dans un non-lieu d'inscription. Sans être statutairement confondus, Association et Institut sont étroitement corrélés : même président, accès actif des analystes en formation aux séminaires et groupes de formation de l'Institut et également aux activités scientifiques de l'Association.

Il faut rappeler que Daniel s'était opposé, avec deux autres collègues, à la réforme des années 1969-1970 qui supprimait la *didactique* en voulant *préserver* le plus possible l'*extraterritorialité du processus de la cure des effets du cursus de formation*. Et, il ne faut pas oublier que ce fut pourtant lui qui, comme Président de l'API, fit « *reconnaître par l'API le principe d'une certaine pluralité des méthodes de formation* ». C'est ainsi que la méthode dite française fut considérée comme l'une de ces méthodes de formation. Cette position pluraliste ne visait pas à entrer dans une démarche œcuménique mais à rechercher internationalement et localement les moyens pour *critiquer scientifiquement et psychanalytiquement* ces diverses méthodes. Cette reconnaissance ne devait pas ouvrir la voie à une *braderie* de la formation où « *certains groupes cédant à la crainte de l'absence de candidats ne bradent les critères de qualité et que l'adoption d'un modèle (entendons le français) ne serve qu'à faciliter la formation (entendons la fréquence des séances) aux dépens de la qualité (on retrouve ici le doute concernant l'évaluation après-coup et le retour au principe du cadre formel comme seul critère "objectif" de l'expérience analytique personnelle du candidat)* » (*Documents & Débats*, n° 69, p. 12). Nous voyons, à nouveau, que Daniel, loin de céder à l'illusion de bases communes formelles et de rechercher un quelconque syncrétisme éclectique, exigeait de chacun un effort théorique et clinique pour que la communauté internationale des psychanalystes pense les raisons historico-théoriques, les déterminations locales qui se trouvaient à l'origine de chacune des formes de formation mises en place et à les confronter entre elles. C'est que, pour lui, aucune *révolution* ne mettait un terme au questionnement que nous devrions avoir sur nos pratiques et sur nos théories. Il nous invitait à penser que les révolutions d'hier secrètent souvent les conformismes

d'aujourd'hui, conformismes que nous avons à déconstruire pour retrouver le vif des questions analytiques toujours actuelles.

L'une des propositions de Daniel nous invitait à réfléchir aux déterminations de notre histoire institutionnelle sur la réforme de 1969. En supprimant la didactique, ne fallait-il pas envisager que, en dehors de toutes les autres rationalisations théoriques, les membres fondateurs de l'APF tentaient *aussi* de corriger un *pécher* originel qui nous avait été reproché par l'API lors de notre demande d'adhésion. Un grand nombre de nos fondateurs, les plus jeunes, avaient été analysés par Jacques Lacan, l'API mettait en doute la validité de ces analyses (en raison de la durée de séances et de la technique active de Lacan) et demandait que ces collègues refassent une didactique, *recommandation* pour ne pas dire *oukase* auxquels se soumirent certains d'entre eux.

Favez avait déjà *théorisé* cette question en essayant de contourner ce *supposé* obstacle : il serait à la charge de la supervision et du superviseur de *rectifier* les effets néfastes de l'analyse avec Lacan. Par rapport à la réforme de 1969, Widlöcher se demandait si, en mettant principalement l'accent de la formation sur les supervisions, nous ne nous inscrivions pas dans la suite de la *théorisation* de Favez en la généralisant. En prétendant vouloir préserver, à juste titre mais avec une certaine idéalisation, l'analyse personnelle des effets institutionnels néfastes de la didactique, n'étions-nous pas en train de nous débarrasser trop hâtivement de la question théorico-clinique que contenait malgré tout l'*oukase* de l'API ? Quels sont les critères pour savoir s'il y a eu ou non psychanalyse ? Notre dispositif d'admission prétend certes répondre à cette question puisqu'il s'agit d'écouter un candidat pour entendre si, ce qu'il dit, porte le témoignage d'un travail psychanalytique accompli ou/et en cours et que rien ne nous permet, dans ce cas, d'exclure que nous soyons potentiellement devant un futur psychanalyste. Mais, la question de Daniel est-elle pour autant disqualifiée ?

Sa deuxième proposition² était, d'une certaine manière, en lien avec la précédente : en mettant un intense accent sur le rôle central de la supervision dans la formation et le devenir analyste, n'avions-nous pas donné le pas à la mission de formation de l'Association, au travers de son Institut, au détriment de la mission scientifique de l'Association (en particulier par rapport à notre tâche pas seulement de préservation mais aussi de développement de la psychanalyse – ce qui rejoindrait les questions posées par l'entreprise de la *Revue internationale de psychopathologie*). L'accès actif des analystes en formation aux activités scientifiques de l'Association peut être perçu comme une reconnaissance par les membres de la qualité d'interlocuteurs de ces collègues. Ceux-ci apportant leur contribution au développement actuel de la psychanalyse mais n'est-ce pas aller trop vite en négligeant que ces collègues, encore pris dans le cursus, ne sauraient complètement échapper aux effets de celui-ci. Cursus qui, sur un mode surmoïque, leur enjoindrait de montrer leur conformité plus que leurs différences. Vouloir montrer patte blanche n'incite que rarement à l'audace.

Daniel, dans sa lettre au Conseil du 20 juillet 2007, craignait que notre Association ne soit en train de « *fonctionner fondamentalement comme un Institut de formation et que cette tendance [ne soit] pas sans marquer profondément notre mode de fonctionnement* ». Il nous invitait à envisager que « *l'Association n'est peut-être pas assez présente dans le devoir de "défense et d'illustration" de la psychanalyse dans les champs du scientifique et du professionnel. Elle laisse à chacun d'entre nous le soin d'agir dans ces domaines selon sa situation et ses compétences, mais comme cela lui est reproché, elle laisse trop peu de place dans son champ d'activité à une réflexion commune et à des prises de position qui lui incombent.* » Il nous poussait à interroger ce que peut signifier pour une Association analytique d'être réellement présente dans *l'environnement* qui est le sien.

En procédant ainsi Daniel Widlöcher inscrivait ses pas dans ceux d'un éminent collègue : S. Bernfeld. Celui-ci prononça, devant l'Association psychanalytique et l'Institut de formation de San Francisco, quelques mois

2. Cette proposition a orienté les « *Éléments de réflexion sur quelques paradoxes institutionnels. À partir des modifications statutaires de 1989* » que j'ai présenté à la Journée des membres du 12 janvier 2008 sur les *Relations entre le projet de devenir analyste et l'appartenance à une institution psychanalytique*. L'autre présentatrice était S. De Lattre (*Documents & Débats*, n° 71). Widlöcher était alors, pour la seconde fois, Président de notre Association.

avant sa mort, le 10 novembre 1953, une conférence « Sur la formation analytique ». Revenant sur la naissance de l'Institut de Berlin, il notait qu'idéalisation et formation réactionnelle semblent avoir été deux des mécanismes de défense à l'œuvre dans son organisation. Un paradoxe en résultait qui, selon lui, caractérisait et menaçait toute association, société ou institut de psychanalyse. Pour lui, ces mécanismes servent à essayer de protéger l'objet psychanalyse des pulsions destructrices et à se protéger en même temps de cet objet. Il avance l'idée que l'analyse, cet objet, investi apparemment de tant de soins, a certes été préservé de la destruction dans les institutions analytiques, mais, qu'il a, en même temps, été rendu inopérant, tel un ancien ennemi tué, accueilli dans le panthéon de ses adversaires et offert à leur adoration : on en est débarrassé et on peut tranquillement oublier son ancienne agressivité en multipliant les pratiques dévotes.

Lorsque j'entendais Daniel vivant développer ces propositions et que je les relis maintenant qu'il est mort, je me rends compte du malaise que cela engendre, du trouble que cela occasionne dans mes credo. Au-delà de ces réactions défensives de mes idéaux APF, l'exigence dont elles sont porteuses et l'appel à ne jamais se contenter de ce qui a été atteint par l'institution invite à toujours être prêts à reprendre, avec un regard ouvert et un esprit accueillant, les vieilles questions que nous voudrions croire réglées une fois pour toutes.

À nous de ne pas nous détourner de ces problématiques qu'il nous laisse en héritage.

Pour finir, je voudrais évoquer deux passions qui animaient Daniel avec intensité et qu'il savait faire partager avec enchantement à son auditoire. D'abord, sa touchante passion pour l'histoire de Marilyn Monroe, pour sa cure avec Ralph Greenson, pour la formidable actrice qu'elle fut. Lorsqu'il en parlait, Daniel devenait intarissable et son récit était attendrissant et intensément émouvant. Puis, il y avait son amour de la peinture et l'érudition qui était la sienne en cette matière. À la suite d'Abraham et de Freud, il s'était intéressé, entre autres, à Segantini qu'il avait abordé historiquement, picturalement et comme permettant un éclairage singulier de la dépression et de la mélancolie. Faire partie de ses auditeurs a été une véritable chance.

Pour finir j'offrirai à la mémoire de Daniel ces vers de Dante :

« Nous voyons, comme ceux qui n'ont plus de bons yeux »

dit-il [Virgile], « les choses qui sont lointaines ;

c'est ainsi que le souverain maître nous donne sa lumière.

Notre intellect est vain pour tout ce qui est proche

ou présent ; et si nul ne vient nous parler,

nous ignorons tout de l'état humain.

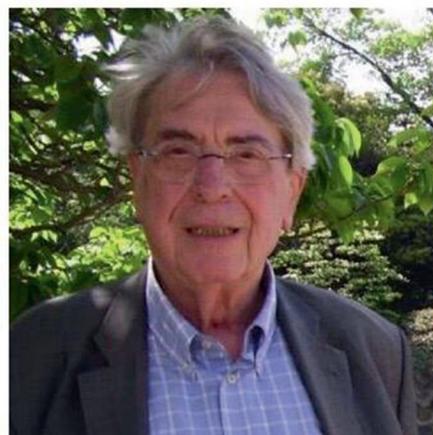
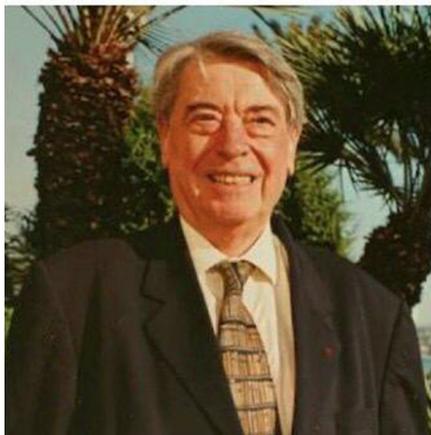
Tu comprends ainsi que notre connaissance

sera toute morte à partir de l'instant

où sera fermée la porte du futur »³.

3. Dante, *La divine comédie*, L'enfer, chant X, 100-108 : « "Noi veggiam, come quei c'ha mala luce, / le cose", disse, "che ne son lontano ; / cotanto ancor ne splende il sommo duce. / Quando s'appressano o son, tutto è vano / nostro intelletto ; e s'altri non ci apporta, / nulla sapem di vostro stato umano. / Però comprender puoi che tutta morta / fia nostra conoscenza da quel punto / che del futuro fia chiusa la porta" », Gallimard, « La Pléiade », 2021, trad. J. Risset.

François Villa



« Reprenant la théorie de l'action de base de Danto et l'image proposée par ce dernier que si l'homme (dans ses actions qui obéissent au processus secondaire, devrait-on ajouter) agit par des actions qui s'emboîtent les unes dans les autres, Dieu seul n'agit que par les seules actions de base (il fait l'acte en le voulant). J'avais proposé la même image pour l'inconscient : l'inconscient comme Dieu ne pense rien que sur le mode de l'accompli. Que cet acte créateur puisse s'exprimer par la parole ne change pas sa nature. »

Daniel Widlöcher, « Croire en l'inconscient », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 48, automne 1993. Repris dans « La conviction », *Annuel 2015*, Association psychanalytique de France, PUF, 2015.

*Daniel Widlöcher : souvenirs égrenés*¹

Jean-Yves Tamet

Fin des années 1970. J'entends pour la première fois Daniel Widlöcher lors d'une conférence dans un hôpital psychiatrique de Lyon : le thème en est les rapports entre la prescription médicamenteuse et la psychothérapie, thème qui alors accueillait un vif conflit de générations entre les praticiens qui avaient connu l'arrivée des neuroleptiques vingt ans auparavant et une jeune génération qui ne jurait que dans une psychanalyse porteuse d'espoirs de changement en milieu asilaire. Pas de souvenir précis de cette soirée, si ce n'est que je mesure une qualité étonnante chez l'orateur, celle de pouvoir établir un dialogue entre des positions réputées opposées. Il était lui-même comme « l'interlocuteur impartial » qu'appelle Freud² de ses vœux, celui qui essaye de concilier les tenants d'approches différentes et de favoriser un dialogue entre eux. Je ne savais pas que cette qualité, j'allais la retrouver tout au long d'autres rencontres sous la forme d'une prodigieuse appétence pour la conversation psychanalytique soutenue par une grande curiosité³.

Lyon, décembre 1983. « Événement et psychopathologie » est un colloque universitaire organisé par Jean Guyotat. Daniel Widlöcher, avec Pierre Fédida présent lui aussi, apporte son expérience de psychanalyste pour comprendre la spécificité des répercussions consécutives aux traumatismes. Dans le public sont largement représentés des psychiatres et des médecins. Il est question de l'association libre qui fait découvrir des événements psychiques qui, devenus accessibles à la conscience, peuvent être traités grâce au transfert. La psychanalyse est à l'honneur, j'avais (presque) oublié que cela fut possible.

Quelques années plus tard, en 1987. Le groupe de Lyon des analystes de l'APF reçoit Daniel Widlöcher peu de temps après la parution de *Métapsychologie du sens*. Dès la première ligne de son ouvrage « La métapsychologie est-elle devenue une langue morte », je suis déconcerté car je plonge immédiatement dans des questions nouvelles et inconnues. L'auteur balaye le vaste champ de l'appropriation de la psychanalyse par les praticiens incluant les résistances qu'ils y déploient et, de plus, il fait entrer dans le débat les points de vue d'Anglo-Saxons largement méconnus. Revenant maintenant vers cet ouvrage j'y découvre une phrase soulignée à l'époque « Redécouvrir l'inconscient ne tient pas seulement à ce que l'individu a en propre, mais à la nature de la pensée inconsciente. L'institution psychanalytique a pour tâche d'assurer les conditions nécessaires à cette constante redécouverte »⁴. Articuler clinique et formation est un souci constant pour D. Widlöcher et je me souviens que, lors de son passage en 1983-84 au cabinet du ministre de la Santé, il contribua à inscrire dans la révision du statut des praticiens hospitaliers un temps de formation personnelle.⁵

Milieu des années 90. Ma formation se clôt par un entretien avec un analyste titulaire de l'Association, D. Widlöcher. La discussion fait le tour de ce parcours qui occupa une quinzaine d'années et s'invite une interrogation « Vous écrivez ? » suivie d'une réponse affirmative de ma part qui relance « Comment écrivez-vous ? ». J'évoque les ratés et les repentirs, l'intérêt bien sûr pour cette activité. D. Widlöcher dit alors, comme en passant « ainsi vous écrivez pour vous connaître et saisir ce que vous pensez... ». Art de l'interprétation. Depuis ce jour je n'ai plus regardé avec terreur la page blanche mais comme une invitation.

1. Article paru dans la *Revue canadienne de psychanalyse, Canadian Journal of psychoanalysis*.

2. S. Freud, (1926), *La question de l'analyse profane*, Gallimard, 1985.

3. D. Widlöcher, « La communication psychanalytique », *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, Odile Jacob, 1996, pp. 69-133.

4. D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, PUF, 1986, p.15.

5. A. Braconnier, *Daniel Widlöcher*, PUF, « Psychanalystes d'aujourd'hui », 2003, p. 11.

26 novembre 2004, toujours à Lyon. D. Widlöcher conclue une journée d'étude du groupe « Atelier du lundi » qui rassemble, à l'Hôpital psychiatrique, à l'initiative de Jean-Claude Rolland et Jacques Dubuis des praticiens de diverses générations sur le thème suivant, *Le soin psychique : entre un en deçà de la parole et l'interprétation*. J'y retrouve sa manière de faire parler le plus obscur d'une clinique centrée sur la psychose et ses énigmes, clinique qui déroute, faute de modèles tout faits et incite à inventer et créer. Je retiens deux idées présentes dans son mot conclusif : la première évoque le silence du thérapeute : « Celui-ci est souvent non vide de pensée, mais encombrement de paroles. Ce qui manque en définitive ce ne sont pas les mots, mais la chaîne associative qui se dilacère en quelque sorte »⁶. Voilà une suggestion qui permet de reprendre contact avec la vie psychique et ses possibilités de création même si, et c'est là la seconde idée, « il existe une fragilité de la position ludique dans le transfert quand trop d'excitation mobilise des défenses psychotiques, persécutrices, comme une jalousie paranoïaque ». Il s'agit de tenir compte des puissances négatives de l'ambivalence et D. Widlöcher de conclure « que le pré-verbal n'est pas un manque à dire mais une mise en acte de scènes qui font écho aux scénarios fantasmatiques de l'inconscient du ça ». J'insiste sur ce mouvement de pensée car il condense la perception du tragique et l'espoir contenu dans la parole : avec lui le mouvement vers le vivant était toujours soutenu.

Plus tard, Daniel Widlöcher revient à Lyon, invité par la Villa Gillet pour converser avec des lycéens qui vont passer le baccalauréat et ensuite à faire une conférence à Saint-Étienne devant un public de professeurs de philosophie et de psychiatres. Je dois l'y conduire et le présenter. Le trajet aller se déroule dans des conditions dantesques : pluie torrentielle, circulation dense, autoroute coupée par des travaux je conduis la peur au ventre avec la hantise du retard. À mes côtés mon passager, qui quitte bientôt ses fonctions de Président de l'IPA, me narre en un vaste panorama généreux les différentes modalités de formation et les problèmes suscités par l'adhésion de pays dits émergents : comment l'analyse doit-elle évoluer ? Sa passion contagieuse me conduit à imaginer que, s'il me parle ainsi, c'est que je représente une génération assez peu au fait des affaires de l'IPA. Je ne peux engager un dialogue avec ce qui ressemble à un bilan prospectif de fin de mandat mais je suis sensible à la confiance dont il me témoigne sous ce déluge, fort justement d'ailleurs puisque nous arrivons à temps ! J'ai retrouvé mes notes pour le présenter ce soir-là, elles évoquent son parcours et se terminent sur l'évocation de la co-pensée et l'art de la conversation analytique, toutes choses dont je venais d'éprouver la pertinence. D. Widlöcher apprécie le mot « avec », il contient et il devient promesse d'interactions et d'échanges, donc de découvertes : c'est ainsi qu'il a nommé cette spécificité co-pensée, « c'est pour ne pas majorer l'intersubjectivité ni l'empathie que j'ai fabriqué « co-pensée »⁷. Je pense que face à un auditoire inconnu et bigarré sur le plan professionnel il a pleinement joué ce soir-là cette partition en revenant sur l'histoire de la psychanalyse et le rôle qu'il joua lors de la scission d'avec Lacan pour tenter de maintenir le plus longtemps possible les conditions d'un éventuel accord. Le retour à Lyon fut apaisé, je sais que le souvenir en est resté inoubliable pour chacun de nous deux.

À la suite d'une communication où j'évoque Rembrandt et ses autoportraits, D. Widlöcher m'adresse un de ses articles qui situe la place du psychanalyste face à un tableau, entre historien et amateur. Il y souligne que les analystes ont voulu se situer du côté des experts puis leur regard s'est infléchi et ils se sont placés comme attentifs au processus créateur plus qu'à la personne du créateur. Ceci est perceptible dans les deux textes qu'il met en perspective, le Léonard de Freud et le Segantini d'Abraham. Mais D. Widlöcher fait un pas de plus et écrit que « Ce sont les effets de l'œuvre d'art sur le spectateur qu'il s'agit d'étudier. L'attention portée aux détails, la connaissance du contexte psychologique et historique dans lequel l'œuvre a été créée aide à mieux voir et à mieux comprendre les effets qu'elle produit »⁸. L'intérêt s'est insensiblement déplacé de l'homme à

6. D. Widlöcher, « Conclusions », *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Atelier du lundi 2003-2004, 2004, p. 143.

7. N. Delattre, D. Widlöcher, *La psychanalyse en dialogue*, Odile Jacob, 2003, p. 72.

8. D. Widlöcher, « Ut pictura... psychanalytica : le psychanalyste entre historien et amateur » *Revue française de psychanalyse*, n° 2, PUF, 2003, p. 612.

l'œuvre et l'amateur a remplacé l'expert. Ce regard, celui de l'amateur n'a pas quitté D. Widlöcher qui fut, ces dernières années, encore sensible aux tableaux qu'il appréciait au décours de ses visites dans les galeries. Avec l'envoi de cet article en guise de prolongement de la discussion, j'avais découvert une dimension discrète de sa curiosité pour les arts.

« Raconter un souvenir, une anecdote du passé est souvent pour moi un geste embarrassant » écrit pudiquement D. Widlöcher dans un de ses derniers opus dans lequel il s'interroge en conclusion sur la démarche initiale freudienne d'interpréter l'imaginaire et de contenir les puissances d'amour et de haine qui sommeillent en chacun. L'évocation de Segantini revient et il termine ainsi l'ouvrage « après la naissance et l'amour, la mort chez Segantini, vient clôturer le triptyque inachevé. Ainsi vont la vie et la psychanalyse »⁹. Ainsi vont aussi ces quelques lignes qui font briller des souvenirs de rencontre avec la passion chaleureuse et l'amour de la conversation d'un analyste engagé et qui sut le rester.

9. D. Widlöcher, *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste*, Odile Jacob, 2010, p. 290.

D'une métapsychologie du sens à une métapsychologie de l'écoute

Antoine Périer

Daniel Widlöcher a toujours aimé se présenter comme un psychanalyste passionné par la compréhension de l'esprit humain. À ce titre, la pratique d'investigation psychanalytique constituait, pour lui, une source originale et inégalée de connaissance des conduites humaines, du fonctionnement de la vie psychique et de la subjectivité. Dans ce parcours intellectuel et clinique hors norme, l'attachement à l'œuvre freudienne est essentiel mais en tant que mouvement identificatoire à la démarche de recherche de Freud lui-même. Il s'est donc agi, pour lui, de re-parcourir après Freud la démarche intellectuelle de cette découverte, à partir d'une interrogation constante de l'expérience qu'offre à l'écoute du psychanalyste la clinique. Face aux critiques portées par R. Zazzo à l'encontre des théories psychanalytiques, à l'occasion du colloque imaginaire que ce dernier initia autour du travail de Bowlby, Widlöcher précisera que « *La théorie freudienne aide sans doute à l'élaboration d'une psychologie générale, elle soutient, chez le praticien, l'effort qu'il doit sans cesse faire pour garder cette qualité d'écoute propre au travail psychanalytique. L'attachement à la théorie n'est donc pas nécessairement dogmatisme d'école, mais souci de protéger l'instrument d'analyse* »¹.

Anti-dogmatisme, rejet de tout impérialisme intellectuel, des principes de pensée essentiels pour ce psychanalyste-chercheur-enseignant chez qui aucune science de l'esprit, aucun modèle prenant comme objet le fonctionnement de l'esprit ou du cerveau n'échappait à sa curiosité. Il ne serait cependant pas juste de voir dans cet horizon intellectuel élargi l'expression d'une forme douteuse d'intégrationnisme. Ce serait oublier l'exigence et la vigilance épistémologique constante dans sa réflexion et son œuvre. C'est en termes d'obstacles épistémologiques que Bachelard posait le problème de la connaissance scientifique, Daniel Widlöcher se saisit de ce concept et, partant du principe selon lequel c'est dans la pratique de chaque cure que se renouvelle l'invention de la psychanalyse, il rappelle cette thèse forte : *Elle voit dans la psychanalyse une fonction de méconnaissance. Redécouvrir l'inconscient ne tient pas seulement à ce que l'individu a en propre mais à la nature de la pensée inconsciente. L'institution psychanalytique a pour tâche d'assurer les conditions nécessaires à cette constante redécouverte*².

Pour lui, la psychanalyse, avant d'être une science, qui au demeurant ne manque ni de données empiriques ni de méthodes d'administration de la preuve, il serait plus juste de la concevoir comme une éthique³, c'est-à-dire une rencontre et un mode original de communication permettant de vivre une expérience nouvelle pour l'individu qui s'y engage, une expérience de pensée, de co-pensée. La liberté de pensée, qui est à la fois donnée comme moyen (règle fondamentale) et se présente comme but et bénéfice, est une prescription éthique dont la cure permet l'accomplissement⁴. Dans cette entreprise, la parole est un moyen et non un but comme il en fera la critique chez Lacan. La conséquence de cette épistémologie exigeante est un attachement à la métapsychologie en tant que modèle vivant résultant de la mise en confrontation constante des faits cliniques et de la théorie et réciproquement. La confrontation de la clinique dans la complexité de ses manifestations est souvent source de décalages, de discordances avec les modèles nosographiques. Pour Daniel Widlöcher, ces

1. « Participation au colloque imaginaire », R. Zazzo (éd.), *L'attachement*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1974, p. 88.

2. D. Widlöcher (1986), *Métapsychologie du sens*, PUF, « Quadrige », 2011, p. 23.

3. *Ibid.*, p. 24.

4. *Ibid.*, p. 25.

discordances sont fécondes ; elles sont la condition et le moteur du travail de la théorie, des modèles. Il ne faut pas attendre de la théorie qu'elle contienne la clinique pas plus qu'il ne faut observer ou écouter la clinique par le seul prisme de la théorie. « Lorsque nous établissons un lien entre un contenu manifeste et un contenu latent, nous déclarons que le premier est un signe du second. Mais la liaison ainsi établie est une production de l'activité mentale du sujet (...) lorsque nous classons les symptômes pour définir des entités morbides, c'est l'observateur qui construit le système de signes. Dans un cas, le codage appartient à l'appareil mental du sujet, dans l'autre il appartient à celui du clinicien »⁵. En cela tient l'énigme, expression de la méconnaissance par nature.

Freud a construit un modèle du fonctionnement psychique qui part de l'observation attentive des faits cliniques pour construire une théorie qui décrit, ordonne, met en relation les faits étudiés et organise en systèmes les connaissances qui en découlent, avant de confronter la théorie à l'épreuve des faits. Il en résulte, chez Freud, cette dynamique de construction faite de changements et d'évolution des conceptions, dont témoignent les différents modèles métapsychologiques. Lorsque Daniel Widlöcher affirme qu'on peut pratiquer la psychanalyse sans métapsychologie mais que l'on ne saurait construire une psychologie (sous entendue issue de la pratique psychanalytique) sans rompre avec une phénoménologie du vécu, c'est pour soutenir l'importance d'une métapsychologie qui dans la continuité de Freud conserverait son caractère vivant et son potentiel de développement. L'œuvre de Daniel Widlöcher est à ce titre riche d'un nombre considérable de descriptions cliniques articulées à des réflexions théoriques portant sur les grands concepts cliniques (processus de changement, sexualité infantile, pulsion, représentations, mémoire, affect, identifications, réalité psychique...), la psychopathologie (dépressions, troubles de la personnalité, aspects sémiologiques et nosologiques, etc.)⁶ et les aspects de la méthode psychanalytique concrète (écoute, associativité, transfert, contre-transfert, interprétation...).

Dans ce travail considérable d'élaboration théorique, la confrontation à l'œuvre de Lacan est souvent présente, témoignant de l'importance, pour lui, de l'apport de Lacan mais aussi du débat dans sa dimension de confrontation critique.

Dans la préface de la réédition de métapsychologie du sens aux PUF en 2011, il pose le cadre de sa réflexion métapsychologique : « *Les sources pulsionnelles de la vie psychique sont à l'origine d'un débat continu au sein de la psychanalyse française (...) Nous oscillons entre deux perspectives contraires. L'une se veut strictement biologique. Elle pose la source de des pulsions dans l'excitation que créent les besoins humains inscrits dans un corps au départ immobile (pensons aux zones érogènes). Elles se veut d'esprit matérialiste, physiologique et fidèle à la théorie des pulsions de Freud. La seconde inscrit le mouvement pulsionnel dans l'appel de l'autre et marque à l'origine un manque à être, qui ne s'exprime en désir que pour autant que cet appel le sollicite. En ce sens la libido freudienne se distingue des besoins biologiques. On reconnaîtra dans cette perspective le point de vue inauguré par Lacan et qui a trouvé par la suite différents développements (...)* ».⁷

Daniel Widlöcher va soutenir et développer l'idée que c'est le concept d'action qui peut renouveler la métapsychologie freudienne. En deçà de tout traitement linguistique, notre activité fantasmatique est créatrice de scènes qui sont « traitées » sur le mode de l'illusion, et, lorsque la scène fantasmatique s'inscrit dans le registre inconscient, l'expérience revêt un caractère proprement hallucinatoire par sa dimension de réalisation. « *Si au lieu de parler de représentation de chose on se réfère à une représentation-action, et si on voulait bien considérer que la dimension de l'accompli est précisément celle d'une représentation en action, on retrouverait une lecture qui accorde au fantasme inconscient un statut "originel" et non pas celui d'une activité figurative, que celle-ci soit le représentant de la pulsion biologique ou la combinaison des signifiants. On verrait dans*

5. *Ibid.*, p. 25.

6. D. Widlöcher (1994), *Traité de Psychopathologie*, PUF, 1994.

7. *Ibid.*, Préface, p. 5.

le fantasme une scène, au sens de scène primitive, sans pour autant l'assimiler nécessairement à cette dernière, qui viendrait prendre possession de la vie psychique. Présentation, ou mieux "auto-présentation" et non représentation d'une autre réalité, réalité psychique en soi. Cette lecture a l'avantage de conserver le caractère impersonnel de son origine, elle n'exprime pas une intention qui lui serait préexistante, tout en maintenant le principe de son intentionnalité, elle est bien scène de quelque chose »⁸.

La métapsychologie qu'a construit Daniel Widlöcher et qu'il développe dans son ouvrage clé de 1986 est une métapsychologie du sens. À partir de l'expérience analytique par laquelle le psychanalyste donne sens aux actes psychiques qui s'offrent à son écoute (issus de l'associativité du patient qu'il parvient à communiquer, et de sa propre associativité), se construit une métapsychologie qui ne décrit pas ce que l'inconscient veut dire (ce serait pour Widlöcher donner à l'inconscient une valeur de référence qu'il n'a pas) mais ce que l'inconscient veut faire, tend à réaliser. Le sens de l'action tient dans son intentionnalité. En ce sens, la réalité psychique est faite d'actions sans agents : « C'est le but de l'action qui est cause de l'accomplissement de l'acte » et l'intentionnalité de l'action ne se confond pas avec l'intention de l'agent. « Ça pense en nous ! » soutiendra-t-il. Cela amène une distinction importante entre les théories de l'action qui sont des théories du fonctionnement de la pensée, elles décrivent des processus cognitifs de la pensée en action, et une métapsychologie qui s'attache à décrire les modalités et le sens de l'émergence inconsciente, l'*Einfall* freudienne, la pensée qui surgit. Ce que la métapsychologie a à définir c'est ce mode de fonctionnement de l'esprit propre à la psychanalyse et à sa méthode. Représentations-actions, sens de l'acte psychique permettent de caractériser la représentation inconsciente comme représentation hallucinatoire de désir encore une fois sui-référentielle, cette dernière ne référant à rien d'autre qu'elle-même. C'est une scène qui s'accomplit sur le mode du processus primaire : « *L'inconscient, comme Dieu, réalise ce qu'il pense* »⁹. La théorie de la découverte de l'inconscient, découverte qui pour Widlöcher est refaite par chaque analyste avec chaque patient, ne repose pas seulement sur la façon dont l'inconscient se révèle dans la cure, mais aussi et surtout dans la manière dont le sens se construit dans l'écoute psychanalytique. C'est donc en toute logique vers une métapsychologie de l'écoute que l'évolution créative de sa réflexion va se porter, pour préciser les conditions et les processus en jeu dans ce qu'il nommera « double écoute ».

En mai 1995, à Paris, Daniel Widlöcher présente le rapport du 55^e Congrès des psychanalystes de langue française des pays romans qu'il intitule *Métapsychologie : écoute et transitionnalité*. Il va reprendre les grands axes de son rapport dans un texte important : « Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique »¹⁰. Il y développe son concept de co-pensée et un ensemble de notions et concepts qui l'occuperont jusqu'à la fin de sa vie. Le travail de l'esprit du côté de l'analyste c'est l'écoute. L'écoute qu'il se plaisait à qualifier de concrète, est la mise en action du côté de l'analyste d'une co-pensée associative qui se déploie dans le cadre analytique et dépend de ce qui se pense dans la tête du patient ainsi que de la capacité de ce dernier, placé dans ce cadre, à laisser place, dans son activité associative, aux émergences subites, à la pensée incidente qui peuvent survenir. La co-pensée décrit les effets des processus associatifs et des représentations de l'analysant sur ceux et celles de l'analyste. La co-pensée n'est pas la clé de l'interprétation efficace, disait-il souvent, elle est la clé de l'écoute partagée.

Daniel Widlöcher aimait le débat, rien n'était plus éclairant et stimulant pour lui que de se confronter à la pensée des autres, à leur différence et il en acceptait la contradiction. Ce fut le cas avec son ami Jean Laplanche. Si ce dernier ne critiquait pas l'intérêt d'explorer les mouvements complémentaires entre l'analysant et l'analyste, il aimait opposer au mouvement « co-pensée » un mouvement « compensé », invoquant le principe « d'attention en égale suspens »¹¹. Pour Laplanche, cette règle qui caractérise un aspect essentiel du

8. D. Widlöcher, « L'inconscient entre dire et faire », *Études freudiennes*, n° 33, 1992, p. 309.

9. Widlöcher, « Croire en l'inconscient », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 48, 1993, pp. 97-114.

10. D. Widlöcher, « Pour une Métapsychologie de l'écoute psychanalytique », *Revue française de psychanalyse*, vol. 58, numéro spécial congrès, 1995, pp. 1735-1786.

11. Intervention de J. Laplanche sur le débat entre D. Widlöcher et J.A. Miller (*L'avenir de la psychanalyse*), *Le Carnet psy*, n° 96, pp. 22-23.

fonctionnement de la pensée de l'analyste, porte l'accent non sur ce qui réunit ou accorde deux processus de pensée, mais sur ce qui relève de la déliaison (en soulignant ce que le patient maintient dissimulé). Si Widlöcher partageait totalement cette conception d'un travail de déliaison, la règle d'attention en égal suspens correspondait selon lui à un idéal ne rendant guère compte de la réalité concrète du fonctionnement de l'esprit de l'analyste. Ce que la co-pensée décrit n'est pas le régime dominant du fonctionnement psychique de l'analyste et de multiples représentations ne relevant pas de la co-pensée occupe l'esprit de l'analyste écoutant son patient. Ce que la co-pensée décrit est un processus de développement réciproque de l'activité associative, par lequel une représentation proche de celle caractérisant l'état mental de l'analysant peut se construire dans l'esprit de l'analyste. Elle permet des effets d'empathie, par le jeu de mécanisme d'inférence et d'identification.

C'est ainsi à une double distinction que nous invite Daniel Widlöcher dans sa construction métapsychologique : distinction entre psychologie psychanalytique et métapsychologie mais également entre métapsychologie du changement¹² et métapsychologie de l'écoute. Dans la compréhension et la formalisation de l'écoute psychanalytique qui procède de ce que la psychanalyse a de plus spécifique, il nous permet d'appréhender un processus qui ne relève pas d'une mystérieuse communication d'inconscient à inconscient mais d'une double écoute, de l'inconscient d'autrui et de son propre inconscient.

12. D. Widlöcher, *Freud et le problème du changement*, PUF, 1970.

L'urgence de la vie

Michel Gribinski

Daniel avait un sens politique remarquable, et moi aucun. Il m'a appris à attendre le moment venu dans la gestion des affaires de l'APF, lorsque j'étais président, en 1997. Strachey a parlé du « *point of urgency* » nécessaire à l'interprétation : pour Daniel il y en avait un, nécessaire au choix de l'action. C'est ainsi que j'ai attendu non le dernier moment mais le bon, pour faire paraître une circulaire rigoureusement documentée¹ sur l'affaire dite Lobo-Cabernite, alors que ça grondait de partout et que ma retenue était critiquée à l'intérieur de notre Association (pourquoi ne prenais-je pas parti publiquement comme les « personnalités » du petit monde psychanalytique où chacun avait une *opinion* – y a-t-il pire qu'une opinion ?). Que n'avais-je réagi d'emblée ou fait paraître mon point de vue plus tôt, dans le concert des aboiements ? On aboyait après Daniel Widlöcher car il était Secrétaire général de l'IPA – où il faisait un couple inattendu avec le Président Serge Lebovici – quand, en 1974, l'affaire brésilienne avait éclaté, et on lui reprochait – on leur reprochait – de n'être pas allé(s) au bout des problèmes majeurs posés par la présence d'un officier tortionnaire (Lobo), analyste en formation, sur le divan du Président de la Société de psychanalyse brésilienne (Cabernite). On évitait de laisser des traces écrites à l'époque des dictatures et les exigences de Lebovici et de son Secrétaire général ont été uniquement orales.

Cabernite, proche de la dictature, protégeait Lobo et avait été lui-même sur le divan d'un collaborateur allemand du nazisme réfugié à Rio et fondateur de la *Sociedade Psicanalitica do Rio de Janeiro*, Werner Kemper. Cabernite mentira en affirmant avoir mis un terme à la démarche de formation de Lobo. L'affaire se développera en plusieurs temps, avec, au début des années 1970, la dénonciation de son analyste par une analysante de Lobo et dix ans plus tard celle d'un ancien prisonnier politique. On accusera les instances de l'IPA et nommément Daniel d'avoir sciemment couvert toute la chose – les mensonges, le tortionnaire, la torture – excusez du peu.

On oublie toujours qu'il y a un vide entre la perception devenue simple des choses après coup, assortie du jugement que l'on porte sur elles avec une innocence déconcertante – et leur complexité massive, sale et obturante du moment. D'avoir attendu, grâce à Daniel, m'a permis d'obtenir le témoignage définitif de Robert Wallerstein (1921-2014), psychanalyste américain devenu Président de l'IPA en 1987 et dont l'honnêteté intellectuelle et la rigueur éthique n'ont jamais été mises en cause dans cette affaire, qu'il a eu à connaître de près. On reprochait à Daniel de n'avoir pas fait ce que, très certainement, vous, moi, chacun aurait fait vingt ans plus tard ou aujourd'hui avec toute la tranquillité de sa claire et bonne conscience. Est-ce qu'on fait taire une calomnie quand elle est lancée ? La course du petit nain Ditolatildit qu'évoque Freud n'est pas facile à arrêter et Daniel a été calomnié.

Qu'est-ce qui relie la chose politique et dure à la rêverie charmante, touchante, du jeune homme qui a appris l'italien tout seul pour parcourir la ville de Ferrare avec, à la main, le texte original du roman de Bassani – *Le Jardin des Finzi-Contini* – à la recherche des rues et des lieux et des gens, eux aussi charmants, à peine entrevus, disparus, balayés comme la poussière du temps par la folie antisémite ? Le récit que Daniel nous faisait, à Hélène, Michela et moi vers 1997, à Barcelone, au restaurant du *Real Club Náutico* était si jeune et frais que nous n'avons pas osé lui dire ce que d'ailleurs il savait, je l'ai appris plus tard : que Bassani avait inventé les lieux, dont celui du fameux *giardino* – ils n'avaient jamais existé que dans le livre, c'est la plus belle des existences. L'autodidacte en langue italienne le savait-il à vingt ans en explorant les rues de Ferrare ? Ce soir-là, pour moi, Daniel s'est mis à exister dans le roman de sa propre vie.

1. Je ne sais plus où elle est archivée, peut-être dans un numéro de *Documents & Débats*.

Mon hommage à Daniel Widlöcher

Michel Gad Wolkowicz

Daniel Widlöcher nous a quittés mardi 14 décembre 2021 à l'âge de 93 ans. C'est une grande tristesse.

Grand Professeur de psychiatrie et de pédopsychiatrie, Chef de service au CHU Pitié-Salpêtrière, l'un des grands psychanalystes français et internationaux. Daniel alliait constamment une culture pluridisciplinaire phénoménale, une rigueur intellectuelle et une exigence éthique.

C'était un penseur puissant et un passeur exemplaire : fermeté sur l'essentiel, transmission avec exactitude des sources théoriques, avec exigence de la richesse de l'expérience clinique, non sans humour ni sans contextualiser la généalogie des pensées et des concepts dans l'Histoire (et les histoires singulières) de la psychanalyse, du savoir et de la culture, toujours de façon vivante, interactive et bienveillante.

Il était un modèle, lui qui ne prétendait pas l'être ; un maître, lui qui ne s'y incarnait pas.

Il a profondément marqué de son empreinte, de son savoir, de ce qu'il était, de sa passion de transmettre, les lieux et personnes de toutes les places qu'il a occupées, en tant que professeur, formateur, penseur et praticien-clinicien.

Et bien sûr, d'abord par l'intermédiaire d'Hélène, en tant qu'ami, respectueux, chaleureux et attentif. Profondément gentil et généreux. Le plaisir avant tout d'apprendre, d'échanger, de la relation simple et réciproque, le mettait loin de tout narcissisme. Et il répondait présent avec simplicité autant qu'il le pouvait.

Voilà l'hommage à celui qui fut l'un de mes formateurs à l'APF, puis un compagnon précieux de travail et de pensée, puis un ami proche avec ma chère Hélène Widlöcher. Hommage que je souhaite transmettre aux étudiants, aux collègues et amis.

Daniel Widlöcher, probablement l'un des derniers grands psychiatres et psychanalystes d'une génération encore pionnière, tout entier dans la recherche, la pratique et la pensée, résistant à l'idéologisation dogmatique.

Je me souviens en particulier de sa participation en 2009 aux deux parties, au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (MAHJ), à Paris, et à l'Université hébraïque de Jérusalem, en Israël, du colloque *La force du nom*, que j'avais organisé. Je me souviens également de ses contributions au livre éponyme¹, ainsi qu'à *La psychologie de masse, aujourd'hui*² avec un article magistral sur « Psychologie collective et analyse du moi ». Il a également écrit un inoubliable article pour l'ouvrage *États du Symbolique*³.

Comme nous le savons, Daniel Widlöcher est par ailleurs auteur de nombreux ouvrages en psychopathologie (dont le fameux manuel) et en psychanalyse, mettant notamment au travail l'expérience théorico-pratique et technique, intriquant le champ du transfert et la dimension de l'inter-subjectivité et de l'intra-subjectivité, dégageant la relation de l'analyste à la situation analytique, sa disposition à devenir psychanalyste... et à le rester.

Daniel Widlöcher a su réunir et confronter des sciences et des pratiques différentes, ailleurs vécues comme rivales. Ainsi la psychanalyse et les neurosciences, dans l'enrichissement de chacune, sans réduction ni

1. *La force du nom*, C. Masson et M. G. Wolkowicz, éd. Desclée de Brouwer, 2010.

2. *La psychologie de masse, aujourd'hui*, édition des Rosiers, coll. « Schibboleth – Actualité de Freud », 2012.

3. *États du Symbolique*, in Press, coll. « Schibboleth – Actualité de Freud », 2014.

Michel Gad Wolkowicz

confusion. Ainsi également l'art, la littérature, etc. *La Revue internationale de psychopathologie* qu'il a co-dirigée avec un autre grand homme, un autre *Mensch*, Pierre Fédida, en témoigne.

Un prince de l'éthique, de l'esprit et du cœur, décidant de l'exigence de vérité et de la responsabilité singulière et collective, de pensée et d'action, dans la pratique, l'enseignement, la transmission.

Que son souvenir soit béni. Sa mémoire nous oblige et nous inspire. Avec toute ma gratitude et mon affection pour Hélène.

« *Je vais voir Monsieur Widlöcher* »

Solange Carton

« Je vais voir Monsieur Widlöcher ». C'est avec cette phrase, où perçait la fierté et l'excitation, que je m'élançais de « Clérambault » à « Pinel », comme on appelait ces pavillons de la Salpêtrière, ma thèse sous le bras. La Salpêtrière, parce que c'est là que pour moi tout a commencé, grâce à son invitation. À m'accueillir en stage de DEA de psychologie, à diriger ma thèse, à m'initier à la recherche, à me faire rêver les premiers contours de l'APF, à superviser mes premières psychothérapies, à me faire naviguer entre des séminaires qui rythmaient nos journées, sur l'affect en psychanalyse le mardi, le langage chez Lacan le vendredi, ou Sperber et Wilson (sur lesquels j'avais dû faire un exposé ce qui m'avait coûté trois mois de travail...).

C'est dans l'après-coup de la matinée en son hommage, organisée à l'Académie de médecine, que j'écris ce texte. « Après-coup » parce que dans le train qui me ramenait à Montpellier, une immense tristesse m'a envahie et surprise. Je venais de revoir des personnes que je n'avais pas vues depuis une quinzaine d'années et que, pour certaines, j'avais côtoyées, voire vues quotidiennement pendant dix-huit ans – mes années Salpêtrière.

À la pause-café, l'un a parlé de la « famille » que nous formions et de ses retrouvailles ce jour-là et je me suis jetée sur cette image que j'ai reprise en introduction de ma petite intervention, à l'invitation d'Hélène Widlöcher à participer à la table ronde sur « L'enseignement et la formation à la psychothérapie ».

Ce n'est que dans le train de retour que la honte m'en est venue, en même temps qu'émergeait la conscience de ce contre-investissement de tout ce que ces « retrouvailles » avaient activé.

La famille, oui, lieu d'origine de tous les conflits, de la pulsion et de ses expressions, de ses combats, bref, de la psyché.

La psyché carrefour, pour reprendre un des titres de ses livres (1997)¹ où un jour j'avais eu la surprise et la joie, de trouver en bibliographie quelques articles que nous avions co-signés, quand j'étais jeune chercheuse et que j'avais au fond le sentiment de m'amuser, à des « petites choses ».

Alors au bout de trois heures trente de train et de dix-sept années passés à Montpellier, m'apparaît une fois de plus que « l'avenir s'invente en rêvant le passé », suivant ce beau titre choisi par Hélène et Daniel Widlöcher dans un numéro de *Penser/rêver*, « C'était mieux avant » (2011).

Et que c'est bien de cela dont il s'agit quand, en tant que professeure de psychologie, je parle à mes étudiants de l'Éden Salpêtrière, de ce lieu à nul autre pareil que Daniel Widlöcher avait créé.

Et, dans ce remaniement incessant des traces, la représentation qui me vient aujourd'hui est celle de butinage et d'un affect de légèreté. Et dans la foulée, celle de « La Bohême »...

Butinage d'un séminaire à un autre, butinage de rencontre en rencontre au sein du service, de jeunes et moins jeunes, psychiatres, psychologues et psychanalystes, neurobiologistes, neurologues, de conférences en colloques où étaient invités des cliniciens d'ici et d'ailleurs.

Butinage entre mes travaux de chercheuse avec des modèles en psychologie des émotions, issus de la psychobiologie et mon divan.

1. D. Widlöcher, *La psyché carrefour*, Eshel, 1997.

Le « parallélisme impossible » (1986)², il nous le faisait vivre dans un bain de joyeuse effervescence, dont à l'époque je ne soupçonnais pas, « au-dehors », la virulence des conflits. Car le « dehors » où il nous conviait c'était le Centre d'études du vivant à Paris VII créé par Pierre Fédida, dans la prolongation d'un séminaire interdisciplinaire commun à Paris VII et Paris VI qu'ils avaient créé, qui avait pour but de favoriser les échanges entre psychanalyse, philosophie, médecine, psychiatrie, psychologie, neurobiologie et dont est née la *Revue internationale de psychopathologie*. Un « dehors » qui était encore un « dedans » à l'image de l'émulation scientifique qui faisait partie intégrante de la vie du service de psychiatrie qu'il dirigeait³. Et c'est quand plus tard, il a fallu « sortir de la ruche » et prétendre transmettre à mon tour, qu'il a fallu « rendre des comptes », se positionner, répondre d'une « identité », de son « métissage » et que peut-être, je lui en ai un peu voulu. Et pendant des années, je retournais quasiment tous les jours à la Salpêtrière, comme dans un « abri ».

Je me souviens que quand nous sortions d'une de ses présentations, nous – jeunes psychologues jeunes psychiatres – nous exclamions que « nous avons tout compris », qu'il savait parler simplement et transmettre. Et pourtant, j'étais bien loin de « tout comprendre », de sa pensée exigeante et complexe et constamment en débats. Et c'est quand moi-même j'ai dû parler à d'autres, mise en demeure de « me » représenter, que je me suis mise à le lire « pour du vrai », à travailler ses textes les plus ardues que je n'ai jamais fini de reprendre, pour tenter de me figurer les règles du vol des abeilles...

Et si pour d'autres il a beaucoup été question, lors de cette journée à l'Académie de médecine en son hommage, de psychiatrie « intégrative » et d'éclectisme, ce n'est pas ma propre représentation de sa pensée, c'en est même tout le contraire, en tout cas de ce qui s'est à l'université française en psychologie développé ces dix dernières années comme psychopathologie ou psychothérapie intégratives (qui d'ailleurs « n'intègre » qu'exceptionnellement la psychanalyse). Si la curiosité de Daniel Widlöcher et sa grande intelligence, l'ont conduit à approfondir divers champs des connaissances scientifiques et à militer pour les mettre en débats, sa pensée n'a eu de cesse d'en ciseler les écarts bien plus qu'à les rapprocher. Je l'ai déployé ailleurs, je souhaite ici juste en reprendre un exemple : « Le non-conscient cognitif n'a rien à voir avec l'inconscient freudien mais il n'empêche que l'inconscient freudien prend en compte des opérations mentales que le non-conscient cognitif produit » (p. 301)⁴. Pour autant, il ne pensait pas que le déploiement des connaissances en sciences cognitives puisse apporter quoi que ce soit à la pratique et la théorie psychanalytiques : e.g. l'identification des mécanismes cognitifs par lesquels l'esprit met à l'écart de la conscience des représentations n'apporterait rien au niveau d'analyse auquel la psychanalyse prend en considération le refoulement.

J'ai participé pendant quatre ans à son groupe de supervision hebdomadaire. Ce fut ma première expérience de supervision et ma première expérience de psychothérapie psychanalytique, avec une patiente qui avait auparavant été hospitalisée pour dépression. Je suis infiniment reconnaissante à Daniel Widlöcher de m'y avoir encouragée, « autorisée ». Dans cette supervision, ce fut une rencontre, autrement, avec lui. Je veux témoigner d'abord de sa grande bienveillance et de son écoute attentive de nous tous qui constituions ce groupe, de sa grande générosité dans ses associations et de sa capacité à nous faire associer, non seulement à partir de nos patients respectifs mais aussi avec les pensées des autres, c'est-à-dire que nous faisons l'expérience en groupe de ce qu'il a théorisé comme co-pensée. Pas « intersubjective » au sens commun ou psychologique du terme, mais inter-intra-psychique. Mais pour nous, ce n'était pas le lieu de la théoriser : loin d'être désaffectivée, ni hors effets de transfert (et évidemment de rivalité), je me souviens que suite à la supervision, nous poursuivions, sans lui, autour d'un café à la cafétéria du service de neurologie et nous échangeions sur notre plaisir à participer à ce groupe et sur sa bienveillance. Confiance qu'il a su nous transmettre et créer entre nous, de sorte que

2. D. Widlöcher, « Le parallélisme impossible », *Communication et représentation*, PUF, Coll. « Psychiatrie ouverte », 1986, pp. 181-206.

3. Il y avait eu par exemple un colloque dans l'amphithéâtre Charcot, sur Le Plaisir je crois, ayant réuni des neuroscientifiques de renom et Pierre Fédida, Julia Kristeva, Monique David-Ménard...

4. « Entretien avec Daniel Widlöcher », *Cent ans après*, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1998, pp. 285-334.

c'est aussi à partir de cette expérience que j'ai commencé ma pratique libérale, une des participantes du groupe me sous-louant son cabinet une demi-journée par semaine.

À côté de ces psychothérapies d'orientation psychanalytique conduites dans son service et supervisées dans plusieurs groupes, se tenaient également des groupes de Thérapie comportementale et cognitive et je me souviens d'une de ces psychiatres qui m'avait adressé une patiente qui venait de participer pendant trois mois à son groupe de TCC et dont les phobies invalidantes avaient été considérablement réduites, patiente qui, après échanges avec elle, souhaitait à présent s'engager dans une psychothérapie orientée par la psychanalyse. C'est un de mes souvenirs qui participe de cette intelligence du soin, que Daniel Widlöcher avait favorisée dans son service et que je continue de transmettre. Je ne sais pas si de jeunes psychiatres ou psychologues, « TCCistes », fonctionnent encore ainsi mais l'espère. Ainsi, pour ce qui nous concernait, il ne s'agissait pas d'une supervision d'une pratique éclectique, qui aurait « saupoudré » un peu de rééducation cognitive, de conseils et de complexe d'Œdipe avec le même patient mais d'une supervision et d'une co-écoute, gardant le cap des fondamentaux de la psychanalyse, auxquels il nous rendait sensible : transfert, contre-transfert et sexuel infantile. Et je me souviens bien que certaines dans le groupe conduisaient des psychothérapies psychanalytiques avec des patients atteints de maladie neurologique, de ça aussi je continue de parler dans mes enseignements. Il nous y parlait parfois de lui, de son parcours : il nous a raconté comment, jeune médecin à Sainte-Anne, il avait connu l'arrivée des psychotropes et comment les soignants avaient pu enfin parler avec des patients psychotiques. Simple et évident peut-être mais efficace, plus efficace pour moi que n'importe quel traité savant ou plutôt, me permettant de rendre vivants pour moi (de « désintellectualiser ») les modèles d'interaction entre psyché et cerveau, entre médicaments et psychanalyse/psychothérapie.

Un an avant que je parte à Montpellier, il a eu cette idée incroyable que nous fassions tous les deux une supervision devant ou plutôt avec, de jeunes internes en psychiatrie, pour les introduire à quelque chose de la psychanalyse. J'ai pris beaucoup de plaisir à cette expérience et à l'échange avec des internes curieux dont les questions relançaient notre associativité.

Juste pour finir, un fantasme, plutôt la surface d'un fantasme : Il nous parlait souvent de Lacan dans cette supervision et notamment de sa salle d'attente. Quand j'ai été nommée à l'université de Montpellier, j'ai pris la succession d'un professeur qui partait à la retraite, un psychanalyste qui avait été proche de Lacan et lui était resté fidèle. Il m'a dit qu'il avait connu il y avait longtemps Daniel Widlöcher mais sans vouloir m'en dire plus, de façon *énigmatique*, me disant de le lui demander. Cela ne m'est jamais venu à l'esprit à chacune de nos rencontres ultérieures. Et, ma construction a été qu'ils avaient été compagnons de salle d'attente de Lacan...

Daniel Widlöcher : opérateur de commutations ?

Kostas Nassikas

« Pour le moment, la métapsychologie de Freud n'apporte aucune lumière concernant l'anatomie, la physiologie et la physique de l'organe psychique, elle n'offre que des rapports spéculatifs qui surgissent, bon gré mal gré, lorsqu'on étudie les processus psychiques, qui semblent valables sur le plan pratique. Mais il n'est pas douteux qu'un jour, sous une forme ou sous une autre, ils seront également confirmés par la biologie. »

S. Ferenczi (1922) : La métapsychologie de Freud.

Le hasard des circonstances a fait que je rencontre presque simultanément les spéculations ci-dessus de Ferenczi et la pensée de Daniel Widlöcher : si la lecture des écrits du premier sur des thèmes majeurs comme la « confusion des langues », le traumatisme et « l'analyse mutuelle », venait en contrepoint à celle concernant la pensée de Freud pour l'analyste débutant que j'étais vers la fin des années 80, la lecture des écrits du second venait introduire de nouveaux questionnements. Je me suis trouvé à formuler ces questionnements face aux collègues lyonnais, tous en formation à l'APF à cette époque-là et à Daniel Widlöcher, lui-même invité pour un Week-end par notre groupe ; j'étais celui qui devait présenter les thèses principales et les questions que celles-ci soulevaient, de son livre *Métapsychologie du sens* qui venait de paraître peu de temps auparavant¹.

J'ai découvert ainsi le fruit d'une profonde réflexion et élaboration métapsychologique dont je prenais difficilement la mesure à l'époque. Je percevais de justesse ses dimensions innovantes et le profond souci de l'auteur de maintenir le corpus scientifique de la psychanalyse, en lien avec les champs scientifiques voisins, comme celui des neurosciences et celui de la psychologie cognitive. Ce souci a aussi été le mien. Il continue d'ailleurs de l'être, en pensant que la reconnaissance et les échanges de la pensée psychanalytique, avec les champs scientifiques voisins, constituent une dimension importante pour son évolution, afin qu'elle ne devienne pas une simple reproduction de la pensée freudienne ni que les sociétés psychanalytiques ne fassent seulement de la reproduction des psychanalystes !

La principale proposition de l'auteur, innovante et dérangeante pour le *statut quo* de la pensée psychanalytique, était celle de la « positivité de l'inconscient » ; elle heurtait la notion, communément admise, de la « négativité de l'inconscient ». Il arrivait au développement de cette thèse en observant la communication entre l'analysant et l'analyste ; en constatant que l'attention de ces deux acteurs se porte sur l'**acte de représentation** et non sur l'objet représenté, l'auteur s'intéresse à ce qui compose cet acte et il le différencie des termes proches comme l'acte d'énonciation, l'acte de langage ou l'acte de parole, notions qui ont été développées par différents auteurs. Il retient le fait que l'acte représenté, auquel se porte l'attention des deux acteurs de la situation, est

1. D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, PUF, 1986.

un acte en voie d'accomplissement, comme celui qui se déroule dans le rêve, étant donné que la pensée exprime ce qui se déroule dans l'acte de pensée et que c'est le sens de cet acte de pensée qui est reproduit dans l'acte de langage, produit, celui-ci, par les deux acteurs de la situation.

La notion de l'acte devient ainsi un terme central dans la pensée de l'auteur, lui permettant de se déprendre de la notion de pulsion². Cette déprise du terme de la pulsion, à travers les notions de l'acte et de l'action, lui a permis de construire ce qu'il a appelé « commutateurs de permutation », dans son effort d'arrimage scientifique de la pensée analytique. Cette construction suit son observation du déplacement, dans la pensée de plusieurs psychanalystes, de la notion de la pulsion vers celle de la « relation d'objet » et vers celle de l'« investissement ». Cette observation lui permet de proposer une inversion logique : « Au lieu de poser la question : qu'est-ce qui investit l'acte (l'acte de pensée par exemple) on dira : quel acte (quelle représentation par exemple) occupe le champ de l'activité ? En procédant à ce renversement, nous posons que nous n'avons plus besoin d'une théorie des pulsions, dans la mesure où nous considérons que tout acte potentiel, y compris tout acte de pensée, a comme propriété la tendance à sa réalisation. (...) Nous pouvons considérer l'appareil psychique comme un ensemble d'actes potentiel qui sont disponibles pour occuper le champ de l'activité »³. Ses références aux penseurs de la philosophie analytique anglaise⁴ lui donnent des outils pour comprendre les mécanismes et le contenu de la représentation ; je le cite : « Ce qui fonde la notion de l'acte psychique c'est donc bien le langage de l'action qui peut lui être appliqué. [...] En d'autres termes la représentation contient les conditions de sa satisfaction et prend fin par sa seule réalisation. L'action s'achève en même temps qu'elle s'investit. [...] l'acte de représentation définit la fonction de l'acte mental. Le contenu de la représentation décrit l'intention de l'acte. Le terme de fantasme correspond assez précisément au scénario qui décrit le contenu propositionnel (ou thématique) de l'action. [...] ce qui s'applique à l'acte psychique inconscient [alors que] l'acte de représentation n'est pas [en lui-même] représentable ».⁵

Ces citations sont bien évidemment sommaires ; elles visent juste à donner un bref aperçu du changement radical que le « point de vue » de Daniel Widlöcher apporte à la métapsychologie freudienne. Ce « point de vue » n'est pas venu à l'esprit de l'auteur brusquement ; il est le fruit d'un long cheminement. On trouve des éléments de cette pensée dans ses écrits antérieurs⁶ à ce « concentré » qui est la *Métapsychologie du sens* ; on en trouve aussi, bien entendu, dans ses écrits postérieurs ou dans ses conférences aux Entretiens de l'APF⁷. Ces conférences lui ont permis de développer des affirmations de ce qui est développé dans le livre majeur de sa pensée qu'est la *Métapsychologie du sens*. C'est aussi ici qu'il a développé la notion, qui a plus retenu mon attention, des « commutateurs de permutation » : « La psychanalyse est peut-être la science la plus pertinente pour l'étude de la sémantisation de l'action, aussi bien par l'étude du rêve que par celle de la parole qui occupe le champ clinique (...) la positivité de l'inconscient devrait s'inscrire dans cette fonction sémantisante »⁸.

Cette découverte, déstabilisante au départ, de la pensée de Daniel Widlöcher a pris une place dans mes propres questionnements autour des fondamentaux de la pensée analytique. J'ai pu aussi échanger avec lui à plusieurs reprises, en trouvant toujours une grande disponibilité de sa part, à propos de mes interrogations liées à sa pensée mais aussi à d'autres débats entre psychanalystes et neuroscientifiques⁹. Mon propre travail sur les

2. D. Widlöcher, « L'acte en psychanalyse », conférence à la Journée ouverte de l'APF du 24 janvier 2004 publiés en juin 2004. Il y a exposé la suite de ses pensées de 1984 présentées dans : *La pulsion pour quoi faire ?*, publication APF 1984.

3. D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, PUF, pp. 57-58.

4. Il s'agit de Brentano, de R. Schäfer, de G. Frege, de J. Searle, de L. Wittgenstein ainsi qu'à celle de P. Ricœur concernant la sémantique de l'action.

5. D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, PUF, pp. 75 à 77.

6. D. Widlöcher, « Genèse et changement », *RFP*, n° 4, 1981.

7. Conférences de Daniel Widlöcher aux Entretiens de Vaucresson des 12 décembre 1987 et 11 décembre 1993 ; et Journée ouverte du 24 janvier 2004.

8. D. Widlöcher, « La positivité de l'inconscient », *L'écrit du temps*, n° 18, été 1988.

9. J. Hochmann, M. Jeannerod, *Esprit où est-tu ?*, O. Jacob, 1991 ; A. Green, « L'homme machinal », *Le temps de la réflexion*, n° 4, 1983 ; A. Green, « Un psychanalyste face aux neurosciences », *La Recherche*, n° 247, 1992 ; M. Jeannerod, « Traitement conscient et inconscient de l'information

liens et articulations des bio-logiques et sur leurs traductions, partielles, par les psycho-logiques¹⁰ m'avait amené à critiquer le monisme de la pensée des « écoles psychosomatiques » en cherchant d'autres « ponts » entre les deux champs.

C'est dans ce contexte que j'ai écrit un texte d'analyse et de critique, à propos de la notion des « opérateurs de commutation », notion proposée par Daniel Widlöcher comme amorce de « ponts » entre les concepts de la métapsychologie psychanalytique et ceux des neurosciences. Je lui ai fait lire ce texte et il m'a amicalement encouragé à le publier¹¹, malgré les doutes et les critiques que je formulais à l'égard de son entreprise. Je ne reprendrai pas ici les éléments principaux de cet article qui soulevait quelques risques du rapprochement des concepts analytiques avec ceux des neurosciences, comme par exemple la « fonction anti-traumatique et d'engrammation des souvenirs » que D. Widlöcher attribuait au rêve¹². Il était ainsi très proche de Michel Juvet, qui avait énormément travaillé sur la physiologie du sommeil et du rêve¹³ alors que, comme je l'ai argumenté dans mon propre travail, la fonction du rêve serait plutôt traumatologique¹⁴.

Ces critiques n'enlèvent en rien l'importance de l'énorme travail de Daniel Widlöcher de construction de « ponts » avec les sciences cognitives et les neurosciences qui étudient, de leur côté et avec leurs concepts, les « actes mentaux » et les « actes de représentation ». Son travail était lié à son double souci : démontrer la valeur scientifique des découvertes psychanalytiques et leur permettre d'« échanger » avec les champs voisins. On voit ce souci à travers ses multiples contributions dans des ouvrages scientifiques qui tentaient d'étudier ces mêmes « espaces de rencontre ».¹⁵ Ces références bibliographiques ne présentent qu'une petite partie de l'implication de Daniel Widlöcher dans la mise en œuvre de ses positionnements. La *Revue internationale de psychopathologie*, mise en place avec Pierre Fédida dans les années 90, était aussi une création d'un autre espace de débats et de rencontre des approches scientifiques croisées sur le fonctionnement psychique. Tout en assumant ses fonctions hospitalières et universitaires, il a gardé une pratique clinique privée et des fonctions institutionnelles, tant au sein de l'APF, que de l'IPA dont il a été le Président de 2001 à 2005, peu après la présidence de la FEP. C'est lors de sa présidence de l'APF, en 2007, qu'il a proposé la création des Ateliers de recherche clinique et conceptuelle (ARCC). Ces ARCC visaient à amener l'esprit de recherche à côté des séminaires et des groupes de travail qui se faisaient traditionnellement au sein de l'institution. Ils ouvraient surtout la possibilité de travailler avec des participants d'autres champs scientifiques comme des linguistes, etc.¹⁶

Ce sont toutes ces initiatives de Daniel Widlöcher et ses nombreuses contributions scientifiques qui m'ont permis d'appliquer à lui-même son propre terme d'opérateur de permutation ; en le disant, la question angoissante surgit en moi : est-ce que ces nombreux « ponts » qu'il a construits vont-ils tenir après sa disparition ?

perceptive », *Rev. intern. Psychop.*, n° 1, 1990 ; J.-P. Tassin, « Peut-on trouver un lien entre l'inconscient psychanalytique et les connaissances actuelles en neurobiologie ? », *Neuro-psy*, n° 4, 1989.

10. K. Nassikas, *Traces du corps et mémoire du rêve*, L'Harmattan, 1996.

11. K. Nassikas, « La question des opérateurs de commutation », *Cliniques Méditerranéennes*, n° 45/46, 1995.

12. D. Widlöcher, « L'autisme du rêve », *Rev. intern. psychop.*, n° 3, 1991.

13. M. Juvet, *Le sommeil et le rêve*, O. Jacob, 1992.

14. K. Nassikas, *Traces du corps...*, op. cit. J'ai prolongé cette réflexion sur la fonction traumatologique du rêve en lien avec sa recherche à retrouver l'« identité de perception » de la rencontre avec l'objet en étudiant la présence de cet objet à travers le perceptif dans le transfert ; celui-ci contribuerait à la formation de nouveaux signes ; K. Nassikas, « Le transfert fabrique de la langue », *Exils de langue*, PUF, 2011 ; K. Nassikas, « Le langage perceptif du transfert », *RFP*, n° 4, 2012 ; K. Nassikas, « Le transfert fabrique du signe », *Revue belge de psychanalyse*, n° 74, 2019.

15. D. Widlöcher, « Tentative de réconciliation », Préface au livre de B. Falissard, *Cerveau et psychanalyse*, L'Harmattan, 2007 ; D. Widlöcher, « Le cerveau aux frontières de la pratique psychanalytique », in N. Georgieff et coll. *Vers une neuropsychanalyse ?*, O. Jacob, 2009 ; D. Widlöcher, « Quel avenir pour les psychotropes ? » in A. Braconnier et coll. *Le souci de l'humain : un défi pour la psychiatrie*, Érès, 2010.

16. L'ARCC que nous avons fait fonctionner à Lyon avait comme thème *Fabriques de la langue*. Les participants sont venus des différents champs scientifiques (psychanalystes de différentes sociétés, linguistes et sémiologues, poètes, écrivains...) et nous avons organisé deux colloques : le 1^{er} sur le même thème que celui de l'ARCC, avec la participation d'A. Green et publié aux PUF en 2012 et le 2^e sur le thème de *L'absence (aux origines du signe et du transfert)* et publié par EME de Louvain en 2021.

Rencontres psychanalytiques à l'abri dans l'amitié

*Hélène Trivouss Widlöcher
Gilberte Gensel*

Inspiré par l'amitié entre Manuela Utrilla Robles et Hélène Trivouss Widlöcher qui souhaitaient instaurer des échanges cliniques réguliers entre l'APF et l'Association psychanalytique de Madrid (APM), sous la présidence de Milagros Cid et de Daniel Widlöcher, le groupe APF-APM a commencé avec beaucoup d'enthousiasme au cours de l'année 2005. Il permettait à des membres sociétaires et titulaires des deux sociétés d'échanger régulièrement de façon vivante et spontanée. L'idée était de faire une présentation de cas par un membre d'une société le matin et une autre par un membre de l'autre société l'après-midi. On a souvent pu constater que le thème de départ évoluait au cours du travail – par exemple la notion d'impasse dans la cure – vers analyse avec et sans fin, contre-transfert et co-pensée, place de l'interprétation. Les échanges se faisant en français ont favorisé le questionnement de la place de la langue maternelle et de la traduction dans l'interprétation.

Daniel Widlöcher assurait les conclusions en proposant un éclairage métapsychologique de la rencontre et une ouverture sur la suivante.

Manuela avait fait parvenir en privé à Hélène quelques notes en français, en hommage à Daniel et en souvenir de ces rencontres, en l'autorisant éventuellement à les publier. Sa mort brutale en février 2022, qui a suivi de si près celle de Daniel, nous a particulièrement bouleversés. On ne peut que remarquer la tonalité affective, énigmatique et particulièrement poétique de ses réflexions. Nous vous faisons partager ces quelques notes, après un échange très affectueux avec Milagros Cid, en pensant que Daniel aurait été très heureux de les lire.

En souvenir de Daniel Widlöcher

Manuela Utrilla Robles

Paris, septembre 2005

Un éclair traverse mon espace d'incertitude : il est impossible de retrouver ce que nous pensons en l'état, nous ne faisons que recomposer.

C'est ainsi que les samedis, entre le matin évanescent et l'heure du déjeuner, nous étions, Daniel et moi – comme si nous nous étions connus depuis toujours – animés par des dialogues où régnait la liberté de penser.

Dans le contexte de respect et d'admiration où je me trouvais, le plaisir d'écouter devenait la réalité. C'est ainsi que j'ai compris ce qu'était cette fameuse réalité : le plaisir d'être. Être en présence de l'autre, qui reconnaît votre existence.

De Danton à Robespierre, de Victor Hugo à La Fontaine, de Von Lohenstein à Récamier, dans nos pensées, les personnages évoluaient en toute liberté. C'est dans ces moments-là, aussi, que j'ai saisi la possibilité de m'approcher de cette notion si pleine de significations qu'était la co-pensée.

Jamais nous ne finissions nos conversations, portés que nous étions vers d'autres temps, d'autres lieux, vers Paris ou Madrid, Prague ou Bruxelles, car comme tous nos collègues, nous étions des voyageurs de l'espace, des maîtres de l'oubli, des conquérants de l'avenir.

Maîtres, conquérants, nous l'étions, sans l'être complètement : lorsque l'on prête une pensée à l'autre, la cohabitation de l'esprit impose au soi des restrictions car même le moi devient un émigrant en quête de découvertes, telles que l'estime de l'autre ou la crainte de la possession.

Au cours de ces heures du samedi – et de façon inespérée – un jour j'ai vu une étoile filante et je n'ai pas pensé mais plutôt *éprouvé* ce qu'est la bonté, ce prélude à l'amitié.

Et dans l'espace céleste de nos constellations théoriques, la rhétorique disparut, pour laisser place aux sentiments. La co-pensée devint co-partage, co-inspiration, co-habitation de l'esprit. Les cellules cérébrales se transformèrent en connexions, en co-compromis – en l'absence d'un sens précis et privés du confort des convictions.

Voyager dans le temps d'un concept, en extraire les étoiles qui y demeurent, parvenir à recomposer l'intimité, souligner la philosophie de l'éphémère, parler mais à l'écoute de la musique de l'humilité, voilà une expérience d'où l'oubli se retire, et qui devient une mémoire incapable de révélations. C'est le codeur du temps qui marque le futur éternel : c'est la pensée de l'autre, c'est aussi une co-pensée.

Merci Daniel.

Madrid, février 2010

Alors que la géographie du désir nous impose une restriction sémantique de ce concept – acte, action – la passivité réceptive-structurante (telle que je l'ai décrite à propos de la féminité de l'écoute), semble se situer entre la portion d'infinité et l'instant. Toutes deux parties prenantes de la co-pensée. Un concept qui s'avère d'une extraordinaire complexité.

Entre la « représentation d'action » et le fantasme, ainsi que d'autres dérives de l'immensité contenue dans les échanges, nous pouvons divaguer sur les terrains fertiles de l'imagination – ce qui n'est rien d'autre que de penser différemment – comme des émigrants de l'objet-autre, de l'objet qui appartient à autrui. L'appartenance – à la fois origine et but d'une fulgurance inscrite dans nos traces mnésiques – prépare le terrain pour la création d'une pensée partagée qui n'est ni propriété ni générosité, mais bien plutôt co-construction. Car la notion de « susciter », si chère à D. W. Winnicott et celle de « faire avec » peuvent contenir de nombreuses suggestions, de même que la question du « contenant » selon W. Bion, m'apparaissent comme des préludes à la co-pensée, parce qu'elles introduisent une notion de distance, d'écart nécessaire, pour que les associations psychiques fassent retour en nous – comme le retour du fils prodigue, célébré par le père.

« Co », nous évoque une mise en commun de la collaboration, du groupe, d'intentionnalités qui se sont perdues dans les méandres de la rivière de l'oubli. Oubli nécessaire et régénérateur, par opposition à celui de l'abandon et de la castration. La mémoire de l'oubli rencontre ainsi la co-pensée comme un voyageur qui transporte l'instant, déployée lors des échanges que, les dimanches matin, nous fêtions, Daniel, l'ami, et moi-même, l'amie. Amitié prélude d'éternité.

Madrid, le 22 décembre 2021

Tandis que je contemplais le logo que nous avons composé ensemble, toi, Hélène, toi, Mila et moi-même, logo qui embellissait nos rencontres APF-APM, je suis tombée sur un petit détail où se cachait l'âme de ces réunions : Daniel Widlöcher, autour duquel nous pouvions échanger en toute créativité, parce que cette aptitude

nous était inspirée par la générosité d'un homme qui aimait les rencontres élaboratrices et qui nous montrait *in vivo* que la passivité de l'écoute était structurante quand la féminité s'associait à la masculinité de l'action. Autant dire : l'inconscient en action.

Dans ce groupe, composé de collègues des deux Sociétés mais suffisamment indépendant pour écouter *le différent*, l'autre en soi, l'identification primaire dont nous parlait Daniel, dans ce groupe, les liens de pensées se déployaient au rythme du plaisir du fonctionnement mental, produit de la co-pensée que Daniel pratiquait devant nos écoutes émerveillées. Car, après avoir échangé sur nos expériences cliniques, Daniel nous faisait un résumé digne d'un savant, c'est-à-dire avec son savoir plein de nuances.

Un résumé comme si l'on cueillait des fleurs éparses sur un chemin plein d'incertitudes. Et c'est ainsi que l'enthousiasme s'élevait dans nos cœurs avides de ses connaissances, qui étaient si profondes et si vastes, que nous ne pouvions les étreindre.

Les parcours de ces rencontres allaient de Paris à Madrid, de Madrid à Paris. À la Salpêtrière, la réunion se tenait dans la salle qui portait son nom – Professeur Daniel Widlöcher – dans ce lieu si chargé pour nous de l'histoire de la psychanalyse, cette histoire finement ciselée par lui dans ses ouvrages, depuis *Freud et le problème du changement* jusqu'à *Comment devenir psychanalyste et comment le rester*, le long d'une trajectoire remplie de centaines d'autres livres, d'articles, de conférences et d'interventions. Et malgré son CV qui aurait pu en faire trembler beaucoup, Daniel Widlöcher se montrait humble, ne voulant jamais mettre à profit ses vastes connaissances au service d'intérêts manifestement politiques, fait si rare de nos jours qu'il fallait se gratter la mémoire pour y croire.

Daniel était un savant, un grand parmi les grands et nous avons eu la chance de pouvoir participer à l'élan constructif de ses messages.

Merci.

Merci aussi à Hélène qui a su prendre l'initiative d'associer deux Présidents : Daniel Widlöcher pour l'APF, Milagros Cid pour l'APM et susciter ainsi la possibilité de la rencontre annuelle APF-APM.

Merci aussi aux collègues qui ont rendu possible que se produise l'impossible : l'heure de l'aube.

Rue Pirandello

Francine Pascal de Mont-Marin et Claire Trémoulet

En 2010, Michel Gribinski nous proposait de participer à la rédaction d'un article pour la revue *penser/rêver* sur le thème *C'était mieux avant...*¹ avec Hélène Trivouss Widlöcher et Daniel Widlöcher. Nous convenions alors de rencontres entre « *cadets et séniors* » comme nous avait nommés Daniel Widlöcher, autour de cette question convoquant temporalité et transmission. Ils étaient tous deux portés par l'amour, l'amour des commencements, la passion de l'analyse, l'intérêt pour l'APF, les jeunes et la formation. Moments riches et féconds, dans une ambiance de grande liberté, dont nous tentions de profiter au mieux avec notre curiosité, nos ignorances et nos inhibitions. Rencontres sérieuses et profondes, émaillées de beaucoup de rires et d'humour, un travail associatif, analytique, avec des souvenirs, voire des souvenirs-écrans. Lors de ces entretiens, Daniel Widlöcher partageait son histoire de l'APF avec une grande générosité. Nous avions le sentiment de participer à un bout de la fabrique de l'histoire. La petite et la grande histoire s'entremêlaient. Il évoquait ses idées dans une recherche toujours actuelle avec le souci de préciser ses positions nuancées et ses divergences d'avec ses collègues de la première heure. Il nous racontait les moments de l'acte fondateur de notre Association dont il avait été l'un des pionniers. Nous étions ainsi entraînées dans le creuset des débuts tourmentés de cette création avec passion et enthousiasme. « *Mon groupe, pour une part, fondateur de l'APF, a rompu avec son analyste, avec Lacan. Nous avons signifié notre opposition politique à son abus de pouvoir. C'était l'instant révolutionnaire.* »

Plongée émouvante et troublante vers les origines, dans un passé qu'il nous rendait vivant et palpable, où Lacan, Granoff et d'autres peuplaient la pièce où nous nous réunissions. C'est avec son talent de conteur qu'il savait rendre ce passé si présent. Notre curiosité redoublait. Il l'accueillait sans reculer devant nos appétits voraces. Nous pouvions en effet tout lui demander. Il nous avait confié, sans pathos et avec la réserve qui le caractérisait, son douloureux affranchissement de Lacan.

Sur le devenir de l'APF après sa création, il exprimait certains regrets sans véritable nostalgie, tant son énergie et sa vitalité restaient inépuisables pour mener à bien ses projets. Daniel Widlöcher aurait souhaité que notre groupe soit plus ouvert. « *Je trouve notre groupe trop fermé, moi qui imaginai des débats avec le reste du monde ! Trop centré sur les promotions internes et assuré d'être le meilleur* » avait-il affirmé tout en nous laissant seules juges de ce constat. Il a œuvré dans ce sens tout le temps de son parcours à travers ses activités internationales et son dialogue permanent avec les autres disciplines. La création des ARCC au sein de notre Association, lieux de recherche, ouverts aux autres groupes analytiques et transdisciplinaires, en est l'illustration.

Il évoquait son activité au sein de l'IPA, sa contribution à faire évoluer cette institution lors de sa présidence mais manifestait une certaine inquiétude quant au devenir de celle-ci, qui lui semblait s'éloigner de l'esprit des origines. « *L'esprit de l'IPA était de garder la transmission freudienne dans sa réalité concrète historique. Il ne faut pas confondre l'IPA comme institution et la pensée psychanalytique internationale. L'IPA était mieux avant. Un petit groupe qui maintenait la fidélité à Freud. Puis il y a eu la démocratisation, la mondialisation, la politisation, l'hyper-politisation, l'hyper-administration.* »

1. F. Pascal de Mont-Marin, C. Trémoulet, « L'avenir s'invente en rêvant le passé », Hélène Trivouss Widlöcher, Daniel Widlöcher. Entretien avec Francine Pascal de Mont-Marin et Claire Trémoulet, *penser/rêver*, n° 19, *C'était mieux avant...*, éd. de l'Olivier, printemps 2011, pp. 57-71.

Dans ces moments de partage avec nous, il était surtout porté par un désir de faire vivre le passé afin que nous puissions nous approprier notre propre histoire de l'APF. Ses maîtres avaient été assez silencieux sur le temps de leur formation, ce qu'il regrettait. Un fort désir de transmission l'animait, soucieux de ne pas s'ériger en maître, sans être dupe de ses propres mouvements narcissiques, confiant dans nos potentialités créatrices pour l'avenir.

Lors de ces réunions, Hélène Widlöcher avait évoqué ce texte de Freud « Ephémère destinée » : « *Cette Vergänglichkeit freudienne qui, selon les mouvements de balancier de la vie, nous fixe à jamais dans le monde d'hier, ou dévalorise tout ensemble – passé, présent et futur – confondus ?* ». Daniel Widlöcher ne semblait pas se situer pas dans cette alternative. Il ne souhaitait pas s'inscrire dans une certaine idée de la postmodernité, au sens d'une société qui gère l'histoire, la met en mémoire, plutôt que de faire vivre le passé. « *La psychanalyse, au fond, se nourrit intellectuellement des candidats, elle se nourrit des jeunes et non des vieux.* »²

Claire Trémoulet : Je me rappelle, cette force qui l'embarquait. Il nous avait fredonné la chanson *Non, je ne regrette rien* en parlant de son parcours professionnel et analytique. Il avait ajouté : « *Me dégager du texte de Lacan, c'est une réussite pour moi. Le meurtre du texte ne peut réussir qu'au bout d'une vie, c'est-à-dire la réparation de la rupture, sans regret.* » Il insistait beaucoup sur la nécessité de s'ouvrir à l'étranger. L'étranger en soi, mais aussi dans les autres organisations analytiques, les lectures... D'aller voir ailleurs !

Francine Pascal de Mont-Marin : Et cette force, elle nous embarquait aussi... Ses métaphores et ses anecdotes aiguïssent encore notre envie d'aller « voir ailleurs » comme tu dis. Je me souviens de certaines formules mémorables : « *Lire Freud comme un carnet de voyage* » ou « *Il faut faire toucher du doigt la psychanalyse* ». Il éveillait autant nos sens que notre curiosité intellectuelle. Nous voilà à nouveau plongées dans nos échanges !

CT : Oui, nous retrouvons notre plaisir à évoquer ces moments avec intérêt et appétit. Je me rappelle sa reprise du titre de la revue pour laquelle nous l'avions rencontré. *C'était mieux avant*. Ce titre devenait pour lui « un objet de gourmandise que je cuisine pour la curiosité des autres ».

FP : J'ai fait un rêve cette nuit. Daniel Widlöcher me disait « ça c'est ton style ». Plaisir hallucinatoire du rêve, tristesse au réveil. « Ça c'est ton style » me fait penser à la supervision que j'ai faite avec lui par la suite. Son ouverture, son écoute étaient toujours délicates et bienveillantes. On pouvait en effet tout lui dire. Ses commentaires d'une sagacité saisissante m'ont transformée jusque dans l'appréhension de nos différences. Il m'a fait découvrir l'expression « *in petto* », qui relançait, dans le vif, ma perlaboration interne. J'ai laissé dériver mon associativité sur ce fragment de rêve « ton style ». J'ai pensé à « *still* », « encore » en anglais. « Encore » ?! Puis m'est venu le renversement « *Stil-ton* ». Le Stilton, ce fromage persillé d'origine anglaise que je ne connaissais pas. Je l'ai découvert pour la première fois, chez eux, lieu de ces rencontres, rue Pirandello, lors du repas partagé ensemble pour clôturer ce travail. Daniel Widlöcher l'appréciait particulièrement et nous le faisait goûter à notre tour. La discussion avait alors continué sur ce pays, l'Angleterre, qu'il connaissait si bien, sur les psychanalystes anglais, ses rencontres avec DW Winnicott...

CT : Tu vois, le festin continue.

Merci Monsieur Widlöcher.

2. D. Widlöcher, « Le sujet est intéressant, mais indiscret », *Vieillir... Des psychanalystes parlent*, Érès, 2009.



« Cela rejoint ce que Freud propose dans *l'Homme Moïse*, il se demande pourquoi les gens sont croyants. Son hypothèse est que c'est parce qu'ils mémorisent la croyance de l'autre, ils intériorisent, ils transforment en réalité psychique ce qui a été une conception imaginaire de leurs ancêtres. Appliqué au développement, cela suggère que l'enfant se souvient de ce qu'il a vécu en rapport avec ses parents, qu'il a intériorisé les scènes érotiques du passé, qu'il est érotisant-érotisé, et qu'il crée la sexualité infantile à partir de là. Celle-ci n'est pas le simple reflet de la sexualité de la mère, mais le produit de l'élaboration active du désir de l'enfant. »

Daniel Widlöcher, Antoine Périer, Nicolas Georgieff, *Conversations psychanalytiques avec Daniel Widlöcher*, Odile Jacob, 2017.

Travailler avec Daniel Widlöcher

Alain Braconnier

Dans un petit ouvrage qui lui était consacré dans la collection « Psychanalystes d'aujourd'hui », je me suis permis d'écrire : « La vie de Daniel Widlöcher s'identifie à la psychanalyse telle qu'il aime la définir : tout autant une pratique culturelle qu'une pratique thérapeutique, elle ne donne pas une vérité, elle ouvre une voie ». Daniel Widlöcher était un praticien, un chercheur, se présentant toujours avec modestie dans un équilibre heureux entre « élégance » et pragmatisme. Il était un homme de progrès en quête d'une compréhension de la genèse, de la dynamique et du changement chez l'homme.

Il a « perlaboré » cette dynamique dans sa conception de l'approche analytique de l'humain. Preuve en est son premier livre, fondateur selon moi de sa pensée, après ceux consacrés à l'enfant, *Freud et le problème du changement*. Ce livre a marqué le mouvement psychanalytique et a instruit de nombreux jeunes psychanalystes de l'époque. Il n'y oublie pas à « ses origines », son expérience analytique auprès des enfants, en particulier sur le dessin et le psychodrame, ce qui l'amène à proposer une réflexion sur la « question de la genèse et du développement ». Daniel Widlöcher y affirme que : « *“C'est dans un système permanent de transformations et de substitutions qu'il faut les comprendre” non seulement dans l'histoire d'un sujet mais dans le déroulement analytique de la cure. Cela est également justifié au niveau de l'interaction entre le milieu externe et le monde interne tel que le cadre le permet.* »

Ce travail de thèse, sollicité par Daniel Lagache, sur le « changement et les résistances au changement », a constitué une réflexion théorique et pratique essentielle pour tout psychanalyste et plus largement pour tous les cliniciens. Dans ce livre, il a développé et permis de comprendre les résistances au changement auxquelles le clinicien psychanalyste et au-delà tout clinicien, est confronté. Dans la suite de ce livre il a présenté en 1980 à Barcelone au 40^e Congrès des psychanalystes de langue française, le rapport devenu célèbre : « Genèse et changement ». Suivant en cela la démarche de Freud. Ce rapport a complété et discuté ses réflexions antérieures.

Cela l'amènera à revisiter, quelques années plus tard, la théorie freudienne de la sexualité infantile en y distinguant deux lignes de développement dans un débat essentiel, en particulier avec son compagnon de route Jean Laplanche, qui préférait se reposer sur la seule ligne du « sexual », « la sexualité élargie au sens freudien ». Ce débat a permis pour chacun de clarifier la théorie et sa pratique. Daniel Widlöcher, tout au long de son existence, a soutenu que la psychanalyse est avant tout une « science de la pratique », une pratique de la communication humaine et par voie de conséquence reposant sur la communication psychanalytique.

J'ai toujours été séduit par sa curiosité, constamment élargie et toujours renouvelée, sur ce qui pouvait le questionner dans l'approche psychanalytique. Au tout début de ma carrière j'ai eu la chance de rencontrer deux des plus importants psychanalystes de l'APF : Annie Anzieu comme superviseur, toujours attentive, généreuse et tolérante et Daniel Widlöcher comme « patron » à qui j'ai toujours attribué le titre de « psychopathologue » plutôt que de psychiatre. Il a constamment marqué l'ensemble de ma vie professionnelle. J'ai toujours eu la chance de profiter de son enseignement, j'ai bénéficié de la confiance qu'il m'a accordée pour me conseiller, pour participer à des enseignements et pour écrire plusieurs livres et articles auxquels il m'a associé et dont je suis aujourd'hui le plus fier. Certains pourront parler sans doute d'un transfert plus ou moins bien liquidé avec mon propre analyste, dont il était et est resté le compagnon de route, depuis la création de l'APF. À cela s'associait son goût du débat sans exclusive par rapport à tel ou tel sujet et sans *a priori* sur les enjeux abordés. Nous pourrions en trouver une illustration dans le livre qu'il a dirigé sur le thème apparemment provocateur *Les psychanalystes savent-ils débattre ?*. On y retrouve les controverses entre Anna Freud et Melanie Klein ;

les dialogues du Rio de La Plata entre les kleinien et les lacaniens et surtout le débat avec Jacques-Alain Miller, qui s'y est, de mon point de vue, pour une grande part refusé. Au contraire, les débats avec Jean Laplanche et Peter Fonagy ont permis d'engager une réflexion historique et passionnante sur le devenir de la théorie psychanalytique au niveau français et international depuis Freud et aussi sur sa pratique « psychothérapeutique ».

Daniel Widlöcher a contribué à de nombreuses revues nationales et internationales et en particulier à la *Nouvelle revue de psychanalyse* dirigée par J.-B. Pontalis. Dès le premier numéro, en 1970, il y écrit un article intitulé « L'œuvre de Freud n'est-elle qu'une œuvre de pensée et de son interprétation ? ». Il approfondira cette question en 1981 dans son texte « L'interprétation entre guillemets ». On y découvre déjà combien Daniel Widlöcher propose de « méditer » sur une réalité, celle de la situation analytique. Il ajoute ainsi dans ce texte : « Pour le psychanalyste, l'œuvre freudienne, témoin de la découverte psychanalytique, exprime la rencontre privilégiée de l'inventeur d'une méthode avec une certaine expérience... chaque psychanalyste après Freud la reprend pour son propre compte... Lire Freud d'un point de vue psychanalytique ne nous renvoie pas à un autre discours mais à une expérience, hors laquelle la psychanalyse ne peut se constituer que comme une anthropologie ». Il poursuivra ses recherches dans cette magnifique revue sur « L'économie du plaisir » dont il propose une « Métapsychologie », sur la question de « L'intériorisation et le processus thérapeutique », texte dans lequel il proposera bien avant les débats actuels sur l'intersubjectivité : « Être attentif à la réalité psychique, rendre le sujet attentif à cette réalité, lui en faire découvrir les implications conflictuelles nécessite que l'on prenne en considération l'intériorisation à la fois de l'analyste et de l'analysant ». Cela présage l'insistance qu'il accordera au processus de co-pensée dans la relation psychanalytique. Accompagnant ces réflexions sur le statut de l'inconscient, « La positivité de l'inconscient », « L'inconscient du ça en action », il est amusant de constater que son article dans un des derniers numéros (48) de la *NRP* s'intitule « Croire en l'inconscient ». Il conclut ainsi cet article soumis à la réflexion de chacun : « Croire dans l'inconscient c'est dans tout le champ des activités psychanalytiques, jouir du travail de la découverte du sens. Réduire l'illusion d'omnipotence de l'inconscient n'est pas seulement œuvre de lucidité, elle offre à l'esprit un nouveau pouvoir, de nature esthétique cette fois. C'est dans ce sens que j'entendrai la remarque de Freud dans Totem et Tabou ; c'est dans le domaine de l'art que, dans notre culture se trouve maintenue cette toute puissance de la pensée. La croyance esthétique dans l'inconscient est-elle alors également au service d'une illusion. »

Sans alourdir ce « voyage au pays des merveilles » de la longue route des lectures et des réflexions de Daniel Widlöcher, je voudrais néanmoins citer ses apports plus récents sur sa conception de la communication et de l'écoute psychanalytique et en particulier « Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique », nécessaire dans la cure-type mais tout autant dans les approches psychothérapeutiques analytiques, sur sa notion de co-pensée et sur son débat concernant l'empathie avec en particulier Laurence Kahn.

Certains ne connaissant pas suffisamment son goût du débat pour faire avancer les idées et les pratiques, lui ont reprochés son vagabondage vers d'autres domaines de l'étude de l'esprit humain qui l'amèneront à écrire un article épistémologique pour moi essentiel sur ce sujet « Le parallélisme impossible entre neuroscience et psychanalyse ».

Pour cet hommage, je me suis appuyé ici sur le rappel de ses écrits dans la *NRP*. J'aimerais aussi rappeler dans son identité de « psychanalyste chercheur » dans la co-direction qu'il a assumée avec Pierre Fédida pour la *Revue internationale de psychopathologie*. Je citerai simplement un de ses textes : « L'analyse cognitive du silence en psychanalyse. Quand les mots viennent à manquer ».

Je pense que Daniel Widlöcher a toujours cherché à tirer de « nouvelles cartes » pour la psychanalyse. Il a été malheureux de voir combien la psychanalyse devenait de plus en plus absente du domaine des soins, en particulier en psychiatrie.

Pour rester sur une note plus optimiste, je crois que son apport à la psychanalyse a été personnel et très profond. Comme je l'ai proposé dans ce petit livre qui lui était consacré : « Il est celui de la lucidité et de la liberté ».

Alain Braconnier

d'esprit qui a invité à remettre sur le métier les notions freudiennes apparemment les plus assurées pour leur redonner vie et les situer par rapport aux apports actuels des neurosciences et du cognitivisme ».

Daniel Widlöcher nous a laissé à tous une œuvre de pensée fidèle et innovante. Je me permets d'exprimer un souhait : celui que l'APF continue toujours d'organiser, poursuivre, des groupes de travail ou des séminaires consacrés à ses travaux afin que « sa psychanalyse » continue d'être travaillée par les plus jeunes dans notre monde en changement.

Du dessin d'enfant au dessein de la neuro-psychanalyse La pensée de D. Widlöcher entre cognition, affectivité et inconscient

Bernard Golse

À mes yeux, Daniel Widlöcher n'aura pas été seulement un psychanalyste exceptionnel mais il aura aussi été une personne au sens le plus authentique du terme.

Avant d'aborder deux thématiques qui se sont inscrites dans le trajet de Daniel Widlöcher, l'une à ses débuts (le dessin d'enfant), l'autre plutôt dans la dernière partie de ce trajet (le concept de neuro-psychanalyse), je dirai d'abord quelques mots sur la place que Daniel Widlöcher a eue dans mon propre cheminement.

La place de Daniel Widlöcher dans mon trajet professionnel personnel

Si Daniel Widlöcher est à l'évidence l'une des grandes figures de la psychanalyse contemporaine, il aura sans conteste représenté pour moi l'une des rencontres professionnelles et humaines les plus marquantes qu'il m'ait été donné de faire, même si je n'ai pas directement travaillé avec lui sur un plan clinique.

La complexité et la profondeur de sa pensée m'ont toujours impressionné voire intimidé et suscité chez moi une admiration véritablement sans borne.

D'une certaine manière, c'est lui qui m'a permis de devenir membre de l'Association psychanalytique de France (APF) puisqu'aux côtés de Didier Anzieu et de Jean-Bertrand Pontalis, il est l'un des trois analystes qui m'ont reçu lorsque, il y a longtemps déjà, je faisais ma démarche pour être accepté en formation à l'APF. Aujourd'hui encore, je me souviens de mon entretien avec lui... comme si c'était hier !

Tout en m'écoutant attentivement, il m'avait alors parlé de son propre cheminement qui l'avait fait s'intéresser à la psychanalyse de l'enfant ainsi que de son passage par l'hôpital des Enfants malades à Paris, lieu prestigieux où j'ai moi-même travaillé pendant de longues années.

Cette offre identificatoire qu'il me faisait - c'est en tout cas ainsi que je comprenais sa manière de faire - m'avait véritablement touché et m'avait facilité la parole à ce moment si important pour moi.

De cela, je lui suis profondément reconnaissant.

Le dessin d'enfant

Son livre¹ intitulé *L'interprétation des dessins d'enfant* est l'un des premiers ouvrages que j'ai lus quand j'ai décidé de devenir pédopsychiatre.

Comme Daniel Widlöcher² l'a dit lui-même, ce dont la psychanalyse a spécifiquement à rendre compte, c'est peut-être moins du développement sexuel de l'enfant en tant que tel, que de *l'organisation des fantasmes*

1. D. Widlöcher, *L'interprétation des dessins d'enfants*, Dessart et Mardaga Éditeurs, Bruxelles, 1965.

2. D. Widlöcher, « Amour primaire et sexualité infantile : Un débat de toujours », *Sexualité infantile et attachement* (ouvrage collectif), 1, 55, PUF, Coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2000 (1^{re} éd.).

sexuels infantiles en tant que cause ou conséquence de la sexualité infantile et dès lors, il est essentiel de pouvoir prendre en compte les différents secteurs du fonctionnement de sa psyché.

D'où, me semble-t-il, l'intérêt de Daniel Widlöcher pour l'intrication étroite entre les émotions et la cognition.

La simple lecture de la table des matières montre que pour lui, le dessin de l'enfant s'organise et se déploie précisément à l'entrecroisement, au carrefour, à l'interface du cognitif et de l'affectif.

L'ouvrage s'ouvre en effet sur une étude du style et de l'évolution du dessin, en fonction des stades de l'intelligence cognitive de l'enfant et de l'intention représentative.

Le deuxième chapitre est consacré au passage de l'image aux signes en fonction des capacités perceptives et graphiques de l'enfant.

Le troisième chapitre envisage les liens entre le dessin et la personnalité en tenant compte des valeurs expressive, projective et narrative du dessin.

Le quatrième chapitre aborde les relations entre le dessin et l'inconscient *via* les processus psychiques inconscients, le fantasme, le rêve et le mot d'esprit.

Le cinquième et dernier chapitre se centre enfin sur les applications pratiques (psychologiques, psychothérapeutiques et pédagogiques).

On voit ainsi que le dessin d'enfant illustre, figure, matérialise, en quelque sorte, une aptitude représentative de l'enfant qui est la résultante de sa maturation cognitive, psychomotrice et fantasmatique.

Il est clair que Daniel Widlöcher aurait certainement été un formidable psychiatre-psychanalyste d'enfants. Peut-être en a-t-il eu envie ? Ne lui faisons pas dire toutefois ce qu'aujourd'hui il ne peut plus, hélas, infirmer ou confirmer...

Quoi qu'il en soit, chez l'enfant l'intellect et l'émotionnel se trouvent étroitement imbriqués et c'est, me semble-t-il, ce qui a toujours fasciné Daniel Widlöcher (comme en témoigne par exemple sa proposition ultérieure très innovante d'une psychopathologie de l'angoisse en partie fondée sur la théorie de la décision).

À la Salpêtrière, j'ai eu la chance de l'écouter raconter, de manière passionnante, le débat qui avait eu lieu aux USA à la fin des années soixante-dix entre L. Friedmann et R. D. Stolorow, débat qui portait alors sur un choix théorique à faire entre l'existence de la pulsion en tant que telle ou seulement d'une intentionnalité des actions porteuses de leur propre dynamique. Je tiens à rappeler brièvement les termes de ce débat avant de revenir au livre de Daniel Widlöcher sur les dessins d'enfants.

Les objets internes avaient en effet été pensés par R. D. Stolorow (1978), avant tout comme des représentations mentales de soi en relation, en interaction avec l'autre et qui, selon lui, posséderaient leur propre énergétique visant à leur actualisation dans la pensée ou dans l'action, ce qui relativisait pour lui la nécessité du recours au concept global de pulsion au profit d'une vision plus atomistique du monde interne.

La position de Daniel Widlöcher a été, ici, plus proche de celle de R. D. Stolorow (1978) que de celle de L. Friedman (1980) qui plaidait, quant à lui, pour une conception relativement holistique de la psyché dépourvue d'objets psychiques élémentaires mais animée par une énergie pulsionnelle globale.

C'est ce débat qui a précédé et en quelque sorte préparé celui, désormais fort célèbre, de l'Association psychanalytique de France, en 1984, sur le thème : *La pulsion, pour quoi faire ?* Tout ceci pour dire que ce débat s'avère central chez l'enfant dont les interactions se trouvent bien évidemment au centre de l'ontogénèse.

Or, les dessins d'enfants résonnent implicitement avec cette problématique. Chaque fois qu'un enfant acquiert de nouvelles aptitudes, ici graphiques, il s'en sert pour nous montrer, en les récapitulant, les grandes étapes développementales qu'il a déjà traversées et c'est sous cet angle, à mes yeux, que peut être lu le livre de Daniel Widlöcher sur les dessins d'enfants.

Autrement dit, entre cognition et affectivité d'une part, entre une vision holistique ou atomistique de la psyché d'autre part.

Vers une neuro-psychanalyse ?

La « Société internationale de neuro-psychanalyse » a été fondée en juillet 2002, avec la participation du Centre Anna Freud à Londres, par Mark Solms (neuropsychologue et psychanalyste) et Jaak Pansepp (neuroscientifique spécialiste des émotions) qui ont été les deux « *co-chairs* » emblématiques de cette société, qui compte actuellement plusieurs centaines de membres à travers le monde.

Les objectifs de cette société sont d'explorer les convergences possibles entre les neurosciences et la psychanalyse, d'approfondir les interfaces propices aux échanges entre ces différentes disciplines et de mettre en partage les travaux de recherche utiles à une meilleure compréhension du fonctionnement cérébral et du travail psychique.

En d'autres termes, les avantages du concept de neuro-psychanalyse seraient de rendre plus proches des cliniciens et des chercheurs de diverses disciplines toutes impliquées dans la modélisation du cerveau et du fonctionnement psychique humain mais les désavantages de ce concept seraient évidemment de confondre les différents plans épistémologiques de ces différentes disciplines et, ce faisant, d'aboutir à une authentique confusion des genres !

Une question importante est donc, aujourd'hui, de réfléchir à une possible articulation conceptuelle entre causalité physique et causalité psychique, articulation qui respecte les différences épistémologiques des différentes approches mais sans que, pour autant, un nouveau « clivage épistémologique » vienne désormais se substituer au clivage classique entre corps et psyché pour reprendre, ici, les termes de Didier Houzel.

En France, avec Daniel Widlöcher qui s'était montré très moteur en la matière, Lisa Ouss, Alain Braconnier et moi, avons envisagé à un certain moment la possibilité de mettre en place un groupe francophone affilié à la Société internationale de neuro-psychanalyse qui, je le répète, apparaît désormais comme un espace important pour favoriser un véritable dialogue entre la psychanalyse et les neurosciences.

Ceci n'est pas seulement crucial pour la psychanalyse, qui mourrait inexorablement de prendre le risque de se replier sur elle-même mais semble également essentiel pour les neurosciences dans leur ensemble qui, de leur côté, ont fondamentalement besoin de se laisser interroger et féconder par une anthropologie de la relation sans laquelle elles ne pourraient plus fonctionner que comme des disciplines hautement technicisées mais de plus en plus coupées du fait humain.

Les neuroscientifiques de haut niveau l'ont d'ores et déjà largement compris.

Quoi qu'il en soit, ce dialogue et cette communication semblent aujourd'hui plus possibles que jamais et cette opportunité me paraît liée, notamment, à l'émergence du concept d'intersubjectivité, concept à même d'inaugurer, dans le champ des neurosciences, une véritable biologie de la relation.

En dépit de tout ceci, il demeure une différence d'échelle centrale entre les approches des neurosciences et celles de la psychanalyse et l'on sait par exemple que le refoulement ne saurait aucunement se réduire à la question de l'oubli cognitif.

Si nous ne négligeons pas ces quasi-évidences, il est alors impératif et urgent de pouvoir échanger à propos de nos différentes représentations quant au fonctionnement du cerveau et au fonctionnement de l'esprit et sans doute y a-t-il, là, l'un des principaux enjeux du concept de neuro-psychanalyse, ce que Lisa Ouss, Nicolas Georgieff et moi avons essayé de montrer dans l'ouvrage que nous avons co-écrit en 2009 avec Daniel Widlöcher³.

3. N. Georgieff, B. Golse, L. Ouss, D. Widlöcher (sous la direction de), *Vers une neuropsychanalyse ?*, Éditions Odile Jacob, 2009.

L'écoute du sujet, l'écoute transdisciplinaire enfin

En avril 2013, lors du 1^{er} colloque de la section française de l'AEPEA (Association européenne de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent) que je préside, Daniel Widlöcher a prononcé une formidable conférence inaugurale, en dépit de sa fatigue du jour et dans cette conférence qui était à l'évidence un message quelque peu testamentaire pour les plus jeunes, il a fait l'éloge d'une écoute contre-transférentielle en tant que pivot essentiel du concept même de psychopathologie qui était alors le thème central de ce colloque.

Une fois de plus, nous avons senti que pour lui, il n'y avait pas de pratique psychopathologique ou psychanalytique qui n'engage pas, peu ou prou, le vécu émotionnel du clinicien, ce qui revient à dire, me semble-t-il, que pour Daniel Widlöcher, la psychopathologie était véritablement une praxis et non pas seulement une théorie, tant s'en faut.

Mais l'écoute valait aussi pour lui entre les disciplines et c'est dans cette perspective, me semble-t-il, qu'il s'est intéressé au concept de neuro-psychanalyse, en dépit de toutes les ambiguïtés persistantes de celui-ci.

La *Revue internationale de psychopathologie* qu'il avait fondée en 1990 avec Pierre Fédida allait bien entendu dans ce sens et pour lui, les sciences cognitives ne constituaient pas une nouvelle discipline *per se* mais la cognition fonctionnait seulement comme un « opérateur de commutation » entre la psychanalyse et la biologie.

Quel plus bel éloge peut-on faire, aujourd'hui encore, de cette écoute transdisciplinaire ?

Je terminerai par l'évocation d'un souvenir personnel qui concerne les obsèques de Serge Lebovici dont j'ai accompagné étroitement le chemin durant les dix dernières années de sa vie environ et qui a beaucoup compté également pour moi dans ma formation et dans mon trajet professionnel.

Lors de ces funérailles Daniel Widlöcher a prononcé un discours extrêmement émouvant, discours qui avait touché au plus intime tous ceux qui assistaient à cet événement douloureux car chacun avait pu ressentir l'émotion qui étreignait alors Daniel Widlöcher et chacun avait pu se dire que derrière la grande pudeur affective qui était la sienne, il y avait aussi une impressionnante force des affects qui alimentait sans doute, sans relâche, sa puissance intellectuelle. Son émotion était palpable et extrêmement touchante, une émotion émouvante en quelque sorte.

Cette évocation vise pour moi à témoigner ici de ce qui me semble au cœur de l'œuvre de Daniel Widlöcher, à savoir ce tressage infiniment subtil entre la vie des affects et celle des concepts, intrication qui infiltrait à mon sens le vif de sa vision de la psychopathologie.

Merci à lui de tout ce qu'il nous a appris à la fois sur le plan scientifique et sur le plan humain.

À la recherche du fantasme inconscient

Anne Robert-Pariset

C'est lors de cette récente matinée ensoleillée à l'Académie de médecine du vendredi 10 juin 2022, que j'ai pu goûter le plaisir d'appartenir à cette famille de collègues, anciens élèves et amis de la Salpêtrière venus d'horizons différents, qui partageaient tous cette expérience commune d'avoir eu la chance de rencontrer et de travailler auprès de Daniel Widlöcher.

Réunis dans ce lieu prestigieux pour lui rendre un chaleureux hommage, tous ont témoigné de la richesse de son enseignement, qui rendait sensible à la relation et à la spécificité de l'écoute analytique.

Au-delà de la pluralité des styles, parcourant l'étendue des sciences humaines et sociales en reflétant l'immense curiosité de Daniel Widlöcher, c'est l'évocation des souvenirs joyeux qui m'a permis de répondre à l'invitation de participer à ce numéro d'hommage de *Documents & Débats*, en témoignage de ma gratitude et de mon admiration.

Comment choisir parmi tous les souvenirs précieux pour évoquer sa personnalité profondément riche et généreuse, lui qui savait si bien dire l'essentiel en quelques mots avec simplicité pour rendre compte de choses très complexes ?

– Depuis les temps heureux de jeunesse à la Salpêtrière et ce passage de l'Amphi Charcot au Pavillon Clérambault, traduisant une hésitation entre ces deux disciplines médicales alors récemment séparées, la neurologie et la psychiatrie, c'est son initiation à la psychanalyse qui a déterminé mon orientation vers la psychiatrie et la psychanalyse en choisissant l'APF.

– C'est grâce à son ouverture d'esprit qu'il savait si bien transmettre, que j'ai pu également m'autoriser à continuer de partager avec des cliniciens neurologues et chercheurs en neurosciences cette même « curiosité » – le sexuel infantile étant toujours actif – pour les passionnantes découvertes sur la neuroplasticité de la mémoire et la neuromodulation de la douleur, qui retracent un siècle plus tard – et souvent sans le savoir – l'histoire du génie freudien et l'invention de sa méthode associative avant la découverte de la complexité du transfert.

– Quant à la « recherche du fantasme inconscient », chère à la pensée psychanalytique de Daniel Widlöcher, elle saura heureusement échapper à l'emprise totalitaire des sciences cognitives qui refusent si souvent le dialogue, faute d'un travail de traduction et d'écoute mutuelle.

C'est d'ailleurs un des sujets abordés lors de cet entretien, en vue de mieux se faire connaître en Italie, – c'était en 1998, peu avant qu'il ne pose sa candidature pour l'élection à la présidence de l'IPA, dont il sera le Président de 2001 à 2005 –, où il avait confié à mon petit dictaphone, avec humour et simplicité quand celui-ci était tombé en panne, son intérêt de jeunesse pour la psychologie de l'enfant.

Il soulignait sa perspective très voisine de celle de Jean Laplanche sur la sexualité infantile et sa nature totalement distincte de la sexualité biologique, témoignant d'une créativité psychique de l'enfant, source du plaisir auto-érotique.

Il concluait cette *interview*¹ par deux idées simples qui lui paraissaient déjà essentielles et qui restent aujourd'hui en débat d'une criante actualité : « *La première tient à la position de la psychanalyse face aux mutations de la science et de la culture contemporaine. Nous devons marquer notre présence dans les débats contemporains,*

1. Cette *interview* n'a été publiée qu'en italien dans la revue italienne *Quaderni di Psicoterapia Infantile*, n° 39, ouvrage intitulé *Psicoanalisi dei bambini e degli adolescenti : spigolature*, sous la direction de F. Borgogno et A. Ferro.

depuis celui avec les neurosciences jusqu'aux questions « dites de société » et montrer que dans ces domaines, la psychanalyse a quelque chose à dire qui témoigne à la fois de sa spécificité et de son ouverture inter-disciplinaire ».

« La deuxième tient à la communauté des psychanalystes. Rien ne serait pire que le repli narcissique des institutions. L'intérêt d'une association psychanalytique internationale est de tisser des liens entre les communautés, donc entre les psychanalystes eux-mêmes à titre individuel et d'assurer ainsi le développement d'une recherche collective, gage du progrès de la psychanalyse ».

– Il y a aussi sa grande force à surmonter les deuils, en repensant, après une série de trois rêves, à ce moment de tristesse partagée, – un jour sombre de l'hiver 2007/2008 – après les décès successifs de Jean-Claude Arfouilloux, de Blandine Foliot et de son cher ami Jean-Louis Lang -, lors de sa présidence de l'APF de 2006 à 2008.

J'avais alors été impressionnée par sa profonde capacité d'élaboration, qui lui permettra de transformer cette douloureuse période en un renouveau pour la recherche en psychanalyse, en souhaitant accueillir des débats entre différentes disciplines qui se déroulaient à l'extérieur, pour mieux en « faire profiter l'APF ». Il souhaitait ardemment que les « Ateliers de recherche clinique et conceptuelle », créés en 2007, puissent se poursuivre et il se réjouirait sûrement de savoir que ces « ARCC » ont toujours leur place aujourd'hui dans le programme des activités de l'APF et semblent avoir conquis de nouveaux analystes, pourtant assez réticents au départ.

– C'est une image heureuse de Daniel Widlöcher qui restera dans ma mémoire, comme ces tableaux qu'il aimait tant : lui, ravi de cette visite privée aux Offices, lors d'un congrès international sur *Art et Psychanalyse* à Florence, entouré de trois femmes – Hélène Widlöcher, Manuella Utrilla Robles et Milagros Cid – qui riaient joyeusement ensemble de son humour...

Souvenirs de Daniel Widlöcher

Henri Asséo

Écrire un texte d'hommage à Daniel Widlöcher est une tâche ardue qui ne saurait rendre compte d'une œuvre d'une richesse exceptionnelle et de l'homme qu'il fut, en particulier comme enseignant et comme clinicien de la psychanalyse.

Ses écrits attestent d'une ouverture qui l'a conduit à explorer la théorie au-delà des frontières reconnues de la métapsychologie, avec une audace et un refus de l'enfermement, étayés sur une culture et une connaissance étendues à bien des domaines (« Psychanalyse hors les murs », pour reprendre l'expression de Jean Laplanche). Son livre *La psychanalyse en dialogue* écrit avec Nicole Delattre, en est un exemple.

L'article intitulé « Croire en l'inconscient », qui a fait l'objet d'une nouvelle publication par l'APF voici quelques années, développe le thème du caractère irréductible des croyances de toutes natures, car inhérentes à la nature même de l'inconscient.

Ses écrits établissent toujours le lien entre recherche théorique et pratique clinique, en essayant de dégager la spécificité de l'acte psychique au regard de la psychanalyse. Le concept de « représentation-action », qui associe de façon indissoluble les représentations psychiques à des « agirs », fut parfois critiqué, peut-être parce qu'il questionnait la notion même de pulsion. Pourtant, ce concept me semble se situer au plus près de certaines élaborations freudiennes, en particulier dans les modes de régimes du rêve. « L'autisme du rêve », justement, se situe dans la même veine, en partant de l'idée que le rêve par lui-même ne s'adresse à personne, pas même au rêveur, son contenu (images, représentations scéniques) équivalant à des actes. Le récit du rêve, rapporté par exemple dans la séance, n'est plus le rêve-événement mais constitue une élaboration secondaire destinée à être communiquée, c'est-à-dire un message.

Cette notion de « représentation-action » me semble particulièrement éclairante pour tenter de saisir de façon plus précise les mécanismes qui sont en jeu dans la dynamique du transfert (le transfert est un agir et non un discours).

Je fais un grand saut dans le temps, plus précisément le temps de la formation à la psychiatrie, quelques années après sa séparation d'avec la neurologie. J'ignorais alors à peu près tout de Daniel Widlöcher mais l'évocation de son nom entraînait toujours des commentaires élogieux. J'ai pu ainsi découvrir l'homme et l'enseignant, en particulier grâce à la participation à un petit groupe de travail sur les situations cliniques rencontrées par chacun dans le cours de la formation. Les mots rencontre et bienveillance me semblent caractériser cette expérience car jamais je n'ai perçu de sa part la moindre condescendance à l'égard des débutants que nous étions.

Une des premières séances de ce groupe m'a laissé un souvenir vif : celui d'un jeune garçon d'une dizaine d'années, tendant spontanément la main pour saluer Daniel Widlöcher et la retirant brusquement pour la tenir ensuite immobile, figée, durant tout l'entretien qui se déroulait devant notre petit groupe d'élèves quelque peu médusés. Cette rencontre entre un enfant et un analyste fut l'occasion d'une magistrale leçon d'introduction à un cas de paralysie hystérique chez un jeune garçon.

Si cette situation m'a laissé un souvenir tellement marquant, c'est peut-être parce qu'elle nous montrait ce que la psychanalyse a de plus vivant et de plus inventif pour éclairer la clinique. Pas de discours abstrait mais une clinique psychanalytique inventée au fil des situations rencontrées ou évoquées au fil de ces séances.

Ces présentations cliniques étaient suivies par des discussions au cours desquelles il ne rejetait *a priori* aucune remarque, fût-elle la plus naïve.

J'ajoute qu'il venait de publier *Freud et le problème du changement*, livre devenu introuvable et qui mériterait d'être publié de nouveau.

Je retrouve un écho à cette expérience passée dans l'association « Psychanalyse et psychothérapies », fondée avec Alain Braconnier, sur la certitude que l'esprit de la psychanalyse peut être transmis dans la formation à la psychothérapie, en dehors de l'institution psychanalytique. Jean Laplanche n'a-t-il pas agi dans le même esprit dans son enseignement universitaire ?

Ces quelques lignes de souvenirs épars témoignent de la chance qu'aura été la rencontre avec Daniel Widlöcher, rencontre qui m'a conduit vers l'analyse personnelle et plus tard vers l'APF dont il fut un des fondateurs.

Remercier Daniel Widlöcher

Serge Soriano

Parfois la mort ne laisse derrière elle que des regrets.

Regrets de ne pas avoir pu. Rencontrer l'autre, s'y confronter, s'en éclairer.

Ne reste que l'amer sentiment de se retrouver seul.

Seul face à l'œuvre.

Seul à plusieurs bien heureusement. Dans une communauté de frères pour partager les restes d'un père que je n'ai même pas tué.

Où s'avancent ceux qui l'ont fréquenté. Pour nous rapporter ses paroles, pour me raconter leurs paroles et s'accompagner dans les méandres. Dans la complexité d'une pensée.

Cheminer.

Sans pierre de Rosette bien sûr puisque ce n'est pas un code. C'est un univers.

Où s'attarder, où explorer, où se perdre.

Le traduire. Pour ne pas le saisir. Pour ne pas le figer.

Le traduire ? Alors le trahir ?

Forcément. Comment faire autrement ?

Essayer de devenir soi-même silex, pour pouvoir espérer que de la friction naisse un peu de lumière. Être surpris par les textes de Daniel Widlöcher, par leur puissance et peut-être aussi par le refus intraitable qu'ils m'opposaient à se laisser réduire. C'est dans une véritable bataille qu'il m'a entraîné, où le choc et le fracas des concepts et des mots ont remplacé ceux des boucliers et des armes.

Obliger ma propre pensée à penser. Autrement, différemment. Assouplir, avec la rigueur et l'intransigeance qu'il m'est possible, le cadre dans lequel accueillir des éléments jusque-là si étrangers, si déroutants, parfois même si antinomiques et passionnants.

Et m'enrichir d'un sens nouveau, je veux dire supplémentaire, pour comprendre, c'est-à-dire prendre avec moi, un petit bout de monde.

J'aurais aimé le remercier pour avoir ouvert en moi ces nouvelles voies de pensée. J'aurais vraiment aimé.

Mais la mort est un mur. Et le temps m'a devancé.

Voici donc venu le temps des hommages

Adama Boulanger-Dufour

Voici donc venu le temps des hommages.

On veut tout dire, on veut dire merci, on pratique aussi un exercice convenu, on voudrait faire revivre celui qui n'est plus là, dire ce qu'il fut pour nous...

Un mentor...

Celui qui accueillit et reconnut mon souhait d'être psychiatre et avec lequel j'ai partagé, pendant tant d'années, la passion de la rencontre, du mystère humain, l'art de la survie aussi, le support de la curiosité et d'une apparente confiance, tranquillité.

Quelqu'un qui m'ouvrit tant de portes et me permit tant de rencontres décisives qui maintinrent mon orientation professionnelle.

Hier j'étais invitée à la présentation de fin d'année d'un groupe de pianistes de tous niveaux qui présentaient avec leur professeur les morceaux (connus) qu'ils avaient travaillés cette année-ci.

Et ce fut un des plus beaux concerts auquel j'ai assisté, qui m'évoqua tous les moments, les périodes, les émois, les pensées, les tournants, décisions, vécus pendant toutes ces années avec Daniel Widlöcher.

Toute une vie.

N'est-ce pas le plus beau cadeau qu'il me fit, ce concert d'hier soir, il était mort, il était absent, il était là.

Quelque chose d'évanescant s'était construit, pour moi et pour beaucoup d'autres, nous n'étions pas seuls.

Merci Daniel Widlöcher.

Anne-Élisabeth Thiebault

Cher Daniel Widlöcher,

Votre accompagnement durant des années fut un voyage au long cours, dans la zone de la psychanalyse. Vous aimiez la métapsychologie et défendiez vos idées mais toujours dans une recherche et une confrontation à celles des autres.

*Les psychanalystes savent-ils débattre ?*¹

Vous m'avez transmis le refus d'un dogmatisme totalitaire, et l'intérêt passionné du fonctionnement de l'appareil psychique dans la situation analytique.

Transmission généreuse entre indulgence et rigueur lors de supervision, séminaires et conférences, articles et livres. Parfois d'une manière provocatrice !

Quelles réactions avez-vous suscitées lorsqu'au cours d'un séminaire, vous disiez aux analystes en formation alors présents que les psychothérapies analytiques étaient le « sur-mesure » et l'analyse « le prêt-à-porter » ou encore, que l'analyse était un « pari ».

Et combien d'autres propositions pour faire naître nos pensées, développer nos interrogations sur la théorie et la méthode, toujours en articulation avec la clinique. Perlaborer, distinguer, discerner pour pouvoir donner libre cours aux associations. Travail associatif du patient, écoute de l'analyste. Nécessaire travail associatif également dans l'esprit de l'analyste, qui va lui permettre de suivre ce qui se dit et ce qui se pense chez le patient.

Éprouver, identifier et interpréter ces mouvements par une auto-analyse critique - ce que vous avez appelé « Co-pensée ». Et puis, trouver le surplomb nécessaire pour se demander : « Que se passe-t-il entre ces deux-là ? »

Vous nous faisiez parcourir l'histoire de la psychanalyse internationale, y compris la plus actuelle et croiser ses représentants et leurs travaux. Là encore vous pouviez déclencher quelques remous dans votre séminaire de la Salpêtrière – lieu qui vous était si cher – en nous présentant, chemin faisant, Greenson et l'analyse de Marilyn Monroe...

Et toujours, dans un souci d'émulation qui nous portait avec enthousiasme et sans rivalité. Découvrir également la constitution des institutions psychanalytiques et de l'APF dont vous fûtes l'un des fondateurs.

Vous nous faisiez part de votre expérience authentique avec Lacan, puis de votre opposition au présupposé qu'il n'y a pas de pensée sans langage. L'éviction de la séduction et du contre-transfert dans la pratique lacanienne ne pouvait s'accorder à votre pensée et à une fidélité à soi-même dont il ne faut pas s'écarter.

Pour vous, c'est la dimension de l'action qui permet de saisir le fantasme inconscient comme une scène. Et dans l'action du fantasme, les mots accompagnent le geste et contribuent à l'effet de sens de la scène.

C'est cette prise en compte du sens que vous nous livrez dans *Métapsychologie du sens*².

1. D. Widlöcher, *Les psychanalystes savent-ils débattre ?*, Odile Jacob, 2008.

2. D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, PUF, 1986.

Anne-Élisabeth Thiebault

Texte ouvert qui se termine par un chapitre « Identifier et s'identifier » qui ne cesse de questionner, impliquant la mise en œuvre d'un processus de pensée pour combattre l'immobilisme.

Cher Daniel Widlöcher,

La rencontre avec vous et votre œuvre ne se résume pas. Accompagner, être à côté, c'est aussi s'être séparés. Ces mots sont écrits avec beaucoup d'émotion, à la lisière de votre présence et de votre absence, pour, encore une fois, vous exprimer ma reconnaissance et mon respect.

Copenser avec Daniel Widlöcher

Marc Delorme

Ma rencontre avec Daniel Widlöcher est en fait très ancienne, bien avant que je ne connaisse l'APF, avant même mon premier rendez-vous avec un analyste... Sa voix et sa pensée originales m'étaient parvenues alors que j'étais interne en psychiatrie, c'était l'époque des *Logiques de la dépression* et de ses recherches sur le « ralentissement dépressif ».

À plusieurs reprises, j'avais été amené à le rencontrer et à lui parler personnellement au cours de divers colloques, où j'avais été touché par son ouverture d'esprit et sa simplicité, associées à une grande bienveillance.

Bien plus tard, lorsqu'il est devenu mon premier superviseur dans le cadre de la formation à l'APF, j'avais dû annuler notre premier rendez-vous car une de mes jeunes patientes hospitalisée venait de se suicider à 17 ans, ce qui m'avait imposé de rester dans le service hospitalier où j'exerçais alors. Nous en avons bien sûr parlé par la suite, il m'avait beaucoup soutenu, en me disant notamment deux choses qui m'avaient paru très importantes. La première était qu'en psychiatrie comme en médecine, il arrive que nous soyons confrontés à des formes cliniques gravissimes, fulminantes, sans que les soins habituels aient la moindre efficacité pour en éviter l'issue fatale. La seconde était que dans le cas d'un suicide, on a toujours tendance à se dire que si on avait fait autrement que ce qu'on a fait, la mort n'aurait peut-être pas été au rendez-vous mais ce n'est pas tenir compte de la logique particulière de ces formes, même si cela ne doit nullement exclure l'analyse critique des circonstances et des soins engagés.

Puis, j'ai naturellement suivi le séminaire qu'il animait avec Hélène, boulevard Raspail, pendant de nombreuses années. Il y avait beaucoup de monde, l'atmosphère était à la fois très chaleureuse et studieuse, avec un profond intérêt partagé entre les participants. J'ai continué ensuite à suivre son séminaire à la Salpêtrière, où nous avons étudié notamment : le Moi chez Winnicott et Bion, le concept d'identification projective, son ouvrage *Métapsychologie du sens*, le livre de José Bleger *Symbiose et ambiguïté*, ainsi que celui d'Antonino Ferro *Psychanalystes en supervision*.

Ce qui donnait à mon sens l'intérêt particulier de ces séminaires, était une grande ouverture aux différents courants et concepts psychanalytiques, en France comme à l'étranger et un souci constant de l'histoire des théories psychanalytiques et de leur transmission.

Lorsque Daniel Widlöcher a mis un terme à son séminaire de la Salpêtrière en 2011, nous nous sommes posé la question, à quelques-uns, de continuer d'une façon ou d'une autre le travail avec lui. Mais comment... ? L'idée de le filmer me traversait l'esprit afin de garder la force de sa parole en action...

Sur une suggestion de Martín Reca, nous avons proposé d'organiser un petit groupe de supervision avec lui, qui pourrait peut-être donner lieu à un ouvrage ou à une publication.

Nous étions trois : Anne-Élisabeth Thiébault, Martín Reca et moi-même. Notre idée était de rendre compte de la façon de comprendre Daniel et de travailler les situations cliniques que nous lui présentions à tour de rôle, avec la perspective, ainsi que nous l'avions élaborée, de « Copenser la séance d'analyse avec Daniel Widlöcher ». Daniel avait accepté avec enthousiasme et se réjouissait de nos réunions et des discussions très ouvertes que nous avions dans ce groupe qu'il avait lui-même baptisé « DTR » pour Delorme, Thiébault, Reca.

Notre principe était de conserver le verbatim des séances afin de pouvoir l'utiliser ultérieurement, ce qui me permet de rendre compte aujourd'hui d'un extrait particulièrement intéressant de nos discussions, et de retrouver la vivacité et la profondeur de ses conceptions théorico-cliniques.

Rencontre du 13 novembre 2012

DW : *Alors où en sommes-nous... ?*

AET : *L'idée de départ, sur la proposition de Martín, était de saisir la spécificité du travail psychanalytique avec vous, de votre point de vue théorique et clinique, notamment autour de la copensée et à partir des séances cliniques que nous présentons. Est-ce qu'on se sert de cette notion ou non, est-ce qu'on y fait référence et comment ? Est-ce que ça peut nous aider ? Comment s'en sert-on et pour quoi faire ? Donc, vous présenter des séances, et vous proposer à vous et au groupe d'installer un débat, sans qu'on sache au moins au départ où cela va nous mener. Avec quand même en perspective, le souhait de mieux savoir quels sont les « piliers » tels que vous les envisagez du fait « d'être psychanalyste » pendant la séance. Il me semble qu'on essaie d'aborder là les questions de fond de la psychanalyse et de la psychothérapie psychanalytique.*

MR : *Notre échange de la fois précédente se situait autour de la copensée. Une question est apparue, qui est celle de la copensée dans les situations de névrose de transfert, quand il y a à manier dans les cures analytiques, la névrose de transfert. Pour ma part, je posais la question des conditions en vue de la compatibilité des modèles en quelque sorte...*

MD : *Nous avons évoqué la différence entre la construction métapsychologique d'un côté et le travail en séance de l'autre, à partir de la rencontre analytique et de ce que vous avez appelé la « copensée » comme effet et source du transfert, ce qui conditionne l'interprétation au patient et ce que l'analyste lui transmet en vue d'une transformation et d'un changement. D'où le titre de notre groupe de travail : « Copenser la séance d'analyse avec Daniel Widlöcher. »*

DW : *Oui, ça me va... bien que ça me gêne toujours un peu parce que je me dis « mais qu'est-ce que j'ai inventé là... » ; je n'ai pas l'impression d'avoir « inventé » quelque chose... C'est à propos de l'empathie, bien entendu ; on est parti de là. Malgré tout, ça me sert, d'une certaine manière, ainsi que ceux avec qui je travaille ce concept, ils s'en servent eux aussi, me semble-t-il de ce concept... alors on pourrait voir où ça nous mène... !*

La critique, faite par certains contre l'empathie, visait à mon sens à dire qu'il ne fallait pas exagérer avec cette question de l'empathie, dans la mesure où il ne faudrait certainement pas réduire l'analyse à cette notion d'empathie. En effet, je suis bien d'accord avec l'idée que l'analyse ne doit pas se réduire au seul fait d'être en empathie avec l'autre, que ça germerait tout seul et puis voilà, que ce serait ça l'analyse...

Bien plus que cela, l'analyse, c'est porter l'attention, un jugement, sur le matériel conscient, préconscient, inconscient, sur la métapsychologie.

Pour ce qui concerne ma conception de l'empathie, il est tout à fait clair que ce n'est pas du tout celle qu'on peut trouver chez Roy Schafer ou d'autres, pour qui l'analyse consiste à rêver avec le patient et à construire ensemble l'histoire du patient, dans une espèce d'identification à la pensée de l'autre, ce qui est un point de vue que l'on peut contester.

Ce n'est pas du tout la direction dans laquelle on va, car l'empathie ce n'est pas pour moi une règle technique, c'est un fait. C'est un fait que, quand on écoute quelqu'un, il y a des effets d'empathie. Le problème est de savoir ce qu'on en fait de ces effets d'empathie. La copensée, c'est une manière de travailler l'empathie... alors ça rejoint le contre-transfert... !

L'empathie, c'est l'effet associatif que provoque le discours de l'autre, effet associatif et affectif bien sûr, et la copensée c'est une exploitation de cet effet, qui est une exploitation critique... ! Ce qui nous permet de poser la question de savoir où cela nous mène et ce qui se passe.

Par exemple, ce matin je parlais avec une collègue qui se trouvait beaucoup trop protectrice avec son patient ; elle était embêtée car elle ne pouvait s'empêcher de le rassurer, elle ne comprenait pas pourquoi, s'interrogeait, se demandait si elle se sentait coupable et ce qui lui manquerait si elle ne le rassurait pas. Son groupe de

travail lui renvoyait qu'il s'agissait de la résistance du patient à l'analyse, et qu'il se défendait par le moyen de sa propre souffrance. Que sa résistance à lui, c'était donc de la rendre impuissante par sa propre souffrance. « Voyez comme je souffre toujours, on ne peut pas me soulager... ». Donc, notre collègue s'est bien rendu compte qu'elle se faisait « travailler » en quelque sorte par son patient, et que sous prétexte de l'aider, c'était une manière de ne lui faire rien du tout ! Comme si elle était agie, à son insu par son patient, en le protégeant systématiquement de sa souffrance et donc aussi des effets de l'analyse.

Alors la copensée c'était, avec cette collègue, d'essayer de comprendre pourquoi elle était prise de cette façon par le patient : « Pourquoi est-ce que je "cours" le protéger ? » se demandait-elle. « Mais en même temps, comment vais-je faire si je ne le protège plus ? Pourquoi en ai-je tant besoin ? » Quand ce patient lui dit : « ça n'avance à rien, mes séances sont nulles, je vous fais perdre votre temps... », comment le prendre... ? Lui dire, par exemple : « vous me mettez dans l'échec pour vous protéger contre mon intrusion vis-à-vis de vous... ». Ce serait intrusif du coup ! Elle ne se sentait donc pas en état d'aller dans ce sens-là ! Elle ne pouvait pas lui interpréter, disons, sa position dépressive comme une résistance, sinon il aurait dit : « Eh bien, résistance à quoi ? Contre quoi est-ce que je résiste ? »

Il y avait donc un travail de copensée à faire avec elle, ce sur quoi elle a travaillé avec son groupe, c'est-à-dire, « comment est-ce que j'élabore ?... Qu'est-ce que signifie, pour moi, cette manière qu'il a de résister à mon travail analytique, tout en faisant appel à moi... ? » Donc, le travail de copensée amène à se demander : « comment est-ce que je réagis à cela, et de cette compréhension, que déduire comme attitude de ma part, ce qui n'est pas facile »... Parce que lui dire : « vous faites cela pour m'empêcher de faire un travail efficace avec vous et des interventions efficaces sur votre inconscient »... vous imaginez... il n'en est pas question... même si c'est dit autrement... Donc c'était ça le problème au fond, alors je lui disais : « il y a un méchant... qui lui fait peur, il ne le sait pas, mais il s'arrange pour que ce soit vous ce méchant, mais il ne sait pas que c'est vous puisque vous êtes si gentille avec lui ! Par conséquent, vous-même vous n'en voulez pas de ce méchant, vous êtes gentille avec lui... donc tout le monde est gentil, et le méchant, il continue à faire du mauvais boulot ! » Copensée de cette collègue : « Comment me dégager de cela... De ce piège ? Ce méchant où est-il ? En moi ? En lui ? Comment l'interpréter ? Alors là, on était dans la copensée, comment faire, comment associer, et je lui dis... et puis, votre analyse... Bon, on a arrêté là... ! »

AET : Il me semble que cela pose la question de la façon d'interpréter la résistance... Comment interpréter la résistance ? C'est très difficile !

DW : Absolument !... d'un autre côté, faire l'aveu de sa copensée, d'une manière ou d'une autre, c'est très difficile ! Qu'est-ce qui se pense en moi à ce moment-là ? Qu'est-ce qui se pense et qu'est-ce que je regarde se penser en moi... et qu'est-ce que je peux vous en dire à vous...

AET : Alors, comment interpréter la résistance, tout en restant dans une écoute métapsychologique... ?

DW : Mais, qu'est-ce que c'est qu'écouter la métapsychologie... ? Si vous voulez, c'est un choix... Je le partage, bien entendu. Il faudra revenir sur ce que signifie l'interprétation « métapsychologique ».

Je me suis davantage penché sur ce qu'est l'écoute sur un mode métapsychologique. J'ai relu des textes de Freud à ce sujet-là – en particulier l'Abrégé... – ce qui m'a amené à penser ceci : écouter en terme métapsychologique, c'est écouter en prenant appui sur un point de vue dynamique, énergétique et topique. C'est ça la métapsychologie !... je vous renvoie à l'article sur l'inconscient et aux autres articles de Métapsychologie où Freud dit clairement que l'écoute métapsychologique, écouter l'appareil psychique d'un point de vue métapsychologique, c'est l'écouter avec la topique, la dynamique et l'énergétique de la métapsychologie. Ça veut dire essentiellement une écoute topique. C'est-à-dire que vous allez vous dire, voyons cher monsieur ou chère madame, j'essaie de regarder dans votre appareil psychique ce que fait votre Moi, votre Ça et votre Surmoi, à partir des pulsions qui sont en train de s'activer et j'essaie de regarder tout ça fonctionner pour vous dire à vous, le Moi, ce que vous pourriez faire pour vous en dégager... « Un petit bout du Moi, un petit bout du ça... ». Il me semble que c'est ça le vocabulaire métapsychologique, sauf que ça vous amène à pousser

le patient à écouter une topique interne et non pas une intersubjectivité. « Vous êtes en train de parler à un Surmoi, qui vous empêche de penser ceci ou cela... » C'est ça l'interprétation métapsychologique. C'est-à-dire, j'interviens, je me réfère à l'appareil psychique au sens où Freud emploie ce terme, c'est-à-dire un modèle métapsychologique.

Je pense que les critiques contre l'intersubjectivité portent sur le fait qu'une intervention doit porter non pas sur l'intersubjectivité elle-même (ça c'est de la « clinique superficielle ») mais chercher plutôt à « s'enfoncer » dans l'appareil psychique de l'autre et faire une intervention qui se réfère à son appareil psychique... ou au mien, par la même occasion !

MD : Oui, mais en toute rigueur, cette interprétation « métapsychologique » sur la profondeur du psychisme, ne suppose-t-elle pas l'existence d'une névrose de transfert ? Et ne pensez-vous pas que vos conceptions de la copensée rendent compte des conditions d'établissement de la névrose de transfert ?

MR : En effet, comment l'interprétation peut-elle articuler à la fois copensée et névrose de transfert ?... même si elle ne « produit rien » ou si elle ne « produit » que par le fait qu'elle a lieu... Et ça dépend si on conçoit la copensée comme « produit » ou comme processus... Parce que la copensée parfois on la pense comme une activité permanente en séance, comme une modalité d'écoute ; à d'autres moments, on considère la copensée comme un produit de cette activité de co-associativité... laquelle produit un objet de rencontre, qui donne l'impression d'un moment fort... Le moment où quelque chose est « co-élaboré »...

DW : Vous me posez deux questions différentes il me semble... parce que quand vous dites : la névrose de transfert est liée en partie à la copensée – je le reformule autrement –... Est ce que c'est vrai ?

Est-ce qu'on ne pourrait pas dire que, avec la copensée, on fait le travail à « l'envers » du travail que Freud nous indiquait. Freud nous dit : névrose clinique, névrose de transfert, névrose infantile, vous mijotez tout ça, vous travaillez tout ça, vous ramenez tout ça à la névrose de transfert... et le mouvement est fait ! C'est-à-dire que la névrose de transfert, c'est le passage obligé de la clinique vers l'infantile. Je simplifie les choses mais c'est ça le modèle freudien, en particulier dans les années 1917, quand il fait les conférences introductives ; il faut passer dans la névrose de transfert pour aller vers l'infantile, on soigne la névrose de transfert, et par conséquent comme la névrose clinique s'est « enfilée » dans la névrose de transfert... elle disparaît !

Est-ce que c'est un modèle qui nous sert tout le temps ? En toutes circonstances... ?

Il faut bien voir une chose, c'est que c'est un modèle psychanalytique stricto sensu. C'est-à-dire, vous pensez à un patient que vous avez en analyse depuis trois ans à raison de trois séances par semaine, qui vient, que vous écoutez et à qui vous interprétez. Est-ce ce n'est pas un modèle pour ça, la névrose de transfert ? Mais là alors, ça voudrait dire que quand on fait l'écoute autrement, c'est qu'on est plus dans le cadre de la névrose soignée dans une cure psychanalytique à trois séances par semaine.

MD : La cure-type... !

DW : Oui, c'est ça, parce que, quand on voit le modèle de Freud dans les conférences introductives, c'est clair : votre patient est là, il vient vous voir trois ou quatre fois par semaine, vous l'écoutez, vous voyez que petit à petit il se fait une certaine relation avec vous, c'est la névrose de transfert et bien c'est là-dessus que vous allez travailler. C'est-à-dire que c'est vraiment lié au cadre de la cure type. Et nous, est-ce que ce n'est pas le contraire que l'on fait, c'est-à-dire est-ce que l'on ne fait pas plus de « psychothérapies dans nos cures-type » que de « cures-type dans nos psychothérapies » ?

MD : Et pourtant, je ne pense pas que vous vouliez dire que la copensée soit du côté de la psychothérapie ?

DW : Je ne le pense pas, au contraire... !

MD : C'est-à-dire que vous situez la copensée plutôt du côté de la psychanalyse...

DW : Alors, qu'est-ce que c'est que la psychanalyse à ce moment-là ? C'est ça le problème... Est-ce que c'est l'écoute de l'intersubjectivité et de l'intra-subjectivité ? C'est-à-dire, vous vous écoutez vous-même en ce

moment, ça passe pas seulement de vous à moi mais de vous à vous-même... (Un petit bout du Moi, un petit bout du Ça), mais nous sommes dans l'écoute de tout ça... c'est ça l'analyse pour nous. Alors que le métapsychologue pur et dur, il va dire que c'est de la « psychothérapie intersubjective ». La métapsychologie, c'est quand vous aurez vu comment fonctionne son Moi, par rapport à son Ça et à son Surmoi... et que vous lui ferez des interventions qui montrent comment ce jeu, entre le Moi, le Ça et le Surmoi est en train de se répéter dans la situation transférentielle, par exemple.

Il y a un article difficile à lire, c'est celui de Lagache, que j'ai ressorti, qui s'appelle : « Fascination de la conscience par le Moi », où Lagache essaye d'avoir une écoute concrète, mais qui pourtant se réfère à la métapsychologie, parce que Lagache il était embêté par ces histoires... il était partisan d'une écoute concrète mais en tenant de près la métapsychologie.

Quand Freud pense métapsychologie dans les années 1920, il cherche à voir comment le Moi, le Ça et le Surmoi, s'organisent ensemble. Autrement dit, c'est la topique qui est le cœur de sa métapsychologie, mais une topique qui est forcément animée par les pulsions, qui « extérieures » en quelque sorte, viennent mobiliser cet « appareil ». Mais à quoi ça sert ? Ça sert à mon avis, quand vous êtes dans une névrose de transfert et c'est là qu'il y a une cohérence dans la position Freudienne : dans une névrose de transfert, vous voyez un petit bout du Moi, un petit bout du Ça, bloquer quelque chose, et vous le dites au patient... un petit bout du Moi, un petit bout du Ça... regardez, votre Moi n'a pas le courage de se dégager de cette pression qui arrive d'une pulsion... d'un désir... d'un fantasme... qui vient du Ça. Alors on l'aide, autrement dit, on fait des interprétations, non pas votre Moi, votre Ça, votre Surmoi, mais un petit bout du Moi se heurte à un petit bout du Ça par rapport à un petit bout de Surmoi... et on fait apparaître les conflits, et on aide le sujet.

Un patient dit : « maintenant je comprends mieux, à quel point en voulant à tout prix réussir les choses, je m'arrange toujours pour les rater... ». Autrement dit, il voit comment son narcissisme glaçait son Moi, alors que maintenant que son Moi s'intéresse à des échecs ou à des résultats beaucoup plus ponctuels, il fonctionne beaucoup mieux... au final il abandonne une position narcissique du Moi, au profit d'un petit bout du moi, un petit bout du ça. Ça, dans la métapsychologie, ça passe bien.

MD : Pourriez-vous préciser votre pensée, quand vous dites « au profit d'un petit bout du Moi, par rapport à un petit bout du Ça » ?

DW : Oui, c'est-à-dire que le Moi va bien maîtriser une pulsion venant du Ça, dans la mesure où il va l'acclimater... trouver la solution qui fait qu'il l'admet sans la subir... et à ce moment-là, c'est lui-même qui se « dénarcissise » dans une position où il est beaucoup plus habile vis-à-vis du Ça, que lorsqu'il se cristallisait dans un « Moi narcissique ». Alors là, nous sommes dans un langage métapsychologique...

MD : Diriez-vous que ce serait en somme la mise en forme du projet Freudien : là où est le Ça, le Moi doit advenir... ?

DW : Oui, mais n'oubliez pas quand même la différence entre le langage présomptueux de Freud dans les années 20 et le langage modeste de Freud dans les années 30. Ce qu'il avait écrit : « Là où le Ça était, le Moi doit advenir » dans les Nouvelles Conférences, devient dans Analyse finie, Analyse sans fin : « Un petit bout du Moi, un petit bout du Ça »... C'est caractéristique ! C'est-à-dire qu'on voit comment d'une position très ambitieuse des années 20, il est passé à une vision beaucoup plus modeste du travail psychique, entre les années 30 et la fin...

AET : J'allais dire... l'analyse est passée par là ! L'analyse l'a assoupli...

DW : Il a vu que ce n'était pas si facile que ça... ! Parce que dans les années 20 il est encore dans ce modèle : j'écoute... le cadre fait faire la névrose de transfert, j'écoute la névrose de transfert, j'en fais la construction métapsychologique et je l'interprète en fonction de cette construction métapsychologique et ça guérit la névrose de transfert, et mon patient va mieux... voilà le modèle. Or, ce modèle-là, on ne l'a plus nous...

MD : *Vous dites qu'on ne l'a plus... et le modèle de la copensée - tel que vous en avez fait la conception - vous paraît-il être un modèle plus contemporain de la psychanalyse ?*

DW : *On s'interroge... oui, je le pense.*

MD : *Et... vous vous rapprochez là, me semble-t-il, d'auteurs comme Ferenczi, comme Anzieu, comme Lagache... mais aussi Bion... est-ce que vous seriez d'accord avec ça ?*

DW : *Oui, aussi... pour moi Bion, c'est ça... Mais je ne rejoins pas Green, parce que je crois que Green, au contraire, a voulu revenir sur cette conception très métapsychologique, en sens contraire de ce que vous dites. Pour Green, les pulsions on doit les mentaliser et quand elles sont mentalisées, on interprète ces pulsions. Alors les mentaliser, cela veut dire qu'on leur donne un statut métapsychologique. On leur donne une source et on leur donne une topique dans laquelle les pulsions vont se glisser (pulsion du Moi, mouvement du Surmoi, agressives, etc.) Donc La métapsychologie de Green est à mon avis très cohérente, c'est vraiment une pensée métapsychologique, parce-que pour lui, au départ, il y a de la pulsion... il y a du Ça et il faut se référer à une topique pour que ça prenne un sens, c'est-à-dire que ce Ça il faut bien qu'il aille chahuter quelque chose... et il chahute quoi ? Un Moi, qui lui est entre le Surmoi et le Ça. Par conséquent, l'analyse métapsychologique elle aide le Moi (en quelque sorte) à mieux voir ce qui vient du Ça... et on est dans la cure...*

Voilà comment je comprends la pensée de Green... Elle est fondée sur la métapsychologie des pulsions. Pensez à ce terme qu'il emploie tout le temps : « la mentalisation de la pulsion ». La pulsion, pour lui, c'est donc du corporel, du biologique... et pour que ça prenne sens, il faut que ce corporel se glisse dans un appareil... et cet appareil, c'est l'appareil métapsychologique : c'est le Moi, le Ça et le Surmoi. Alors, à partir du moment où la pulsion entre dans ce modèle-là, c'est-à-dire, à partir du moment où l'énergétique vient se loger dans la topique, elle vient exciter le Moi, (sur un mode narcissique ou sur une relation d'objet...), le Moi, le Ça et le Surmoi, les instances, les « provinces » de l'appareil psychique (dixit Freud) sont là pour donner tout le sens de ce jeu pulsionnel qui trouve dans ces provinces-là, sa signification... et donc on interprète ce qui se passe dans ces provinces... c'est-à-dire comment va votre Moi, par rapport à votre Surmoi et par rapport à votre Ça ? Et là, on est dans la métapsychologie.

C'est comme ça que je vois la pureté de la pensée métapsychologique à partir de la biologie des pulsions.

Ma position est différente car il me semble que si l'on considère que les pulsions ne sont pas du corporel mentalisé mais des « agirs » qui sont en nous et qui nous pressent, autrement dit en suivant la théorie de l'action, de la pulsion comme action, on se retrouve dans un autre type d'écoute. C'est-à-dire que nous sommes mobilisés par des représentations d'action, des « passages à l'acte » – au sens d'« enactment » – qui sont en conflit les uns avec les autres ; alors, on modélise ça à l'appareil psychique, mais, au fond, on ne s'en sert pas beaucoup de la topique... parce que ce que l'on voit, ce sont des actions qui sont là, qui luttent, qui s'embringent l'une dans l'autre et on interprète ça... on est dans le « concret » !

MD : *D'où votre intérêt et votre travail dans « métapsychologie du sens » à partir de la philosophie de l'action.*

DW : *Voilà ! C'est-à-dire le corporel, ça n'est pas l'inertie biologique d'un organisme qui doit se mentaliser, c'est un corps en action. Nous sommes un appareil à « agirs »... on bouge. Le biologique, c'est le mouvement, et ce qui façonne le mouvement, c'est la topique. Le Ça, ce sont les actions qui nous sont imprégnées par le monde extérieur et par nos besoins, et ça fabrique de l'action ; le Surmoi, c'est un système de contrôle... on est dans le jeu conflictuel des actions.*

Il y a la question des zones érogène, mais si ce sont seulement les zones érogènes qui permettent d'expliquer comment le corps soutient la pulsion, c'est un peu juste quand même... ! De plus, les zones érogènes, que sont-elles exactement ? Est-ce que c'est à partir des zones érogènes, que nous désirons les autres ? Les zones érogènes nous donnent à jouir d'un rapport à l'autre... elles ne nous font pas désirer ! La sexualité ne vient pas de notre pénis, de notre testicule ou de notre ovaire !

Le modèle métapsychologique freudien, à mon avis, est fondé sur une conception biologique de la pulsion comme étant un état corporel... un état corporel qu'il faut mentaliser, d'où le concept limite, il est à la fois corporel mais déjà psychique. C'est le langage des pulsions corporelles dans quoi?... dans quel langage?... dans le langage de la métapsychologie, c'est-à-dire, l'énergétique venant se glisser dans le Moi, le Ça, et le Surmoi.

Alors que si on dit que nous sommes un être de « répertoire d'actions », une scène, alors les métaphores freudiennes de la « scène » nous vont bien dans ce cas là... une scène au sens d'une scène de théâtre, c'est-à-dire un lieu où des gens vont venir jouer. Le mot scène est compliqué, car il signifie à la fois ce qui se joue et le lieu où ça se joue... et c'est un peu embêtant car ce n'est pas la même chose... Donc il y a un lieu où ça se joue mais dans ce lieu, qu'est ce qui se joue ?

C'est là où l'on voit, ou bien des mentalisations de sensations corporelles, ou bien on voit des actions... des actions avec des personnes qui ont besoin de jouer leur scène... c'est là que je reprends l'exemple de « Six personnages en quête d'auteur » ! .. Ils ont besoin de jouer leur scène !

AET : Mais est-ce qu'à ce moment-là... il n'y a pas quand même plus de références au conscient, préconscient, inconscient, refoulement... où tout ça peut s'intégrer dans ces scènes ?

DW : L'inconscient proprement dit est occupé par de la réalité psychique, c'est-à-dire des scènes qui mobilisent la psyché sur le mode hallucinatoire... mais le sujet n'en sait rien. C'est la réalité psychique... Autrement dit, les scènes elles ont là un lieu, une topique parfaitement visible. Les scènes sont ou bien dans la réalité psychique de l'inconscient, ou bien elles sont dans le flot des opérations préconscientes, ou elles viennent coller l'une contre l'autre... dans le préconscient et le refoulement.

AET : Mais là on est du côté des scènes... enfin... ça va ensemble...

DW : Oui... ça va ensemble... avec du « ça se joue, ça s'agit ». Quand je dis que je suis occupé par une pensée, en fait, c'est une scène... qui s'agit, qui se met en acte et que je perçois en tant que je suis celui qui agit. Mais on n'en est pas forcément le compositeur... on peut les observer... « Ça s'agit en moi »... On est l'observateur de la scène, exactement comme dans nos rêves !

La différence que je fais avec le modèle métapsychologique freudien, c'est qu'il part de l'hypothèse d'une excitation corporelle d'un corps par définition immobile au départ, inerte. C'est donc une sensation corporelle qui va se trouver mentalisée pour faire de l'action... Alors que moi, je pense que l'être humain est d'emblée un être agissant... un être en mouvement et par conséquent, l'action elle se fait spontanément... C'est donc du côté de la théorie de l'action que l'on doit se tourner pour rendre compte du pulsionnel, sans demeurer prisonnier de la théorie de la pulsion. Il faut pour cela reprendre le concept d'intentionnalité dans la perspective de Brentano.

MD : Alors seriez d'accord, même si je caricature pour faire comprendre ma question, pour dénoncer la neutralité de l'analyste, qui serait un mythe en quelque sorte ? C'est-à-dire : l'analyste n'est pas neutre, parce que si l'être humain est un être agissant, alors l'analyste est un être agissant...

DW : L'analyste n'est pas neutre, c'est sa conduite qui est neutre...

MD : En effet, je crois que c'est une précision très importante. Donc vous ne récusez pas, bien sûr, la neutralité dans la conduite de l'analyste, par contre, l'analyste lui-même n'est pas neutre, parce qu'il est un être agissant au même titre que le patient est agissant... au sens psychique du terme.

DW : Absolument... et c'est ça qu'à mon avis Ferenczi a compris et que Paula Heimann avec sa théorisation du contre-transfert a compris aussi ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas de neutralité de l'écoute... mais de l'usage que l'on fait de l'écoute.

Ce résumé particulièrement brillant de ses conceptions théoriques par Daniel Widlöcher lui-même, s'est fait de façon tout à fait associative et spontanée, au fil de nos échanges, en novembre 2012.

Notre petit groupe de travail a duré un peu plus de deux ans entre mai 2012 et juin 2014. Daniel écoutait nos présentations cliniques et intervenait à son rythme. Souvent la séance suivante était consacrée à un développement plus théorique en rapport avec le cas, comme je l'ai rapporté ici à propos de la copensée.

Progressivement, sans y croire vraiment, nous nous sommes rendu compte que la pensée de Daniel devenait moins précise, sa mémoire semblait lui faire défaut de plus en plus, nous devions lui rappeler régulièrement les dates, le contexte et le sens de nos rencontres. Quelque chose d'imperceptible avait changé, dans sa conviction, dans son regard peut être, qui semblait chercher un appui... mais pas dans son écoute, me semble-t-il. Je retrouvais des impressions inquiétantes, déjà éprouvées avec mon propre père, d'une pensée qui se perd dans un instant de confusion, puis qui parvient à se rétablir tant bien que mal, grâce au riche réseau associatif qui était le leur.

Pour autant, malgré l'évidence de plus en plus nette de ce changement, ses interventions restaient étonnamment justes et pertinentes, bien que probablement moins tranchantes, et sans la hauteur de vue à laquelle il nous avait habitués jusque-là...

Nous avons poursuivi encore quelque temps nos rencontres qui restaient très ouvertes et chaleureuses, au cours desquelles il semblait partager un réel plaisir. Par la suite, nous avons dû nous résoudre à mettre un terme à notre travail de groupe avec Daniel, en juin 2014.

À ce jour, peut-être trop affectés par cette situation, nous n'avons pas pu, ou pas su, rendre compte comme nous le souhaitions, de cette belle expérience, marquante, partagée avec Daniel Widlöcher.

La clarté et la force de sa pensée restent néanmoins bien vivantes et profondément présentes en nous.

Le bonheur de penser

Martín Reca

Daniel Widlöcher aime penser. En toutes circonstances. Et il le fit avec le naturel propre aux actions qui mobilisent l'économie du plaisir et sont mobilisées par ce même régime. Avec une plus-value activement recherchée, celle que suscite le présupposé confiant d'un partage certain avec autrui de cette faculté qu'il savait inhérente aux êtres humains. Conviction anthropologique autant que sociale. Touchant au plus archaïque des expériences de l'être autant qu'au plus palpable du vivre au quotidien. Deux énigmes bien réelles, deux « drames » (Politzer) avec lesquelles Daniel Widlöcher eut plaisir à s'identifier, à s'y confronter pour chercher, toujours par la pensée, à essayer d'en savoir quelque chose, de ne pas le laisser passer, ce quelque chose.

Il aime partager avec l'autre et les autres plus l'activité de penser elle-même que son objet. Mieux encore, l'objet, dont la mise en commun était ainsi explorée, devenait « le penser » lui-même non le formalisme de la pensée.

Daniel Widlöcher goûta l'intelligence encore plus que l'intellect. Et il ne montrait pas de penchant particulier pour la marche circonspecte du rapprochement souvent trop serré des concepts et guère plus pour leur exposition scolastique. Il préféra, pour la rigueur de son esprit, l'entendement plus que l'entendu, la recherche plus que la connaissance, la quête plus que le savoir. La pensée en « action » en somme plutôt que son « produit » fini, lequel, se méfait-il, risque d'arrêter, derrière des figures hypostasiées de la suggestion et de la croyance, le mouvement que ce même résultat devrait contribuer à engendrer. La pensée en action, comme une pulsion humaine fondamentale, donnant forme et contenant la richesse des intentionnalités, tout en observant celle de ses effets sur soi et sur l'autre.

Des attitudes spirituelles face au monde qu'on reconnaît caractéristiquement chez Diderot. Daniel Widlöcher prit plaisir à s'en inspirer en préférant la figure de l'*amateur*, telle que le XVIII^e siècle la définit, laquelle semblait lui convenir davantage que celle du grand savant ou, plus près de nous, celle de l'expert. L'*amateur* en sait suffisamment pour interroger, questionner l'objet de son intérêt et il accepte d'en savoir insuffisamment pour maintenir vivantes et renouveler de fond en comble ses questions, ses interrogations. L'*amateur* reste ainsi attaché à la matérialité de l'objet à penser ; la réussite possible de sa conceptualisation, à l'opposé de l'expert, ne l'en émancipe pas complètement. Une sorte d'espièglerie dialectique, non candide, grave, face à l'objet qui dévoile (chez l'*amateur*) autant sa curiosité restée intacte d'enfant intelligent et soucieux que sa quête concomitante d'un positionnement subjectif. Cette vivacité confère à son activité de penser un surcroît de fraîcheur et de toujours imparfaite humanité. L'*amateur* cherche toujours, pour penser son objet, à rester *affecté* par l'extériorité de celui-ci. Là où l'expert nous parle avec une langue brillante mais endeuillée, une « langue morte » qui invite à substituer à l'objet du monde son ombre intériorisée, devenue son objet secret, l'*amateur*, lui, réclame à la langue d'être vive pour laisser parler l'objet. Là où l'expert aime sans doute un jour, l'*amateur* aime toujours. Ce n'est pas l'objet lui-même que ce dernier chercherait à intérioriser, c'est son *rapport vivant* à l'objet, souffrant et désirant, qu'il semble déjà avoir acquis *en* lui. Pour l'*amateur*, penser et aimer sont, nous rappela Daniel Widlöcher, définitivement noués.

Si la pensée doit être le substitut de quelque chose elle le serait ici de l'expérience vivante d'avoir été aux prises émotionnelles avec l'objet primordial. C'est parce que l'*expérience* avec lui fut satisfaisante que l'objet lui-même peut ne pas l'être, et il ne l'est d'ailleurs jamais. Dans ce carrefour originaire des réactions alchimiques entre monde externe et monde interne, la satisfaction, la pulsion, l'*object-seeking* et le *pleasure-seeking*

de Fairbairn (que Widlöcher appréciait particulièrement) semblent donner naissance au désir. Au désir de penser.

Pour Daniel Widlöcher, en *amateur*, l'action de penser se trouvait ainsi à batailler avec le sensible et l'émotionnel de la « réalité-à-penser », bien sûr, mais surtout aux prises avec l'autre vivant. Une sorte bien particulière de « *Two-bodies-thinking* » qui nous confronte à un autre « agissant » d'emblée, un autre intentionnel, en mouvement, dans sa concrétude vivante d'âme et de corps. L'interlocuteur naturel (imaginaire ou réel) de Daniel Widlöcher n'était pas les Dieux (trop insubstantiels – même ceux figurables de la *Naturphilosophie* – ou trop occupés ailleurs pour rendre fiables leur protection ou leur punition). Sans doute les pensait-il plus prêts à nous offrir leur complicité anagogique invitant notre spiritualité à se tourner distraitement vers les plafonds – tendance où il repérait sans duperie ni sévérité l'humaine figure au repos d'un certain narcissisme -. Son interlocuteur était cet autre que les circonstances de la vie, professionnelle ou personnelle, lui offrait.

Sa conviction, sa croyance non-religieuse, était que tout interlocuteur pouvait être crédité automatiquement d'une forme d'intelligence, celle qui dépasse, par le « simple » fait d'être en vie, le sujet lui-même. Cette assurance, ou ce pari, le rendait inconditionnellement courtois et sympathique, presque joyeux, ouvert d'esprit, généreux et responsable dans l'échange d'idées, en conférant à la rencontre une qualité de naturel respect, de sincérité, de confiance.

Penser (l'objet de) l'autre avec les autres

C'est pourquoi, tous ceux qui l'ont fréquenté s'accordent pour signaler cette disponibilité qui lui était si propre et qui fut tant appréciée. Le même accord pour reconnaître en lui un esprit d'une lucidité rare, possédant une capacité d'analyse et de synthèse exceptionnelle.

De l'extérieur cette richesse d'interlocuteurs, cette variété d'objets d'intérêt, a pu surprendre. Aimant le débat, à la recherche des différences plutôt qu'à exercer de la suprématie entre les idées, cette liberté de lieux et de personnes pour mener ce débat pouvait notamment nous surprendre habitués que nous sommes à amalgamer jusqu'à la confusion *identifier* et *s'identifier*. Daniel Widlöcher ne se souciait pas de ces préjugés, voire même les défiait, on a pu le croire, jusqu'à la témérité. Dans le domaine professionnel, il fut souvent choisi par les autres pour ce dialogue théorique de haut niveau confrontant les objets des différentes sciences de l'esprit ainsi que les fondements expérimentaux ou cliniques des diverses modalités psychothérapeutiques. Ses obligations dans la recherche et l'enseignement universitaire et hospitalier suffisaient-elles à expliquer ces largeurs de vues interdisciplinaires ? À penser ainsi, on sous-estimerait cependant la vraie motivation du *penseur éclairé* qu'il fut pour « mettre au travail » les différentes structures du savoir des sciences de l'homme, mieux d'une science de l'action humaine – la création avec Pierre Fédida de la *Revue internationale de psychopathologie* en atteste – ; mais surtout on ne mesurerait pas suffisamment le réel bonheur qu'il partageait avec les autres à, ensemble, déployer le croisement des différentes logiques épistémologiques et à leur chercher un langage de dialogue possible.

C'est avec raison que cette capacité était tout particulièrement attachée à sa personne.

Au regard de la psychanalyse, en interne on pourrait dire, il voyait sans doute dans ces confrontations la forme moderne du dualisme biologique et psychique des principaux concepts freudiens et chercha à expliciter les conflictualités soulevées par ce traditionnel parallélisme en proposant une nouvelle et très rigoureuse lecture de sa métapsychologie.

Ce bonheur Daniel Widlöcher ne le tirait pas de la position, réelle ou imaginaire, du maître. Dans le domaine plus restreint de la psychanalyse on connaît bien l'originalité de son itinéraire personnel et ses efforts pour combattre la parole d'autorité au prix de douloureuses et retentissantes ruptures. Dans l'exercice des fonctions de responsabilité institutionnelle, son don pour fonder et réunir afin de faire travailler collectivement sans chercher le consensus, les différentes orientations scientifiques est aussi bien connu. D'ailleurs, notre

Association, l'APF, doit à cette faculté, partagée avec d'autres, son existence. Dans son discours inaugural comme Président de l'*International Psychoanalytical Association*, son rappel à la manière d'Ernest Jones que la notion opérationnelle de « réalité psychique » constituait et le tronc médullaire de la découverte freudienne et le cœur de tout nécessaire développement remit de l'enthousiasme et de l'espoir chez les professionnels de divers horizons. Proposer de penser de manière respectueuse et empathique – c'est-à-dire, intelligemment – la pensée des autres l'emporta alors collectivement, grâce à ses talents, non seulement sur les passions mais surtout sur ce qu'on lui oppose si fréquemment : la glaciation du débat par des subtils médiateurs.

Peut-on y voir encore une preuve de la prévalence de son option éthique pour le bonheur de penser ensemble plutôt que pour la joie procurée par la possession tribale des modèles théoriques ? Un penser (*thinking*) engagé, certes, dans ces conditions indispensables d'empathie... mais qui surtout en engendre ! – seul aspect de cette ample notion qu'on lui doit d'avoir si profondément mis en évidence –. Une disposition d'esprit, assez exceptionnelle, que Daniel Widlöcher proposa tout naturellement comme cadre : « Vous pensez, je pense, on va donc penser ». Et cela invitait l'autre à penser en pensant avec lui.

Pourrait-on encore s'étonner que la figure conceptuelle qui le distingue parmi toutes celles qu'il a élaborées soit la « co-pensée » ?

L'aspect le plus basique de ce concept, somme toute très complexe (il le savait), est celui de penser avec l'autre.

Penser l'expérience

Penser l'autre avec l'autre : l'empathie encore. Cette amicale invitation avant d'être un don était en vérité une condition. Une contrainte du travail de penser, son cadre. Et il tint à nous transmettre son importance. Car, à y regarder de près, on mesure bien tout ce qui, au contraire, dans le débordement émotionnel de la rencontre avec l'autre, invite plutôt à la fuite et à l'évitement, même les plus subtils. La construction théorique la plus fascinante pouvant n'être au fond qu'au seul service de ces défenses. Chez Daniel Widlöcher, la pensée n'était pas seulement cette pulsion épistémophilique qu'il a mise davantage à l'honneur que d'autres penseurs de la psychanalyse, la pensée serait une sorte d'*après-coup immédiat* avec lequel « touiller » le matériel de l'expérience pour, en divisant et en malaxant, poursuivre le travail de rendre intelligible, pensable, l'expérience qui la contient. Sa matérialité.

La pensée apparaît comme un élément « tiers » transformateur, pris dans une dynamique incessante d'être, dans une temporalité propre, à la fois ou à tour de rôle, *contenant* et *contenu*. La « tiercéité » lui étant donné plus par ce mouvement de *présentance* que par toute autre qualité de positivité.

Le terme de « concret » que Daniel Widlöcher utilisait lui-même pour qualifier cette « immersion » dans la rencontre intersubjective ne m'a, personnellement, jamais paru suffisant. Pourtant, Daniel Widlöcher savait qu'à l'utiliser il inscrivait en partie sa proposition dans les mêmes préoccupations éthiques de Politzer (surtout celui du texte de 1928, *Critique des fondements de la psychologie*) et de Daniel Lagache (surtout celui du texte de 1957, « Fascination de la conscience par le moi »). Mais il ne mettait pas pour autant, me semble-t-il, trop d'emphase lorsqu'il était question d'y faire allusion comme si l'enchaînement des filiations risquait ici le sort de l'enfermement conceptuel derrière l'illusion de la fidélité.

Hormis l'esthétique vacillante du terme « concret » dès lors qu'on l'applique au champ de la psychanalyse, le matérialisme trop psychologique (des sens et des émotions ; mais aussi de la signification) auquel ce terme se réfère, ne me semble pas correspondre totalement à la place centrale de la force hallucinatoire propre que Daniel Widlöcher donnait à la réalité psychique et à son imprévisibilité. Le présent et la présence de l'expérience subjective et intersubjective en était, certes, le terreau concret mais, à mon sens, chez Widlöcher, la matérialité s'arrêtait là pour donner une place plus significative, plutôt qu'à l'immatérialité, au manque ontologique de la réalité psychique d'où surgira l'expérience partielle (« [...] un petit bout d'analyse du moi et un

petit bout d'analyse du ça ») de l'inconscient. Comme si les « abstractions » de Lacan, malgré le « formalisme » dénonçable qui enveloppait leur symbolisme outrancier, avaient fait germer en lui la conviction de cet ingrédient majeur de la vérité de l'expérience : Faire l'expérience de ce qui manque.

Penser n'est plus alors seulement une mise en rapport des éléments d'ordre naturels différents (imaginaires et symboliques) ni la transformation objectivante de ce qui nous occupe en nous affectant. Penser c'est ici consentir à une tolérance paisible et enthousiaste face à l'infini. L'infini des nombres, non celui des Cieux. L'infini de l'irréductible plutôt que de l'inaccompli.

Penser les pensées

Si Daniel Widlöcher ne craignait pas les vraies rencontres, c'est qu'il avait un allié : L'autre *en* l'autre. Un autre *en* l'autre dont la virtualité nourrissait plus qu'elle ne déterminait la *concrétude* de l'expérience interpersonnelle. Sa conviction freudienne que « l'autre scène » convoquée, *agie*, est à la fois fondement et objet pour la pensée. Celle-ci dans sa dépendance aux états du moi, n'est pas seulement la figure imaginaire de l'intentionnalité de ce que Widlöcher a appelé la (re)présentation-action, devenue impersonnelle quant au sujet. Elle est ce qu'on peut en saisir dialogiquement comme une « vérité » à un moment donné entre deux protagonistes.

L'autre *pour* l'autre, en situation de co-pensée, est ainsi indispensable. Il n'est pas exclusivement un « lieu » de la dramatisation, il est un incitateur transférentiel des scènes inconscientes actualisées. Des scènes, elles aussi, soumises au travail de pensée. Dans la spécificité de la situation du couple analysant/analyste, ce dernier incite cette actualisation autant qu'il en promeut l'observation.

Ce que Daniel Widlöcher, intéressé par la communication, distinguait comme communication d'*Insight* était une intention conjointe de saisie de ce qui se présentait comme scène « en » l'autre et « en » soi. Car l'inconscient freudien « comme Dieu, pense sur le mode de l'accompli ».

Son célèbre « ça pense » (en nous) propre à la réalité psychique invitait autant à une décentration narcissique du sujet (et de toute illusion de connivence intersubjective) qu'au saisissement de cet impersonnel agissant « concrètement » en nous. Cette présentation d'action était une « pensée » (une *idea*) en quête d'être... pensée. Un « ça pense » hallucinatoire reconnu par le truchement des fonctions de la conscience. Une conscience d'autant plus libre de penser qu'elle était affranchie du moi.

Penser est ici une manière de célébrer la vie. Son souffle.

Penser quand on ne peut plus penser

Penser, comme Daniel Widlöcher nous y engage, ne guérit peut-être pas mais permet, par le recul respectueux et enthousiaste pris envers soi-même, d'accueillir l'angoisse de mort, de la transformer en désir de vivre ou, en-deçà de ce désir, en « air » pour ne pas oublier qu'on est vivant.

Un « je pense » post-traumatique, pensa Ferenczi. Un « je pense » qui donne une peau pensante au néant, pensa Anzieu. Qui le borde, qui en trace le périmètre plutôt qu'il ne l'obture, pensa Bion. Et Daniel Widlöcher, plus proche de Bion sur ce point, de se joindre à ces penseurs pour penser l'écho d'avoir été pensé. Penser l'autre ne peut s'appuyer que sur « un autre me pense » de l'expérience des commencements.

Il en résulte que, parmi d'autres effets, le « Je pense donc je suis » s'élargit pour accueillir cette nouvelle équation anti-paranoïaque : Ça pense en moi, c'est alors que ce « *ça est* » doit être moi aussi.

Des points d'appui sur lesquels compter afin de tenter les formes du bonheur pour vivre avec soi et avec les autres.

Mais un jour l'angoisse de mort, ou plutôt l'angoisse de mourir, *du* mourir, dépasse sans retour le temps de la confondre avec l'angoisse de castration (notamment de l'être). Le moi a oublié tout lien avec son idéal et son moi-idéal ne le regarde plus. Vivre n'équivaut plus à être aimé de son sur-moi (ni à se laisser mourir pour lui). Le penser auto-réflexif, lui, n'est plus un compagnon fidèle.

Seul un moi-conscience – organe des perceptions endopsychiques plus qu'instance – lutte pour tenir la tête hors de l'eau en étant conduit passivement à ne plus compter sur des césures nettes entre les deux phases, aqueuse et aérienne.

Daniel Widlöcher, une fois entré dans le grand âge, observait lucidement ce nouveau monde. Il semblait s'y aventurer en explorateur précautionneux plutôt qu'en conquistador téméraire, mais en éprouvant toujours le même bonheur à être occupé, en l'occurrence, par cette nouvelle modalité de son activité de penser et du penser en général.

La place de l'autre était toujours fondamentale : il ralentissait dorénavant le mouvement qui l'avait toujours porté vers autrui pour, avec sa constante empathie et s'appuyant sur celle de l'autre, prendre tout le temps pour tenter un retour à soi-même.

Ce n'était plus ce *Je* grammatical qui perdait naguère dans la cure son moi complémentaire dans l'entraînement vers le « ça pense », parce qu'il savait pouvoir compter sur le discernement d'une conscience pour garantir le périmètre d'une subjectivation. Cette fois, c'est la conscience – elle-même – qui n'est plus cet appui stable (ses fonctions ne sont pas pour autant abolies – erreur fréquente – elles ne sont plus organisées dans l'espace/temps des logiques). Au lieu de contribuer à se prendre pour « quelqu'un », cette conscience non réflexive aide à vivre la vie sans la dire. La vie (re)devient « procès »... sans devenir. Procès d'un présent permanent.

Reste pour certains l'heureuse option de faire de ce « vivre » un « penser » pour créer, au milieu des autres, un espace qui est de « subjectivité » plutôt que de sujet. Un *étant-là* plutôt qu'un être, lequel se forge en écoutant la manière dont sont désignés à sa fragile attention ces incertains (bien que réels) objets du plaisir.

On peut alors croire que Daniel Widlöcher, le 14 décembre 2021, aura rencontré la mort, en la pensant.

*Conseil, Institut, Comités
et liste des membres de l'APF*

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente Dominique SUCHET
Vice-Présidents Patrick MEROT – Miguel de AZAMBUJA
Secrétaire général Jean-Michel LÉVY
Secrétaire scientifique François HARTMANN
Trésorière Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ
Président sortant Claude BARAZER

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire : François HARTMANN
Laurence KAHN, Philippe QUÉMÉRÉ
Sarah CONTOU TERQUEM, Marc DELORME, Cécile MARCANDELLA.

COMITÉ DE PUBLICATION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE

Placé sous la responsabilité de Jacques ANDRÉ, il est composé de Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BILLOT MONGIN, Sarah CONTOU TERQUEM, Mathilde GIRARD, Bernard de LA GORCE, Françoise LAURENT, Estelle LOUËT, Françoise NEAU, Martin RECA, Caroline THOMPSON, Mi-Kyung YI.
Directeur de la publication Dominique SUCHET

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est confiée à Miguel de AZAMBUJA avec
Joanne ANDRÉ, Éric FLAME, Benoît VERDON, Marita WASSER.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT
Dominique CLERC, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS
Lucile DURRMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Gilberte GENSEL
Jean-H. GUÉGAN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY
Josef LUDIN, Paule LURCEL, Danielle MARGUERITAT, Vladimir MARINOV
Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire : Leopoldo BLEGER
Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Christophe DEJOURS, Brigitte EOCHE-DUVAL, Laurence KAHN, Sylvie de LATTRE,
Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Philippe VALON.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire : Françoise LAURENT
Membres ex officio : Dominique SUCHET, François HARTMANN
Membre représentant du Collège des Titulaires : Jean-H. GUÉGAN
Isabelle CAHINGT, Maria MARCELLIN, Cristina LINDENMEYER, François ROYER.

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Annie ANZIEU – Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – Jean-Claude LAVIE – J.-B. PONTALIS – Robert PUJOL – Guy ROSOLATO – Daniel WIDLÖCHER

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	26, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	06 82 96 29 55
M. Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	06 61 50 06 27
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	06 38 21 70 10
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V - 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	06 86 97 14 11
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta - 75003 Paris	01 42 76 05 27
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	06 85 92 65 37
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe - 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins - 75006 Paris	06 72 53 62 25
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 49 31 89
Dr Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 10627 Berlin Allemagne	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	24, villa Lourcine BP 50 - 75014 Paris	0049 30 755 65 430
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	06 81 58 20 20
Pr Vladimir MARINOV	13, rue des Abondances - 92100 Boulogne	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 46 03 19 40
	8, rue Lacharrière - 75011 Paris	01 48 73 40 17
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	06 26 63 16 87
Dr Nicole OURY	26, cours Eugénie - 69003 Lyon	06 26 63 16 87
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	06 78 78 65 24
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres - 75006 Paris	06 86 37 25 49
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	06 23 09 27 81
Dr Jean-Yves TAMET	57, rue Hénon - 69004 Lyon	06 80 13 06 65
Mme Olivia TODISCO	51, rue Dareau - 75014 Paris	06 80 26 80 90
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo - 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Pr Patricia ATTIGUI	12, rue Bichat - Imm. Lux - Allée B - 69002 Lyon	06 80 66 63 22
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais - 75005 Paris	01 43 22 13 36
Dr Hervé BALONDRAGE	17, rue Vergniaud - 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
Dr Bernard BASTEAU	117, rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay - 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau - 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Isabelle CAHINGT	18, rue des Pontonniers - 67000 Strasbourg	06 63 66 79 68
Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO	17, rue Montmartre - 75001 Paris	06 66 97 37 97
Mme Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON	5, rue Clapeyron - 75008 Paris	01 42 94 08 09
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey - 69006 Lyon	01 42 74 16 22
Dr Marc DELORME	160, rue Pasteur - 33200 Bordeaux	05 56 24 35 03
Dr Fafia DJARDEM	33, rue de la Charité - 69002 Lyon	04 78 70 86 02
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun - 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery - 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr Maya EVRARD	45, avenue Bosquet - 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	52, rue Henri Gorjus - 69004 Lyon	06 08 71 67 80
M. Serge FRANCO	38 bis, av. de la République - 75011 Paris	06 84 08 37 79
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01 45 51 79 89
Dr François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien - 75011 Paris	0142 74 16 86
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique de KERMADEC	87, av Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère - 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Dr Françoise LAURENT	14, rue Sainte-Anne de Baraban - 69003 Lyon	04 78 28 28 47
Dr Corinne LE DOUSSAL	104, rue Jeanne d'Arc - 76000 Rouen	02 35 71 02 52
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	06 12 23 43 13
Dr Maria MARCELLIN	176, rue Legendre - 75017 Paris	01 42 26 63 72
Dr Frédéric MISSENERD	18, boulevard Arago - 75013 Paris	07 69 05 82 95
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Francine PASCAL DE MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts - 75006 Paris	06 83 59 69 60
		01 46 34 74 94
Dr Frédéric de MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts - 75006 Paris	06 84 20 21 92
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	36, Highsett CB2 1NY Cambridge UK	00 44 20 7622 0226
Mme Elaine PATTY	217, rue du faubourg Saint-Honoré - 75008 Paris	06 07 21 65 07
Dr Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal - 75013 Paris	01 43 36 12 04
Dr Martin RECA	28, boulevard Bonne Nouvelle - 75010 Paris	01 48 00 83 86
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine - 75011 Paris	01 48 04 57 14
Dr Alejandro ROJAS-URREGO	Grand-Rue 40 Montreux VD - Suisse	00 41 79 937 88 11
Mme Marie-Christine ROSE	27, rue de la Liberté - 34200 Sète	06 45 46 39 33
Dr Claire SQUIRES	9, boulevard Bourdon - 75004 Paris	01 48 78 86 38
Mme Pascale TOTAIN	22, rue des Chandeliers - 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
Dr Claire TREMOULET	44, rue Saint-Placide - 75006 Paris	01 42 84 33 03
M. Eduardo VERA OCAMPO	4, rue Audran - 75018 Paris	06 83 15 51 23
Pr Mi-Kyung YI	17, rue de Vintimille - 75009 Paris	06 76 83 10 34

MEMBRES HONORAIRES

Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Martine BAUR	1, rue du Plat - 69002 Lyon	06 79 50 98 13
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars - 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Catherine CHATILLON	7, rue Francis Martin - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Pr Françoise COUCHARD	29, rue Louis Gain Rés. Jeanne d'Arc - 47100 Angers	07 86 20 69 32
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini - 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc - 59000 Lille	03 20 52 75 69
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Bernard DUCASSE	7, rue Francis Martin - 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp - 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou - 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis - 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
Pr Jean-Michel HIRT	16, rue du Parc Royal - 75003 Paris	06 81 37 18 17
Dr Jacques LE DEM	77, chemin des Esses - 69340 St-Didier au Mont d'or	04 78 89 11 50
Dr Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	06 81 28 55 41
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary - 75015 Paris	01 45 32 06 22

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11
courriel : lapf@orange.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org*